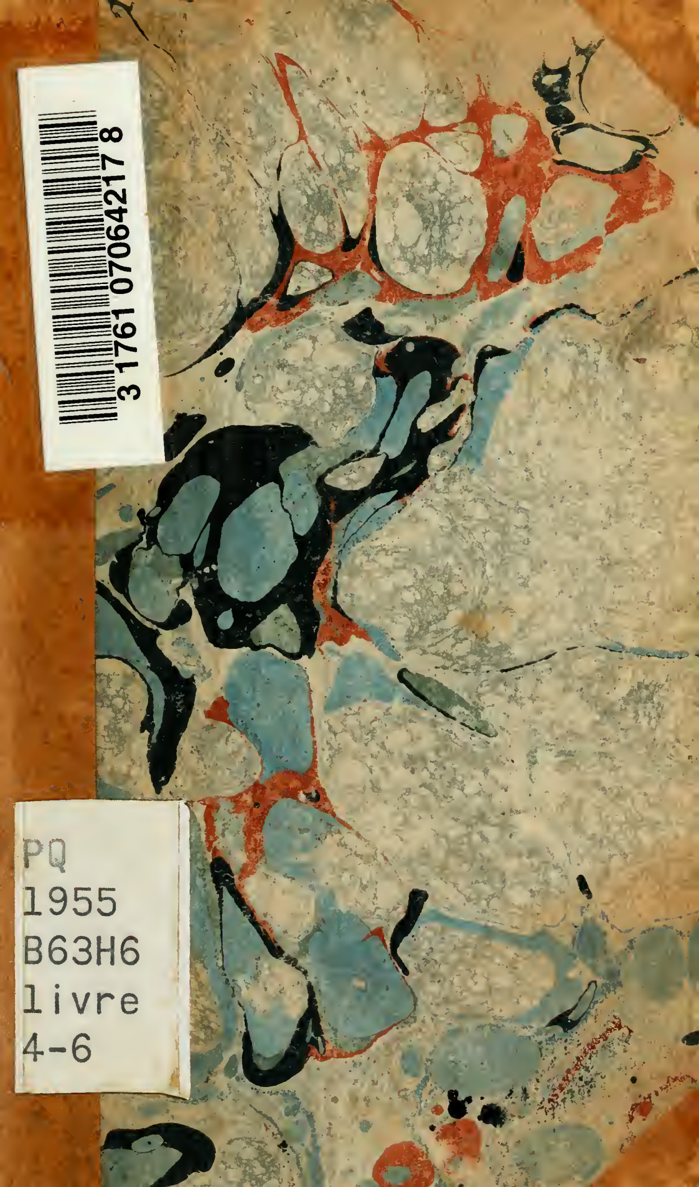
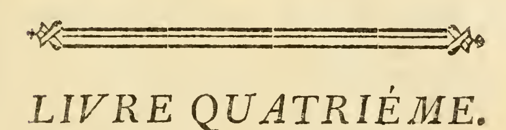
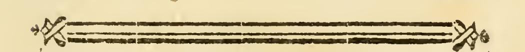

3 1761 07064217 8
PQ
1955
B63H6
livre
4-6

L'HOMME.



LIVRE QUATRIÉME.



L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS DE TOUS LES AGES.

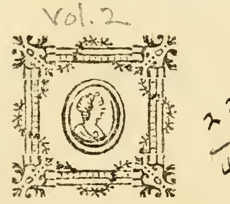
*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***;*

AVEC FIGURES.

Quis eſt homo ? Omnis eſt ; nihil eſt.

LIVRE QUATRIÉME.

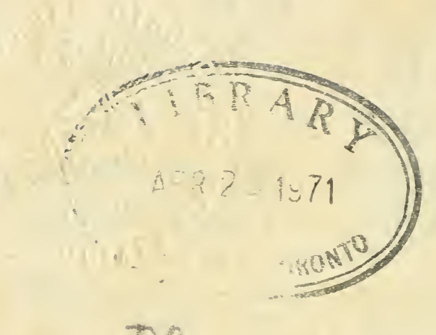
Vol. 2



A LONDRES, & ſe vend A PARIS ;

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq. prés les Mathurins, à St. André. ROBIN, Libraire, au Palais Royal;

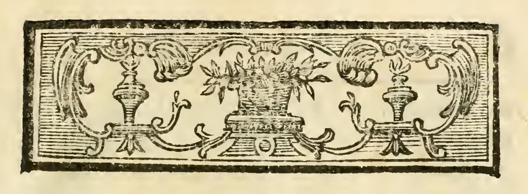
M. DCC. LXIV.


LIBRARY
APR 2 - 1971
RONTO

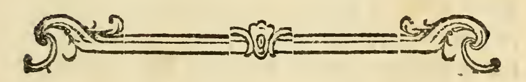
Livre IV.



Il est peu d'aziles pour les Malheureux.



L'HOMME, OU LE TABLEAU DE LA VIE.



LIVRE QUATRIÉME.



TOUT eſt funeſte à quiconque eſt malheureux. Cette réflexion eſt en moi le fruit de l'expérience. La fortune & l'indigence, l'amour & l'amitié, le célibat & le mariage, rien n'a pu m'exempter de peines & d'afflictions; tout a concouru à m'accabler de chagrins. Les bontés

& l'opulence du Comte *de Senneval* sembloient-elles assurer mon repos, & me promettre un heureux destin, la misere de Monsieur *Hervey* & les charmes de sa fille attristoient mon ame, & agitoient mon cœur. La mort de mon protecteur a servi signal à de nouvelles disgraces. J'ai traîné une vie que la honte de ma chûte, les opprobres de la misere & le trouble des passions n'ont rendue que trop malheureuse. Les inquiétudes que j'avois sur mon état à venir, les reproches que je me faisois sur mes foiblesses actuelles, aggravoient encore le poids de mes maux ; les soins même de mon généreux ami ne m'ont pas moins été funestes, puisqu'ils m'ont ouvert une nouvelle carriere de calamités, où l'aveuglement & l'imprudence de mon âge, ou plutôt la fatalité de mon destin m'a fait marcher pendant longtemps. Assis à la barriere, je regarde encore avec effroi l'espace périlleux qu'il m'a fallu parcourir.

L'affoiblissement de mon épouse dégénéra en une indisposition qui la re-

tint au lit. Hélas ! cet accident fut l'époque de ses malheurs & des miens ! Il me fournit l'occasion de réfléchir sur ses noirceurs & d'accroître mon ressentiment. Quoi ! me disois-je, je recevrai dans la couche nuptiale, je tiendrai dans mes bras une femme qui m'a trahi, une mere qui a poignardé sa fille à mes yeux, qui l'a sacrifiée à mon insu. Ainsi raisonnois-je en moi-même, tandis que la fiévre & l'amour dévoroient Madame *de Senneval*.

La maladie de votre épouse, me dit Monsieur *le Blanc*, exige que vous alliez seul faire votre visite au Ministre, & recevoir de ses mains l'emploi qu'il vous destine..... Eh ! que me servira cette fortune que vous m'avez tant vantée, si je suis obligé de vivre avec l'indigne femme, la cruelle marâtre que vous m'avez forcé d'épouser ! Jugez de ce dont elle est capable, par ce qu'elle a fait. Alors je lui rapportai tout ce que j'avois appris de la Dame qui s'étoit trouvée à mes nôces, & j'insistai même sur ce qu'elle avoit voulu me cacher. Il hésitoit à croire ce rapport,

& l'auroit traité de calomnie, si je ne lui eusse assuré que j'avois vu une Lettre de *Julie*. Il frémit à ce récit, parut s'attendrir, & se remit cependant pour m'exhorter dans les termes les plus engageans à bien vivre avec une femme à qui le Ciel & l'Eglise m'avoient lié. Je n'eus pas la force de lui répondre ; je le suivis chez le Ministre, décidé à partager au moins ses bienfaits avec celle qui me les procuroit, de quelque façon que nous vécussions ensemble. Je l'ai dit, tout est funeste à quiconque est malheureux ; le Ministre étoit au lit de la mort. La consternation & les larmes de tous ceux qui lui appartenoient nous l'annoncerent dès la porte. Nous fîmes tous nos efforts pour parvenir jusqu'à lui. Monsieur *le Blanc* me persuada que cette derniere démarche me seroit peut-être utile, ou me feroit du moins honneur. Vous perdez moins que moi, me dit le moribond avec bonté. Si j'emporte au tombeau le regret de mourir sans vous obliger, je laisse au moins à mon successeur le plaisir de le faire, & je ne

crois pas qu'il le refuſe à ma recommandation & à votre mérite.

Le cœur oppreſſé d'une ſi lugubre ſcène, je ne ſus que répondre; je me retirai les larmes aux yeux. Voilà comme le Ciel favoriſe votre ouvrage, dis-je à Monſieur *le Blanc*, en ſortant de l'Hôtel. Il ne put que me jetter un triſte regard & rebaiſſer la vue. J'impoſai ſilence à mon reſſentiment, dans la crainte d'irriter ſon chagrin. Tout n'eſt pas déſeſpéré, me dit-il, après quelques inſtans de ſilence. D'après la recommandation du Miniſtre, vous avez encore lieu d'eſpérer des bontés de ſon ſucceſſeur, & vous aurez toujours droit de compter ſur les ſecours que je vous dois. Ne vous reſte-t-il pas un aſyle dans ma maiſon, & des prétentions ſur le coffre ? Hélas, continua-t-il, que je ſerois heureux, ſi tout ce qu'il renferme pouvoit vous être utile!

Il eſſayoit en vain de me rapprocher de la raiſon; je ne m'en éloignois que trop par mon reſſentiment; je me défiois de la foibleſſe de ſon caractere,

& je me persuadois que je devois profiter de cet exemple pour affermir le mien. Il me ramenoit insensiblement chez moi, où l'on avoit fait transporter mon épouse. Il m'engagea à dîner avec elle, afin, disoit-il, de charmer ses ennuis, & de fortifier mon amour conjugal. Soins superflus; j'étois trop touché du sort de la malheureuse *Julie*, pour oublier la tyrannie de sa mere. J'avois même déjà pris les précautions nécessaires qu'exigent la Jurisprudence pour assurer mon divorce avec cette femme. Je m'entretins, non sans beaucoup de ménagement, de la personne que j'avois vu le jour de mon mariage, & j'eus l'adresse d'en apprendre le nom & la demeure. Satisfait de cette découverte, j'employai les premiers momens où je fus libre à aller voir cette femme. Elle étoit seule, & me parut contente de recevoir ma visite. je faisois une petite méditation, me dit-elle, & je priois le Seigneur de bénir votre hymen. Personne n'est plus à plaindre que vous, si l'on n'en excepte notre pauvre *Julie*. Je regardois

cette femme, & j'étois presqu'aussi touché de la part qu'elle paroissoit prendre à mes chagrins, que de leur violence. Achevez, Madame, lui dis-je, achevez de grace de m'apprendre toutes les trahisons que vous m'avez assuré qu'on me faisoit depuis plus d'un an. Encore un coup, répliqua-t-elle, je m'en fais un scrupule, & je crains de vous inspirer de la haine pour une personne à qui vous êtes uni par des nœuds sacrés.... Non, non, ne craignez rien; la haine ne peut prendre racine dans mon cœur; l'indifférence & le mépris sont les seuls sentimens qui l'affectent pour mon épouse.

Madame *de Saint-Hilaire*, ainsi se nommoit cette dévote, me regarda à la dérobée, parut moins contrainte, & reprit ainsi. J'ignore qu'elles sont vos liaisons avec une femme mariée & son pere; je crois même qu'elles ne sont pas criminelles; mais je sais que votre épouse a intercepté plusieurs Lettres qui vous venoient de la part de l'un & de l'autre, & qu'elle a employé de sourdes manœuvres pour vous éloi-

gner à jamais de ces deux perſonnes. C'eſt, ajouta-t-elle, tout ce que je puis vous dire conſciencieuſement, puiſque je n'ai été inſtruite de tout cela que par des voies indirectes, que la charité me défend de découvrir.

Il n'en falloit pas tant pour m'affermir dans mes réſolutions. Je ſortis de chez cette femme dans le deſſein de les exécuter; & peut-être l'aurois-je fait ſur le champ, ſi je n'euſſe voulu revoir encore *Julie*, & prendre de nouvelles meſures pour aſſurer la réuſſite de mon projet. Je revins chez moi; J'écrivis une lettre, où je détaillai à cette Religieuſe ce que j'avois appris, en lui juſtifiant mon innocence. Je courus la porter moi-même au Couvent. Je ne me rappelle pas ſans douleur cette fâcheuſe viſite. La Sœur *Saint-Hypolite*, toujours prévenue contre moi, me tint des propos d'autant plus affligeans, qu'ils étoient froids. En vain aurois-je cherché à la diſſuader par des regards & des ſignes. Outre que je craignois les yeux perçans de la ſurveillante, les guimpes & les grilles étoient

encore un nouvel obſtacle aux foibles expédiens que j'aurois pu employer. Cependant je m'approchai de telle maniere de la fatale grille, que j'eus le ſecret d'intéreſſer la ſpirituelle *Julie* à en faire autant. Je gliſſai ma Lettre dans les mains de la Religieuſe, ſans que ſa compagne s'en apperçut, & je me retirai, ſatisfait au moins d'être parvenu à le faire.

L'inſtant que j'aurois dû deſirer, & que je redoutois preſque, arriva. Madame *de Senneval* ſe rétablit aſſez pour ſe lever. Tranquille ſur mon compte, elle crut m'annoncer une heureuſe nouvelle, en m'apprenant qu'elle eſpéroit dès le ſoir même goûter les premieres douceurs du mariage. Un triſte ſilence fut toute ma réponſe; il perça le cœur de mon épouſe. Elle ſe jetta dans mes bras, me prodigua mille careſſes, & les accompagna des plus doux propos. Lui reprocher ſa perfidie, c'eût été m'expoſer à de nouvelles perſécutions; lui déclarer ma réſolution, c'étoit lui donner de nouveaux chagrins; j'aimai mieux diſ-

ſimuler. Quoique cet expédient fût fort oppoſé à la ſincérité de mon caractere, je commençois à croire qu'il étoit quelquefois néceſſaire dans le commerce de la vie. Je repréſentai à Madame *de Senneval* que ſa ſanté n'étoit pas encore aſſez rétablie, & que j'aurois à me reprocher de l'altérer par une aveugle condeſcendance. Elle me fixa, verſa quelques larmes & ſe rétira. Je m'attendois bien à de nouvelles ſollicitations, & je les previns, en engageant Mr. *le Blanc* à appuyer mes réflexions. Il le fit avec ſuccès, & j'eus même l'eſpérance de pouvoir mettre mon ſecret projet à exécution ſans aucun obſtacle. Je n'en voyois d'autres que dans la bonté de mon cœur, qui s'oppoſoit à la réſolution de mon eſprit. La ſatisfaction de l'amour coûtoit des pleurs à l'humanité. Je m'affranchiſſois de l'eſclavage, mais je plongeois la Comteſſe dans la douleur; j'évitois une méchante femme, mais j'abandonnois une épouſe paſſionnée.

Auriez-vous compromis ma ſincé-

rité, me dit mon foible ami ? Prétendriez-vous vivre avec votre femme, ſans ſatisfaire à ſes légitimes & tendres deſirs ? Eh ! Monſieur, lui répondis-je, qu'avez-vous à craindre ? Je l'ai cette femme que vous m'avez forcé de prendre ; ce que j'exige d'elle aujourd'hui, n'eſt que pour la conſervation de ſa ſanté.

Si j'avois cru l'impétuoſité de Madame *de Senneval*, je l'aurois ſatisfaite dès le lendemain ; mais je ſus encore gagner du temps ; & dans la crainte de ne pouvoir réſiſter aux careſſes de mon épouſe, j'employai cet intervalle à faire des viſites. Quoique mon nouvel état ſemblât me défendre l'entrée de la maiſon de Madame *Alléon*, le curieux intérêt que je conſervois ſur le ſort de Mademoiſelle *des Brillans* me força de haſarder cette démarche. Madame *de la Paumiere* étoit ſeule & ſourit de mon embarras à lui demander des nouvelles de ſon amie. Vous ne la verrez plus, me dit-elle avec ſatisfaction, cette belle *des Brillans* ; elle a diſparu, & perſonne n'a ſu de ſes

nouvelles. Cependant, interrompis-je, elle m'avoit promis de m'en faire donner chez vous. Eh! reprit-elle en riant. Vous croyez à la ſincérité des femmes? En vérité il faut être Gaulois pour donner tête baiſſée dans de pareilles héréſies. Mais, dis-je, vous me l'aviez pourtant peinte comme le phénix de ce ſexe. J'ai pu le faire, reprit-elle, d'après ce que je voyois alors, & je puis me rétracter d'après ce que je vois à préſent. J'ai d'ailleurs encore une nouvelle preuve de ſa duplicité: preuve qui vous ſurprendra ſans doute, & qui vous affligera peut-être. J'héſite à vous le dire: mais je vous aime aſſez pour vous déſabuſer entiérement ſur le compte d'une femme qui nous a trompé tous deux.

Vous ſouvient-il de lui avoir montré certaine Lettre qui vous rend furieux contre *Sophie*? Oui ſans doute, lui répondis-je; & vous ſouvient-il auſſi, ajouta-t'elle encore, de quel œil votre Déité l'a vue?... Tout cela m'eſt préſent; achevez, que prétendez-vous inférer de ces circonſtances? ... Un

rien, une misére, je prétends seulement conclure que vous êtes le Pasquin de la piéce, l'objet de la risée; qu'on vous joue & qu'on vous dupe. Cette Lettre que vous croyez si perfide, si sanglante, contenoit les propos les plus tendres, les expressions les plus vives, les sermens les plus forts. Donnez-la moi, je vais vous le prouver. Je la portois toujours sur moi, je la confiai à Mademoiselle *de la Paumiere*, qui la lut dans un sens très-avantageux; puis elle me dit: Prenez & lisez de cette maniere. Commencez par la premiere ligne, passez la seconde, reprenez la troisiéme, continuez ainsi jusqu'à la fin, & vous verrez que cette Epître n'a rien que de délicieux pour vous. Elle avoit raison; jamais Lettre n'avoit été plus satisfaisante & plus agréable. Mademoiselle *de la Paumiere* étoit un de ces authomates femelles qui persiflent sans penser, qui agissent sans sentir, par conséquent elle étoit incapable de me plaindre, & peu propre à effacer la triste impression qu'une telle

découverte devoit faire sur moi. Je m'éfforçai de la lui dérober & me retirai pour me livrer à la multitude de réflexions que cette nouvelle me suggeroit.

Eh quoi belle *Sophie*! m'écriai-je, lorsque je fus seul, vous m'engagiez à vous arracher d'un lieu où l'hymen vous retient malgré vous: quoi, vous me protestiez de persister dans vos sentimens en ma faveur. Vous poussiez la générosité jusqu'à croire qu'ils m'étoient dûs, & j'ai pu douter un moment de la constance & de la sincérité de votre cœur! J'ai pu vous préférer une autre conquête! J'ai pu m'engager dans des fers malheureux au lieu de briser les vôtres! Ah *Sophie*! adorable *Sophie*! que vos sentimens doivent insulter à mon honneur & à mon amour!... En croirai-je la *Alléon*, Madame S***. auroit-elle pu accorder au neveu de son mari, ce qu'elle m'eût refusé à moi-même? Non, sans doute, pareille foiblesse est indigne d'une si belle ame! Aussi chaste que reconnoissante, *Sophie*

vit dans les regrets & la douleur.

Je méditai ſur les moyens de la revoir, je m'affermis dans la réſolution de ne point conſommer mon mariage, bien perſuadé qu'on pourroit rompre le ſien. *Julie* balança quelques momens dans mon cœur, mais les premieres paſſions ſont toujours les plus fortes; je me perſuadai qu'il ſeroit plus aiſé & plus excuſable d'arracher *Sophie* des bras de ſon raviſſeur, que de rompre les nœuds ſacrés de *Julie*.

J'étois encore occupé de ma ſéparation, lorſque Monſieur *le Blanc* m'engagea à aller chez le nouveau Miniſtre, pour lui demander ce que ſon prédéceſſeur nous avoit fait eſpérer. Nous y fûmes. Son air riant, ſon accueil favorable, nous donnerent lieu d'eſpérer un heureux ſuccès. Je ſuis à vous dans la minute, dit-il à Monſieur *le Blanc*, qui le connoiſſoit. Pardonnez mon retard à mes embarras, ajouta-t'il avec ſes manieres de Cour, qui charment d'autant plus qu'elles ont une apparence d'urbanité. Eh bien, nous dit-il encore

en s'appuyant ſur un coin de ſa cheminée, qu'y-a-t il pour votre ſervice? A quoi puis-je vous être bon? Monſieur *le Blanc* lui fit d'abord un court compliment ſur ſa nouvelle dignité, auquel il répondit par vingt mouvemens de tête; puis, cet ami zèlé lui expoſa ce que j'attendois de la recommandation de ſon prédéceſſeur, & ce que j'eſpérois de ſes bontés à lui-même. Je ne me rappelle pas un mot de ce que vous me dites; je verrai cela, répondit le Miniſtre, en nous ſaluant, & en adreſſant la parole à quelqu'un qui étoit d'un autre côté de la ſalle.

On n'eſt jamais ſi préoccupé que lorſqu'on eſt admis à de nouveaux honneurs, me dit le crédule vieillard; attendons que ce Miniſtre ait fini pour lui reparler. Nous attendîmes en effet; mais il paſſoit ſucceſſivement de l'une à l'autre perſonne. Lorſque nous voulûmes revenir à la charge; il nous dit, je crois que vous m'excuſez, revenez un autre jour & je verrai votre affaire.

Ce n'eſt pas ainſi qu'on oblige,

dis-je à Monsieur *le Blanc*, & ce ne sont pas même des dispositions qui dénotent qu'on en ait envie. On peut avoir l'esprit distrait & le cœur excellent, me répondit-il, nous reviendrons dans un temps plus tranquille, & je ne doute pas que nous n'obtenions ce que nous desirons. Je le regardai nonchalamment en plaignant encore du fond de l'ame sa trop foible crédulité. Allez, mon fils, reprit-il, près de votre épouse ; portez-lui l'espérance de la joie ; ressouvenez-vous de ce que vous lui devez & de ce que vous vous devez à vous-même. Je le quittai sans m'arrêter à ses exhortations, dont je faisois peu de cas, depuis que je m'étois persuadé qu'elles partoient de la foiblesse de son caractere. Je me déterminai à quitter absolument ma maison ; où irai-je? me disois encore, sans avoir de quoi subvenir aux moindres besoins de la vie.

Je pris cependant mon parti sur le champ. J'allai dès le jour même arrêter un très-petit logement dans un

Hôtel garni, où j'employai les précautions néceſſaires pour n'être pas découvert ; je revins chez moi & je dis à Madame *de Senneval* que j'étois obligé de paſſer un jour ou deux à la campagne, que je la priois d'excuſer mon abſence, & d'être perſuadée de mon prompt retour ; elle ſoupira, verſa des larmes & m'embraſſa en gardant un amer ſilence. J'étois moi-même auſſi troublé qu'elle : les cœurs tendres plaignent même les coupables qu'ils ſont obligés de punir.

A peine fus-je inſtallé dans ma nouvelle demeure, que je gémis ſur les triſtes circonſtances qui m'engageoient à la prendre. Voilà donc, me diſois-je, voilà le fruit de toutes mes peines : voilà l'aſile que la fortune me réſervoit ; un coin obſcur dans une maiſon étrangere ! Je dormis peu dans mon étroite retraite ; la réſolution que je venois de prendre étoit trop extrême pour me laiſſer goûter du repos. Les ſentimens que j'éprouvois & pour *Sophie* & pour *Julie*, étoient trop vifs, trop triſtes pour me laiſſer

de la tranquillité. Je ſortis le lendemain de bonne-heure ; j'allai me promener dans les Thuileries, & là tout occupé de mon amour, je fis illuſion à ma triſteſſe ; je me repaiſſai d'idées flatteuſes ; je me promis une heureuſe rencontre de *Sophie ;* je me perſuadai même voir un brillant changement dans ma fortune. Fantômes du bonheur, agréables preſtiges, vous vous diſſipâtes comme une ombre, je me revis tel que j'étois. Eh comment étois-je, grand Dieux ! manquant de tout, dénué de tout ſecours ; de foibles lueurs d'eſpérances étoient tout ce qui me reſtoit.

Ces mêmes eſpérances m'entraînerent vers l'ancienne maiſon de Montmartre ; je me flattai que la Jardiniere auroit quelque nouvelle à m'apprendre. Madame S *** me dis-je, a aſſez d'eſprit, aſſez d'adreſſe pour me faire tenir de ſes nouvelles dans le lieu où elle peut ſoupçonner que je ſuis à portée d'en avoir. Le Jardinier étoit avec ſa femme, & je me déterminois à revenir une autre fois, quand

la Payſanne m'engagea à reſter par différens ſignes.

Cette Jardiniere m'apprit que ſa maîtreſſe étoit revenue faire quelque ſéjour dans cette campagne, pour y prendre le lait, qu'elle y avoit été fort indiſpoſée de la poitrine, & n'en étoit pas repartie ſans ſe plaindre beaucoup de mon ſilence. Qu'on juge de mes queſtions par mon amour, & l'on verra bien-tôt qu'une jalouſe curioſité, un tendre intérêt me firent demander à cette femme qui de moi ou de Monſieur S***. avoit le plus d'empire ſur le cœur de ſon épouſe.

La Payſanne me fit entendre, qu'à en juger par les apparences, au moins devoit-on penſer que cette vertueuſe Dame entretenoit une douce paix dans ſon ménage. Croira-t'on que cette femme me perça le cœur en m'apprenant que ſa maîtreſſe portoit lors de ſon dernier voyage, un premier fruit de ſon triſte hymenée. Madame S***. étoit repartie en l'abſence de ſa domeſtique, & par conſéquent celle-ci n'avoit pu la ſuivre; d'ailleurs

d'ailleurs elle auroit cru cette précaution inutile depuis le long espace de temps que j'avois passé sans la visiter. Sa maîtresse lui avoit seulement dit qu'elle avoit demeuré en son absence dans plusieurs Villages, les uns situés sur les routes de Fontainebleau & d'Orléans, les autres sur celles de Champagne & de Brie. La Paysanne ne pouvoit se ressouvenir d'aucun de leurs noms.

Etrange bisarrerie! Les événemens, les plus agréables étoient toujours mêlés de tristes circonstances. J'avois découvert l'innocence de Madame S***. j'apprenois sa persévérance, & je me confirmois presque dans l'idée désespérante de ne la pouvoir jamais retrouver. Je revins à mon nouveau logement; j'y méditai encore sur ce qui m'affectoit le plus, & ne pouvant renoncer entiérement aux devoirs de la bienséance & de l'humanité; j'allai retrouver mon épouse; elle commençoit déjà à gémir sur mon absence, elle me donna des marques de sa joie. Je reçus ses caresses avec l'é-

motion qu'elles devoient inſpirer à un homme dont la ſenſibilité balançoit le reſſentiment, & étouffoit l'averſion.

Monſieur *le Blanc* m'a raſſuré ſur votre compte, me dit la Comteſſe ; je déſeſpérois de vous revoir, mais je vous fais mille excuſes d'un pareil ſoupçon. Je crois même expier ma faute en vous en faiſant l'aveu. Mes yeux ſe couvrirent de larmes, & je ne pus que lui dire ; ah Madame ! ... j'étois dans une de ces ſituations où la bonté de notre cœur nous force à nous attendrir ſur la peine de nos ennemis, & nous afflige de ne pouvoir les regarder que comme tels. Cher ami, me dit Madame *de Senneval*, ce n'eſt pas aſſez de combler ma joie par votre retour, il faut encore en aſſurer la durée de plus d'une maniere .... Elle s'arrêta en cet endroit, puis fixant ſes regards ſur moi, ou pour m'inſpirer tout l'amour qu'elle reſſentoit, ou pour développer quels étoient mes ſentimens, elle reprit de cette maniere. Vous penſiez ſans doute que j'allois encore vous faire d'humiliantes avances,

mais il eſt au-deſſous de mon ſexe & indigne de moi de les récidiver ſans ſuccès. Non, je veux vous parler de choſes qui vous intéreſſent davantage ; notre ami m'a chargé de vous dire de ne pas perdre de vue vos prétentions auprès du Miniſtre. Il croit auſſi, d'après ce que vous avez découvert du caractere de ce Grand, & des changemens qu'il eſt dans le cas de faire à préſent, que vous feriez bien de retourner avec lui ſolliciter l'Emploi en queſtion ; allez y ce matin, vous y trouverez Mr. *le Blanc* qui devoit s'y rendre pour travailler à votre fortune, même en votre abſence.

Cet ami attendoit depuis longtemps dans une premiere ſalle d'audience, que le Miniſtre fût viſible. Vous m'avez mis dans de cruelles inquiétudes, me dit-il, comme on ouvrit les battans. Nous entrâmes les premiers. J'ai oublié tout net votre affaire, j'en ſuis au déſeſpoir, nous dit le Miniſtre en frappant ſur ſon Bureau de dépit. Monſeigneur, reprit Monſieur *le Blanc*, il ne s'agit de rien

autre chose que d'un Emploi que votre illustre prédécesseur a dû vous demander pour Monsieur. Un Emploi à Monsieur, répondit-il, cela peut être, je verrai cela. Je vous prie d'observer, lui repliqua mon ami, que c'est un jeune homme qui... Je le vois bien ; tenez mon cher, repassez quand il vous plaira, nous raisonnerons à tête reposée de cette affaire, & vous verrez que je ne desire rien tant que de vous être utile ; puis tout de suite il dit adieu, Messieurs, bon jour mon cher, en s'adressant à nous & à une autre personne qui entroit, nous n'eûmes pas le temps de lui répondre, & sortîmes aussi peu satisfaits que la premiere fois.

Il faut s'armer de constance quand on demande aux Grands, me dit encore le trop patient Monsieur *le Blanc* ; leur cœur est une place forte, difficile à emporter ; ensuite il m'exhorta de nouveau à aller rejoindre, consoler & satisfaire mon épouse. Trop flattée des nouvelles espérances que m'avoit donné mon ami, je crus ne pas devoir

y renoncer par une ſéparation précipitée ; je retournai chez moi, en gardant toujours les meſures néceſſaires à mon divorce, & me réſolvant à y demeurer juſqu'à ce que je fuſſe certain de l'obtention ou du refus de l'Emploi en queſtion ; j'uſai d'aſſez d'art pour engager ma femme à me plaindre, & l'empêcher de me rien propoſer de contraire à mes intérêts ; ainſi paſſai-je quelques jours dans la gênante ſituation de feindre un mal pour m'en affranchir d'un bien plus grand, puiſqu'il s'agiſſoit de ma liberté & de mon bonheur !

Je fus ſurpris de voir que mon épouſe loin de ſe livrer aux emportemens qui lui étoient ordinaires, affecta au contraire une cordialité & une douceur peu commune, non-ſeulement en elle, mais même dans les perſonnes de ſon ſexe ; elle ne s'occupa que du ſoin de me plaire ; tout le temps que je me tins chez moi elle s'étudia à compoſer ſa parure, ſes diſcours & ſes attentions. Je ſentois déjà le pouvoir de ſon art ; j'étois

même prêt à lui céder, ſi je ne me fuſſe rappellé toutes ſes cruautés, toutes les bontés de *Sophie*, tous les malheurs de *Julie*. Il y va de notre intérêt, me diſois-je, nous en ſouffririons tous, ſi je cédois ; je perdrois tout eſpoir de poſſéder *Sophie*. Adorable *Sophie*, continuois-je, je ne ſerai jamais à d'autres qu'à vous. Hélas ! que ne puis-je auſſi dire que vous ne ſerez jamais à d'autres qu'à moi ! Mais le ſort barbare qui nous pourſuit en a décidé autrement ; il a voulu qu'un malheureux, qu'un ſcélérat vous poſſédât ; qu'il jouît dans vos bras d'un plaiſir qui auroit comblé ma félicité.

Madame de *Senneval* ne me laiſſoit pas la liberté de continuer mes réflexions ; elle les interrompoit à tout inſtant par ſes careſſes ; elle les fit ceſſer d'une autre maniere. Laſſée de ma réſiſtance, elle forma de honteux ſoupçons ſur le genre de ma maladie, me les communiqua comme des certitudes, & me propoſa des moyens de diſſuaſion, dont ſa paſſion l'empêchoit de rougir. Ces nouvelles ruſes

de ſon amour le rendirent plus malheureux. Je me promis bien de la quitter à jamais ; j'en hâtai même le moment, en retournant ſavoir la réponſe déciſive du Miniſtre. Nous attendîmes peu dans la premiere ſalle d'audience ; & nous y aurions encore moins reſté, ſi je n'y euſſe pas été retenu par l'Exempt qui avoit autrefois arrété mon pere, & qui ce jour-là me fit mille proteſtations d'amitié & mille offres de ſervices. Il m'indiqua ſa demeure, & me ſupplia de l'aller voir ; je le lui promis, je le quittai, & vins rejoindre mon ami, qui m'introduiſit dans le cabinet. Cette fois le Miniſtre n'étoit environné que d'un petit nombre de Courtiſans, avec leſquels il faiſoit céder la gravité de l'homme d'État à la gaieté de l'homme libre. Ah ! bon jour, cher Monſieur *le Blanc*, dit-il : vous me voyez profiter agréablement de quelques inſtans de repos. Je n'ai pas encore eu une minute de loiſir, & je n'ai pu ſonger à ce que vous ſavez ; mais nous verrons cela enſemble : comptez

ſur moi. Eh bien! Meſſieurs, reprit-il, en ſe tournant du côté de la Compagnie; c'eſt aſſez nous intéreſſer aux charmes de cette aimable Débutante: au ſurplus, que dit-on de ſes talens! A-t'elle du ſentiment dans le regard, de l'expreſſion dans le geſte, & de l'ame dans la voix? La Compagnie reprit le fil de la converſation, en faiſant l'éloge de la fameuſe Actrice, qu'on vit bientôt après remuer, attendrir, enléver & ravir tous les cœurs, en jouant le rôle de *Zayre*. Plus ſenſible alors à la triſteſſe de mon état, qu'à la célébrité des talens de cette jeune perſonne, je fis ſigne à mon ami de perſiſter dans ſes demandes. Monſieur *le Blanc* eſt toujours le même, dit le Miniſtre; il ne quitte point quand il eſt queſtion d'obliger. Eh bien! voyons, dit-il, en nous tirant à l'écart, que puis-je faire pour vous ſervir? Alors les jambes croiſées, le corps penché & le coude appuyé ſur le dos d'un fauteuil, il déplia, ou plutôt il dénoua dans cette attitude leſte & cavaliere, un ſingulier

billet, que venoit de lui apporter une eſpece de Griſon. Il ſe mit à le lire en ſouriant, tandis que mon ami lui expoſa dans les termes les plus engageans & les plus pathétiques les fortes promeſſes que m'avoit fait ſon prédéceſſeur, & le preſſant beſoin où je me trouvois. Puis ceſſant de lire, il dit à Monſieur *le Blanc* : Vous êtes le plus galant homme du monde ; mais je ne puis pas, ſans autre examen, confier une des premieres places à votre protégé ſur votre ſeule ſollicition, & tout de ſuite ſe tournant du côté du Griſon, j'entendis qu'il lui dit à demi-voix : Elle eſt adorable ; & quelle que ſoit ſa créature, je lui aſſure le meilleur emploi à ſa recommandation. Il ſe remit de ſa diſtraction, & nous dit en nous congédiant. Soyez cependant perſuadés, que j'eſſayerai tout pour vous obliger.

Vous voyez, dis-je encore à Monſieur *le Blanc*, comme votre foible confiance eſt toujours déçue. Ne vous emportez pas, me répondit-il ; nous ne l'avons pas pris dans un bon mo-

ment ; il étoit occupé de ſa converſation.... Eh ! Monſieur, ne voyez-vous pas que les Grands ſe font un honneur de promettre, & une peine de tenir ? Occupés de leur ambition, enyvrés de leurs plaiſirs, ils ne regardent que dans le lointain la peine du malheureux qui les implore. Leur inſenſibilité eſt un verre trompeur, qui leur diminue les objets déſagréables ; leurs oreilles ſont bien-tôt plus ſenſibles à la voix contrefaite d'un flatteur qui les trompe, qu'aux cris amers d'un infortuné qui les ſollicite.

Remettez-vous, mon cher fils, me dit-il en me ſerrant la main ; nous ferons de nouvelles tentatives, nous employerons des moyens plus adroits, des protections plus puiſſantes auprès de ce Miniſtre. Il nous fera raiſon de lui-même ; & l'homme trop foible nous vengera de l'homme peu compatiſſant.

Le dépit juſtifie les plus violentes réſolutions. Je me confirmai dans l'opinion que j'avois formée ſur la foibleſſe du caractere de Monſieur *le*

Blanc. Je me perſuadai qu'elle ne m'entraîneroit jamais que dans des malheurs. Hélas ! le parti que je prenois étoit-il propre à m'en exempter ! Je rentrai dans mon obſcure retraite ; j'y portai quelques Livres, parmi leſquels j'avois eu ſoin d'y joindre *Montaigne*, *la Bruyere*, *Racine* & Monſieur *Greſſet*. La ſolidité des penſées & la connoiſſance des mœurs des uns, la tendreſſe du ſtyle & l'agrément de la verſification des autres m'avoient paru propres à m'inſtruire & à me plaire dans ma ſolitude. Que la lecture a de charmes pour de certaines gens ! Qu'elle enyvre agréablement leur imagination ! Souvent un livre ou la plume à la main, je paſſois les nuits à demi-couché ſur un méchant grabat, où j'oubliois le luxe éclatant de ma jeuneſſe, pour ne m'occuper que de mes agréables diſtractions.

Quoique j'euſſe à craindre de rencontrer quelques-uns des amis de Madame de *Senneval*, ou Monſieur *le Blanc* lui-même ; je parcourois tous les quartiers de Paris pour apprendre

quelques nouvelles de Madame S***. & pour travailler à la liberté de la Sœur *Saint-Hypolite*. Je dois, pour l'intelligence des faits à venir, rapporter à mes Lecteurs quelle fut l'espece de conversation que nous eûmes à la seconde visite que je lui fis après lui avoir laissé la Lettre dont j'ai parlé plus haut. Eh bien ! me dit-elle, ma mere est-elle satisfaite ? Jouit-elle du plaisir de vous avoir plongé dans la douleur ? Hélas ! *Julie*, lui répondis-je ; elle en éprouve autant que nous ! elle joint les remords au désespoir. J'ai quitté votre barbare mere : j'ai abandonné mon indigne épouse, & je ne la reverrai plus. Ah ! Chevalier, qu'avez-vous fait, me dit *Julie* ? .... Ce que ma tendresse pour vous, ce que mon amour pour *Sophie* m'ont forcé d'entreprendre ... Quoi ! vous me flattez de rompre mes fers, & vous venez en augmenter le poids ! Quoi ! je ne suis plus votre sœur, & vous en aimez une autre ! Chevalier, étoit-ce à vous de combler mes maux ? Est-ce ainsi que vous recompensez

ma conſtance & ma vertu ? Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il m'en coûtoit plus qu'à vous pour me ſouſtraire à la paſſion d'un homme que je regardois comme mon frere ? Ne vous ai-je pas aſſez marqué le dépit de ma jalouſie, le retour de ma tendreſſe ? ... Ah ! Madame, j'aime *Sophie*, comme vous aimiez jadis le Baron ..... Elle m'interrompit, en me diſant. Mais j'ai combattu, j'ai étouffé, j'ai éteint cet indigne amour ..... L'objet qui le fit naître, vous donna des armes pour le détruire : mais moi je trouve au contraire dans les charmes, dans la conſtance & les malheurs de l'objet aimé, de nouveaux motifs pour l'adorer encore !

Eſt-ce ainſi, reprit-elle, que vous reſpectez la vertu de cette Dame & les nœuds qui la lient .... Ils ſeront plus faciles à rompre que les vôtres. D'ailleurs, donnez-moi deux cœurs, je ſens que je pourrai vous aimer également l'une & l'autre : je ne ſais même quelle voix ſecrete me reproche de ne pas vous donner la préférence.

Mais encore que je l'en croie, mon amour me persuade toujours que *Sophie* étant la premiere, doit l'emporter. Allez, Monsieur, reprit-elle, en retenant avec peine ses sanglots; laissez-moi en proie à ma douleur, & ne venez plus accroître la confusion où vous savez que je suis condamnée par l'aveu de votre humiliante préférence. A ces mots, elle se retira malgré moi, & disparut à mes yeux. Je sortis aussi troublé qu'elle. Je me reprochai mon trop de sincérité, ou plutôt l'indiscrétion de mon amour. Je retournai m'enfermer dans ma triste retraite, où je m'abreuvai de mes larmes, & m'enfonçai dans la douleur pendant plusieurs mois. Mais quelle prévoyance, quel asyle peut mettre le malheureux à couvert des disgraces de la fortune?

L'homme est né pour la société; ses méditations lui apprennent à la connoître; mais elles ne peuvent le dédommager d'en jouir. Je sentis que la solitude & le travail avoient appesanti mon esprit; je sentis que le dé-

faut d'air & d'exercice avoit affoibli mon corps; je me déterminai à resſortir. D'ailleurs l'intérêt de ma fortune & celui de mon amour exigeoient que je travaillaſſe promptement à rétablir l'une, & à ſatisfaire l'autre. J'avois peu de viſites à faire. Madame *de Saint-Hylaire* & l'Exempt que j'avois retrouvé chez le Miniſtre, étoient les ſeuls que je daignaſſe viſiter: car la *Dumanoir* & ſa fille étoient l'une & l'autre des femmes ſans principes & ſans mœurs, que je me faiſois une honte de revoir, d'après les réflexions que la lecture & ma raiſon m'avoient fait faire. Je me déterminai à aller chez l'Exempt : ſes manieres obligeantes, l'eſprit que je lui connoiſſois & la charge qu'il occupoit me faiſoient eſpérer que je trouverois de l'agrément dans ſa converſation pour me diſſiper, des reſſources dans ſon commerce pour m'inſtruire, & des moyens dans ſon état pour découvrir *Sophie.*

Cet Officier, dont je tairai le nom, me reçut avec les proteſtations

les plus vives d'amitié. Il plaignit mon sort & parut être fâché de ne pouvoir le rendre meilleur. Sa conversation me sembla d'autant plus agréable, qu'il y mêla beaucoup de judicieuses réflexions sur les principes de l'honneur & les devoirs de la probité. A la solidité du jugement il joignoit, comme je l'ai dit, les agrémens de l'esprit, il l'avoit fin, délicat & orné. Il lisoit beaucoup & étoit possesseur d'une fort belle collection de Livres; il m'offrit de m'en prêter, m'invita à dîner, & me promit qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour que je susse la demeure de *Sophie*. Il faut cependant vous prévenir, me dit-il, qu'on a fait d'exactes recherches pour vous découvrir, & qu'il sera difficile que vous échappiez à la vigilance de ceux qui en ont été chargés. Logez-vous en chambre-garnie? demanda-t'il en me regardant fixement. Je n'ai jamais eu la force d'assurer un mensonge sans altération; je me suis même fait un principe d'honneur d'en éviter l'occasion. Je ne lui répondis rien &

m'efforçai d'éluder ſa queſtion. Il ſourit & me dit, vous ne me connoiſſez pas encore, la qualité d'honnête-homme paſſe avant le devoir de ma Charge; je ſerois incapable d'abuſer de votre ſecret, & loin de vous nuire je travaillerai à vous ſervir auprès de celui qui eſt chargé de votre découverte; ſoyez tranquille, revenez moi voir les ſoirs; prenez de ſages précautions, & fiez-vous à moi pour le reſte.

Imprudente jeuneſſe, m'écriai-je, ne devois-je pas m'attendre qu'on feroit ces recherches! devois-je aller chez un de ceux qui pouvoient en être chargés?

Quelques jours après cette viſite je réſolus d'aller chez Madame *de Saint-Hylaire*, perſuadé que j'apprendrois des nouvelles de la perſonne que le ſort me forçoit de regarder comme ma femme, & que j'y trouverois les moyens de ramener l'infortunée *Julie* en ma faveur. O Ciel! d'où revenez-vous, me dit cette Dame, on vous a fait chercher par-tout, & moi indigne,

j'ai déjà fait mille priéres pour le falut de votre ame. Je vivois caché, lui dis-je, Madame, dans un réduit fecret & impénétrable. C'eft toujours très-mal, répondit-elle, d'abandonner fon époufe, & je plains chrétiennement fon fort, quoique j'aye lieu d'être fort mécontente d'elle depuis long-temps. Le Ciel lui pardonne comme moi, ajouta-t'elle en foupirant, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous avez affaire à une femme bien impérieufe, & qui paroît ne rien négliger pour vous perdre. Elle a intéreffé le Magiftrat de la police en fa faveur; elle vous a peint comme un homme dérangé, ennemi de fon repos, de fon ménage & de fa femme. Elle a rappellé votre ancienne paffion pour la femme d'un certain Financier; elle a expofé le déréglement de votre conduite avec une fille mondaine; elle a exagéré les defirs criminels que vous nourriffiez pour fa fille, quoiqu'elle fe foit confacrée à Dieu; & Monfieur *le Blanc* dont vous vantez tant la douceur, n'a pas

peu contribué à vous desservir. Faites-y attention ; cet homme-là ne seroit pas si fort de ses amis, s'il pensoit aussi-bien que vous le croyez, & je serois bien trompée si .... mais je me tais. Ah! Madame, lui répondis-je, Monsieur *le Blanc* a la candeur dans l'ame & la vérité sur les lévres. Je ne lui connois d'autres défauts que trop de foiblesse. La foiblesse est la mere du vice, me dit-elle en faisant un grand soupir, mais nous devons toujours bien penser de nos freres.

Son air de componction & de mystere me porta le poignard dans le sein, je me sentis une honte, un dépit & un chagrin qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Il me fut difficile d'en revenir, ou plutôt ce furent trois plaies de plus qui s'agrandirent dans mon cœur, & si contraint par la nécessité de mon état, ou entraîné par la vivacité de mes passions, je cessois de réfléchir sur mes nouvelles douleurs, je ne cessois pas d'en ressentir les continuels élancemens.

Je passai la journée à réfléchir sur ce que Madame *de Saint-Hylaire* m'a-

voit dit, je me rappellois les emportemens de mon épouse, les condescendances de Monsieur *le Blanc* ; je me retraçois la douceur de *Sophie*, & j'agravois ainsi ma douleur & ma rage, en réveillant mon amour & ma flâme. Quel que fut l'excès de mon chagrin, je ne laissai pas de penser que la santé étant le premier des trésors, on devoit encore plus la conserver quand on étoit privé de tous les autres. J'allai le soir pour me dissiper chez l'Exempt dont j'ai parlé. Je ne pus ce jour-là le questionner sur les démarches que mon épouse avoit faites à la Police. Plusieurs personnes qu'il retint à souper avec moi m'en empêcherent ; sa société étoit assez bien composée pour un homme de son état & ne contribua pas peu à me confirmer dans le dessein de lui accorder mon estime.

Il y a des gens avec qui on se lie de préférence ; je conversai avec un homme d'esprit, que le hasard avoit fait trouver auprès de moi. Je vous félicite tous deux de vous être rencontrés, me dit l'Exempt, & je crois

que vous ferez bien de devenir amis. Vous vous convenez fort, l'un l'autre. Nous nous fîmes les complimens d'usage, & nous promîmes réciproquement de nous rejoindre au même endroit. Nous remplîmes notre parole, & nous nous liâmes assez bien pour nous faire des confidences réciproques de nos malheurs. Ceux de cet homme n'approchoient pas des miens pour la bisarrerie ; mais ils les égaloient au moins pour l'indigence. Cependant il avoit de plus que moi l'heureux don de se flatter. C'étoit un homme à projets, qui à l'entendre, étoit toujours à la veille de sa fortune. En avoit-il imaginé un, après l'avoir dressé avec esprit, combiné avec soin, il le voyoit approuvé du Public & reçu de la Cour. Il calculoit déjà ce qu'il pouvoit rapporter ; que dis-je, il se persuadoit d'en posséder le revenu ; il se faisoit bâtir un Hôtel ; il formoit sa maison, son train, sa suite, & je devois partager le tout avec lui ; par conséquent je touchois au moment de braver la for-

tune de mes ennemis, de combler mon amour & mes vœux.

Le projet, quoique bon, ne pouvoit parvenir jufqu'au Miniftre, ou il étoit rejetté par la Cabale. Mon homme murmuroit un peu fur le peu de cas qu'on faifoit des travaux utiles, fe remettoit à écrire, m'annonçoit le jour d'après, un nouveau projet beaucoup plus vafte, beaucoup plus utile au Public, & plus avantageux pour lui. Il favoit à préfent ce qui avoit fait échouer le premier; il avoit évité pareil accident, & fe tenoit beaucoup plus affuré de l'éxécution du dernier enfant de fon imagination. Il donnoit encore à cet ouvrage la meilleure forme; il le montroit à fes amis; regardoit leurs fuffrages, comme des affurances de fa réuffite; couroit pour en hâter le moment; le voyoit fuir & s'évanouir, fans fe démonter plus que la premiere fois.

Le bonheur de Monfieur *Giblet*, ainfi fe nommoit cet homme, ne confiftoit que dans fon imagination: ç'auroit été le troubler que de le guérir. Je

remis à un temps plus calme pour moi le ſoin de lui faire tourner ſes vues d'un côté plus certain, & je ne m'entretins pour lors que de mes diſgraces. Il les partagea avec d'autant plus de ſenſibilité, qu'il étoit lui-même fort à plaindre : car ce n'eſt qu'aux malheureux qu'il appartient d'être compatiſſans. Il me dévoila ſi ſincérement ſes ſecrets les plus cachés, que je crus pouvoir lui découvrir tous les miens. Votre vie, me dit-il, eſt un dédale affreux dont le déſeſpoir ſemble fermer toutes les iſſues. Il n'y a qu'un coup de baguette qui puiſſe vous en tirer, & je vois la fortune prête à le donner. Mon affaire eſt preſque faite ; je veux qu'avant qu'il ſoit huit jours, nous ayons vous & moi le ſort de cent perſonnes dans nos mains.

Huit jours paroiſſent un ſiécle à ceux qui ſouffrent, lui dis-je, pour interrompre ſes flatteuſes rêveries ; je voudrois qu'en attendant, vous me fiſſiez le plaiſir de voir *Julie*, & de calmer la douleur où je l'ai plongée.... Non, non : faiſons mieux ; portons-

lui tout d'un coup l'efpérance & la joie dans le cœur : attendez ce moment fortuné ; j'irai lui donner de vos nouvelles, & lui fournir les moyens de recouvrer fa liberté : de-là nous irons, la bourfe à la main, nous venger des cruautés de votre époufe, vous acquitter des triftes obligations que vous avez à Monfieur *le Blanc*, mettre vingt perfonnes en campagne, pour découvrir la Dame dont vous êtes fi affecté.

Je plaignois dans mon ame un homme qui s'occupoit tellement de fes idées chimériques, qu'il négligeoit de travailler avec efficacité à fe tirer de l'opprobre de la mifere. Mais fi le Miniftre ne goûte point votre projet, lui demandai-je, qu'il ne le regarde pas même, croyez-vous qu'il puiffe encore réuffir ?

Vous fuppofez faux, répondit-il ; on ne pourra fe refufer à la curiofité de lire un Mémoire qui a pour titre : *Félicité des Peuples & des Rois*, & l'on ne pourra pas non plus s'empêcher de l'approuver, en lifant feulement les trois premiers articles. 1°.

1°. J'en expose l'urgente nécessité.
2°. J'en démontre le grand avantage.
3°. J'en prouve la facile exécution.

Vous n'objectez rien, reprit-il, & je suis charmé d'avoir converti un incrédule, & persuadé un homme de bon sens. Ce seroit pour moi un favorable augure, si je doutois de ma réussite. Je le souhaite, lui dis-je; mais je vous supplie de nouveau, moins par incrédulité, que par amour, de vous charger dès aujourd'hui de la démarche que je vous demande auprès de *Julie*. J'y consens, me dit-il; ce sera un service de plus, que j'aurai le plaisir de vous rendre. Nous convînmes de la maniere dont il s'y prendroit pour parler en ma faveur à cette Dame, sans pour cela m'exposer aux nouvelles perquisitions de sa mere.

Monsieur *Giblet* ne tarda point à me rendre compte de la visite qu'il avoit voulu faire à la Sœur *Saint-Hypolite*. Il m'apprit qu'on ne pouvoit plus lui parler, & qu'on lui avoit fait mille questions embarrassantes sur le motif qui le conduisoit. Mon affaire finie,

me dit-il d'un air consolant, tout cela ne sera rien ; je vous vois aussi-tôt maître despotique de la fortune, qui vous a si long-temps persécuté. Quelle joie ! Quel délice ! s'écrioit-il, en me frappant sur les genoux, & en se frottant les mains, de vous dédommager alors des peines passées. Croira-t-on que la folie de cet homme suspendît pendant quelques instans la douleur de mon cœur ? Il me dit gravement : je suis embarrassé d'une chose, & je veux vous demander avis. Quelle espece de voiture me conseillez-vous de me donner ? Je souris malgré moi, & tournai la tête pour lui dérober ce mouvement involontaire. Pour vous, ajoutoit-il, je vous ferai un présent qui sera bien de votre goût. Que vous bénirez de fois mon heureux changement, quand vous vous trouverez tout-à-coup transporté au milieu d'un cabinet plein de Livres ! Que sortant de-là, vous entrerez dans un appartement voluptueux, où *Sophie* & *Julie* se disputeront à l'envi l'avantage de charmer vos momens de récréation ! Il me sembloit

voir Dom Quichotte dans la caverne de Montésinos, s'entretenir avec les Princes & les Enchanteurs, que sa folle imagination le persuadoit d'y voir.

De toutes les affections de l'ame, la douleur est celle qui la quitte le moins facilement. Ces idées de fortune chimérique ne servoient qu'à me retracer plus vivement celles de ma misere réelle.

Qu'il est fâcheux, me dis-je en moi-même, lorsque je fus seul, de se former une idée des charmes de la société, de sentir combien elle est nécessaire, & de ne pouvoir en jouir sans désagrément! Que peut-on attendre des hommes avec qui l'on est obligé de vivre? Ou des vices & des foiblesses qui vous nuisent, ou des folies ou des ridicules qui vous ennuyent.

Pour donner quelque relâche à mes tristes réflexions, je relus nos Poëtes François. Je formois mon goût avec eux, soit en critiquant leurs défauts, soit en applaudissant à leurs beautés. Je fouillai dans nos Anciens, & j'y trouvai des trésors enfouis dans le limon.

Je crus m'appercevoir que les Modernes avoient fait à l'égard de *Rotrou*, *Régnier*, *Brebœuf*, *Beauchâteau*, *Adam* & beaucoup d'autres habitans du Parnasse, ignorés ou négligés aujourd'hui, ce que les voleurs font à l'égard d'un voyageur qu'ils rencontrent, ils le volent, le mettent en piéce & le cachent, pour qu'on ne reconnoisse pas d'où vient leur larcin. Je me proposois de venger la mémoire de ces Poëtes par un petit ouvrage que j'ai encore intitulé : *Les Dépouilles rendues*, quand un événement des plus extraordinaires & des plus fâcheux me le fit interrompre.

Une nuit que, couché dans mon lit, mon corps goûtoit à la faveur du sommeil un repos que les songes affreux de mon esprit agité ne pouvoient lui laisser la liberté d'achever ; cette même nuit dis-je, je fus reveillé tout-à-coup par le bruit que l'on fit en ouvrant avec effort une porte de communication, qui étoit condamnée à quelque distance de mon lit. Surpris d'un mouvement si inattendu, je demandai qui

eſt-là ? On ne me répondit pas ; j'entendis ſeulement qu'on refermoit avec ſoin cette même porte, & qu'on s'approchoit en tatonnant de mon lit, ſe heurtant tantôt contre les ſiéges qui étoient à mes pieds ; & tantôt contre la table chargée de Livres, qui étoit à ma droite. Qui eſt-là, dis-je encore ? Sauvez-moi, répondit quelqu'un, en ſe jettant dans mes bras. Je ſuis perdue ſans vous ; on en veut à ma liberté ; perſonne ne ſait où je ſuis ; on ne croira pas me trouver chez vous : gardez le ſilence, & mettez-moi à l'abri juſqu'à demain. Je connus aiſément à la voix que c'étoit une femme. Je voulus me lever pour laiſſer plus de liberté à cette inconnue ; mais s'attachant à moi, elle me recommanda de ne point remuer, ni même de ne point parler, m'aſſurant que le plus petit bruit, ou la moindre lumiere décéleroit ſon aſyle. Qu'avez-vous donc, Madame, lui demandai-je, en prenant ſes mains, lorſque j'entendis frapper à ma porte. Ne répondez pas, me dit-elle, en s'enſeveliſſant ſous la couverture. On n'a ordre que d'entrer

chez moi, & l'on ne peut vous contraindre à ouvrir. A mesure que les coups redoubloient, la frayeur de la Dame augmentoit. Les gens du dehors ayant parlé de jetter la porte endedans, la jeune fugitive dit : Ah! je suis perdue; & elle eût à peine proféré ces mots, qu'on entra dans ma chambre. Elle fut aussi-tôt investie de monde & remplie de lumieres. Je me jettai à bas du lit, & je fus tout étonné de n'y plus voir la personne qu'on poursuivoit.

Qui cherchez-vous ici Messieurs? dis-je à ceux qui entroient. L'un d'eux me répondit, ce n'étoit pas vous, mais je suis bien-aise de vous rencontrer. Cette courte réponse me fit frémir!

Pendant qu'il me parloit ainsi une troupe d'archers faisoit une exacte recherche dans ma chambre. Le Commissaire s'appliquant à la lecture de plusieurs Livres & papiers qui étoient épars sur des tables, dit à l'Exempt, après m'avoir regardé avec intérêt, nous pouvons laisser Monsieur tranquille & nous retirer. Non pas s'il vous

plaît, lui répondit celui-ci. Il y a plus de six mois que je le cherche ; si vous l'ignorez, ajouta-t-il à voix basse, en nous tirant tous deux à l'écart, ce prétendu Etranger que vous voyez & qui est inscrit sur votre livre sous le nom d'*Alcimede*, n'est rien autre que le Chevalier *de Senneval*, si connu, par le concours des événemens de sa vie. Tandis qu'il résolvoit ainsi de m'emmener, un de ses *alguazils* vint lui dire : Victoire, Monsieur ! Nous n'avons pas tout perdu, & la personne que nous cherchions le plus est ici entre les matelats. L'Officier s'approcha, & je m'avançai aussi par une curiosité naturelle, mais je ne pus la voir ; elle étoit enfoncée entre le lit de plume & un matelas. L'Exempt ne tarda pas à la faire sortir en lui parlant avec cette fermeté dure, qui ne caracterise que trop les hommes de cette espece.

Je ne puis me dispenser de m'assurer de vous dans une occurence pareille, me dit-il en me conduisant à un autre coin de la chambre, ce qui m'empêcha de voir la Dame que l'on emme-

noit. Habillez-vous promptement & mettez-vous en état de me ſuivre ſans éclat. Demain je ferai mon rapport au Magiſtrat, & il décidera lui-même de votre ſort. Je ne prévois pas qu'il y ait rien de plus triſte, que de changer la compagnie qui vous plaît contre celle que vous déteſtez. Vous vous ferez de nouvelles connoiſſances ; avec de l'eſprit on ſe tire de tout. Le ton goguenard ſur lequel cet Exempt traitoit une affaire malheureuſe, augmentoit encore la confuſion qu'elle m'occaſionnoit.

Pénétré de ſurpriſe & de douleur je m'habillai machinalement, & dès que je fus en état de ſortir on m'emmena. On eut la prudence de mettre les priſonniers dans différentes voitures. C'étoit la ſeconde fois que je me trouvois en pareille ſituation. Heureux ſi je n'en euſſe jamais éprouvé de pire ! Cependant celle-ci me paroiſſoit encore plus cruelle que la premiere, je ne m'y trouvois pas pour un ſi beau motif, & elle n'avoit pas été précédée d'une auſſi belle rencontre. Où me mene-t-on ? dis-je au Commiſſaire qui m'accom-

gnoit. Quel crime ai-je commis & quel châtiment me réſerve-t'on, pour avoir reçu dans mon lit, preſque ſans le vouloir, une perſonne qu'on pourſuivoit? L'action étoit bien naturelle, reprit le Robin après avoir ſouri un inſtant, mais toute ſimple qu'elle fût, il n'en eſt pas d'un homme dans votre poſition comme d'un autre; il faut ſatisfaire au juſte reſſentiment de votre femme & rentrer dans les devoirs dont vous vous êtes ſi librement écarté. Croyez-moi, revenez à votre légitime épouſe. N'euſſiez-vous que la ſatisfaction de faire votre devoir & ſon bonheur, n'en eſt-ce pas aſſez? Quand elle auroit tous les défauts imaginables, elle n'en ſeroit pas moins la moitié de vous-même.

On me mit au Châtelet, & ce ne fut que dans cet horrible ſéjour que je recouvrai aſſez de préſence d'eſprit pour méditer davantage ſur toute l'étendue de ma diſgrace. Fortune implacable, m'écriai-je, as-tu épuiſé tous tes traits? La perte de mes biens, la perfidie de mon ami, l'infidélité de mon épouſe, ſont les moindres de tes coups; mais la

mort de mon Protecteur, l'absence de mon amante & la perte de ma liberté, mettent le comble à tes persécutions. Acheve, cruelle, acheve, qu'attends-tu pour m'arracher la vie? C'est tout ce qui reste à ton pouvoir; mais que dis-je, tu ne prolonges mes jours que pour en empoisonner la durée....

Fatigué de mes vives agitations je me jettai sur un lit, où le regard fixe & la tête appuyée sur une de mes mains, je repassois avec une amere satisfaction tous les tristes événemens de ma vie; j'en suivois constamment la chaîne malheureuse; elle me paroissoit s'appesantir & s'allonger à mes yeux. Je n'avois plus la force d'en détourner les regards; je ne réfléchissois pas même sur les moyens de la rompre; je ne pensois pas seulement qu'il y en eût aucun. Je me familiarisois avec ce triste spectacle, lorsque j'en fus détourné par un autre qui me surprit d'autant plus que je l'attendois moins.

Un commissionnaire de la prison vint me dire que la personne qui y avoit été conduite en même-temps que moi, me

prioit de recevoir sa visite. Je veux prévenir cette politesse, lui dis-je, en lui faisant la mienne. Je vous suis. En effet je me levai, mais quel fut mon étonnement & ma confusion quand je rencontrai sur les escaliers Monsieur *le Blanc* & ma femme, qui venoient me voir. Je changeai de couleur à leur approche, & faisant signe au commissionnaire de se retirer, je me remis assez bien pour reprendre le chemin de ma chambre, & je les y conduisis en silence.

Ne m'avez-vous pas assez persécuté, leur dis-je avec indignation, & venez-vous encore insulter à mon malheur? Eh quoi Chevalier! me dit Monsieur *le Blanc* d'un ton pathétique, votre obstination vous fera-t-elle toujours trahir votre devoir? Votre aveuglement vous fera-t-il toujours offenser l'amitié?.... Allez, allez, Monsieur, je connois à présent votre dangereux langage; je connois aussi & la perfidie de votre cœur, & la duplicité de celui de Madame. Rougissez tous deux de vos propres crimes, sans venir ici m'en

imputer. Ingrat, me dit ma femme, eſt-ce donc un crime que d'aimer ſon mari? Oui, ſans doute s'écria-t-elle, c'en eſt un que de s'attacher à des cœurs tels que le vôtre. O malheureuſe épouſe, voilà le prix de ton amour ! voilà le ſuccès de ton hymen ; ou je ſuis condamnée à ne porter que le nom d'un homme qui me mépriſe & me fuit, ou j'ai la douleur de voir un mari ſans titre, captif & furieux ! .... Des ſoupirs & des ſanglots interrompoient ſes triſtes acclamations. La bonté de mon cœur me forçoit de répandre des larmes à ce ſpectacle touchant, & ſi l'abſence ne m'eût endurci contre cette barbare mere & cette infidelle épouſe, je me ſerois jetté à ſes genoux, je me ſerois efforcé d'étancher ſes pleurs. Ah ! Chevalier, s'écria Monſieur *le Blanc*, c'eſt votre femme que vous mettez en cet état ; un torrent de larmes inondent & ſon viſage & ſon cœur, eh ! c'eſt vous cher ami, qui en ouvrez la ſource ! Je détournois les yeux dans la crainte que la douceur de mes regards ne trahît l'émotion de mon cœur, & je cachois

encore une partie de mon visage avec ma main, quand on m'embrassa tout-à-coup. Retirez-vous perfide, dis-je avec indignation, croyant repousser Monsieur *le Blanc* ou ma femme; mais Dieu quelle fut ma surprise! & de quelle maniere la témoignai-je! en m'écriant: Oh Ciel! c'est vous belle *des Brillans*! C'est vous que je revois!... Oui, cher amant, c'est moi, me dit-elle, c'est une amante empressée qui vient réclamer ton cœur, chargée d'un gage de ton amour. Elle alloit continuer quand Madame *de Senneval* se leva en fureur, fit un effort pour venir à nous, retomba sur son siége & s'écria: La vue de ma rivale & me désespere & me tue! Je frissonne d'horreur, me dit Monsieur *le Blanc*, en voyant vos écarts! Ami, reprit la belle *des Brillans*, que signifie tout ceci? me feriez-vous infidele? M'auriez-vous préféré quelqu'autre? Connoissez tous mes malheurs, lui répondis-je du ton le plus amer & le plus désespéré: voilà ma femme...... & vous n'êtes continuai-je en lui jettant un regard

langoureux, vous n'êtes que ma maîtresse. Je l'étois avant que vous épousiez Madame, disoit d'un côté Mademoiselle *des Brillans*. J'adorois mon mari avant que vous le connussiez, répondoit de l'autre Madame *de Senneval*. Il seroit difficile d'exprimer les vives émotions de mon cœur à la vue d'une épouse & d'une amante qui réclamoient, l'une les drois sacrés de l'hymen, l'autre le dangereux pouvoir de l'amour.

Elles s'arrêtoient & se regardoient en silence, l'une avec des yeux d'indignation & de rage, l'autre avec un œil de fierté & de mépris. Pour moi, à qui la violence de ma situation ne laissoit pas la liberté de parler, je me contentois de porter ma vue sur elles deux de temps à autres, & de la rebaisser pour dérober les pleurs qui inondoient mon visage. Monsieur *le Blanc*, cet homme si tendre & si foible, ne pouvoit retenir ses soupirs. Il prenoit les mains de Madame *de Senneval*, les serroit & lui adressoit quelques paroles consolantes, revenoit à moi,

m'embraſſoit & m'exhortoit à rentrer dans mon devoir ; ſe retournoit du côté de la belle *des Brillans*, la fixoit, ſe mettoit en devoir d'aller à elle, & gémiſſoit en reprenant ſes mouvemens.

L'excès de la douleur trouble la raiſon. Croira-t-on qu'étant le plus malheureux des trois, je me rendis le plus coupable ! Voilà mes bourreaux, dis-je à ma chere *des Brillans*. Ils m'ont chargé de fers ! Ils m'ont couvert d'opprobres ! Ils me retiennent dans la captivité ! Ami, me répondit-elle en jettant ſubtilement des yeux pleins de tendreſſe ſur moi & un regard fier ſur ſa rivale, cher ami, revenez à moi, vous trouverez toujours place dans mon cœur, il ſe fera un plaiſir de partager vos maux, & un devoir de vous conſoler.

Je fis quelque pas pour m'avancer près d'elle, & comme ſi la préſence de mon épouſe eût mis un frein à ma paſſion, je la regardois & je reſtois immobile. Il me la préfére, s'écria Madame *de Senneval* en ſe levant, je ſuis mépriſée. Puis ſaiſiſſant un vaſe qu'elle

rencontra ſous ſa main, elle le lança ſur ſa rivale. Je le vois voler ; je vais au-devant, il tombe, me coupe la main & me bleſſe à la tête. Je ne ſuis bientôt plus que ſang, je chancelle. Mademoiſelle *des Brillans* court à moi, me retient & me reçoit dans ſes bras.

Ma femme toute en pleurs s'évanouit à la vue du ſang qu'elle fait couler. Monſieur *le Blanc* tremblant, effrayé de nos ſituations, jette des regards attendris & ſur ma femme & ſur moi. Il voudroit en même-temps porter une main ſecourable à l'un & à l'autre ; mais ſaiſi d'un tel ſpectacle, il en augmente la triſteſſe & demeure ſans mouvement au milieu de nous. Enfin il ſe remet aſſez pour donner du ſecours à la Comteſſe d'un côté, tandis que la tendre *des Brillans* me rappelle à la vie de l'autre. L'un s'étend en diſcours conſolans, l'autre s'épuiſe en careſſes amoureuſes. Bientôt après Monſieur *le Blanc* & mon épouſe ſe retirerent & je les perdis de vue ſans pour cela ſentir diminuer le poids des chagrins dont ils venoient d'accabler

mon cœur. Il me ſembloit au contraire que mon eſprit auroit deſiré de s'y livrer tout entier pour en prévoir les ſuites ; mais pouvois-je à l'âge où j'étois, m'abandonner à nulles ſerieuſes réflexions, près d'une perſonne que j'avois éperduement aimée, & qui ſembloit m'aimer de même ? Je retrouvois une Amante pleine de douceur & de tendreſſe, au moment où je voyois une femme pleine de colere & de rage. Celle-là revenoit à moi avec des gages d'un amour victorieux & tranquille ; celle-ci offroit à me yeux l'inſtrument de ma confuſion & de mes malheurs ! Telles étoient les raiſons, ou plutôt les prétextes que je donnois aux tendres ſentimens que les beaux yeux de la *des Brillans* faiſoient renaître dans mon cœur. Il étoit trop foible pour ſe tenir en garde contre un poiſon ſi ſubtil, & quand il auroit prétendu le faire, l'eſprit de cette fille en eût bientôt comblé la doſe.

Se peut-il, Chevalier, me dit-elle, en profitant de l'inſtant où mes yeux étoient fixés ſur elle, pour me jetter

des regards aussi passionnés que tristes, est-il bien vrai qu'au mépris de notre amour & de mes promesses, vous ayez formé un engagement qui ruine mes espérances? Quoi, vous avez pu me préférer une rivale, moins tendre, moins passionnée & moins belle peut-être! Quoi donc une autre auroit des droits sur vous, après m'avoir donné votre cœur! après avoir reçu le mien! Après .... Elle s'arrêtoit à ces mots & dirigeoit ses regards sur elle-même, les relevoit langoureusement sur moi, soupiroit & me tendoit les bras. J'aurois tort de vouloir user d'aucun art pour prétexter ma foiblesse; elle prenoit sa source dans ma sensibilité naturelle, dans l'attendrissement d'une Amante jeune, belle, spirituelle & triste, qui me plaignoit malheureux, qui m'aimoit inconstant, qui m'avoit su séduire par ses charmes, dont j'avois pleuré la perte & dont j'avois toujours chéri le souvenir. Je me jettai à ses pieds, je pris une des ses mains dans les miennes, je la mouillai de larmes, je la couvrois de baisers. Je voulois

parler & l'expreſſion manquoit à mon amour. Je ne pouvois que regarder mon amante, & lui prouver mon repentir & ma paſſion par mes ſoupirs. Plus touchée de mon amoureux ſilence, que piquée de ma faute, cette dangereuſe beauté joignoit ſes ſoupirs aux miens, bégayoit quelques douces paroles, m'embraſſoit & me diſoit : Faut-il que j'adore un ingrat !

Ne me faites point cet odieux reproche, lui répondis-je, je renonce à toute la Terre à vos pieds. Vous ſerez tout pour moi, je braverai près de vous toutes les rigueurs du ſort. Ma captivité me ſera douce, ſi je puis la partager.... Mais Chevalier, interrompit-elle, en tenant encore ma tête dans ſes bras, c'eſt peu pour moi des vagues proteſtations que vous venez de me faire. Mon cœur eſt tout à vous ; incapable de partage, je n'en veux point ſouffrir, renoncez ſans balancer à *Julie*, à *Sophie* même, ou ne penſez plus à moi. Décidez, ajouta-t-elle, du ſort de la mere & de l'enfant, décidez... Abjurer *Sophie* ! lui dis-je avec langueur. La préfé-

rer à moi! répondit la fiere *des Brillans*; à moi dont l'amour & la ſituation dépoſeroient à jamais contre vous & vous reprocheroient votre injuſte préférence! Achevez, Chevalier, me dit-elle, en m'embraſſant de nouveau, plongez ſans balancer le poignard dans ce cœur qui vous adore. Doutez-vous encore, repris-je de la ſincerité de mon amour, me croyez-vous capable de vous manquer? Quelle plus grande preuve exigez-vous de ma conſtance? Non, vous ne m'aimez pas, me répondit-elle en ſoupirant; vous héſitez. Les pleurs que je lui voyois verſer me perçoient le cœur. Je ne me connoiſſois plus. Toutes mes idées étoient confondues, toutes mes ſenſations n'étoient affectées que pour l'objet préſent. Mademoiſelle *des Brillans* profita de ma ſituation pour vouloir s'échapper. Je vous quitte à jamais, me dit-elle en ſe levant; je la retins par ſes habits. Arrêtez, lui dis-je, je renonce à tout; elle me fixa avec le regard le plus adroit & le plus dangereux. Prononcez le nom de ma rivale, renoncez à elle, me dit-elle à

demie levée de ſon ſiége, où je vous quitte.

Tel on voit pâlir un criminel prêt à former un ſerment ſacrilege pour ſauver ſes jours, tel changeois-je de couleur en blaſphêmant, ſi j'oſe le dire, le nom de la vertueuſe *Sophie.* A genoux, aux pieds de ma maîtreſſe, la main encore attachée à ſa robe, les yeux encore fixés ſur ſa dangereuſe beauté; je lui dis d'une voix contrainte & avec effort : Oui, je renonce à *Sophie*, je l'abjure puiſqu'il le faut, m'écriai-je avec un tranſport ſurnaturel!

Hélas! que venois-je de faire. Je venois de ſacrifier une femme eſtimable à une fille coquette. Je venois d'accorder à ſes ſollicitations & à ſa vanité, ce que j'avois refuſé à la tendreſſe & à la douleur de *Julie.* M'excuſerai-je en diſant qu'elle avoit employé plus d'art pour me gagner? Non, je l'avoue, ma foibleſſe dérivoit du principe de ma foibleſſe même. Voilà l'homme, il s'éleve au-deſſus de toutes les autres créatures, il ſe

targue de ſa raiſon, l'écoute, & n'a pas la force de ſuivre ſes conſeils. Il entend au-dedans de lui-même le cri ſourd du devoir, & le laiſſe étouffer par la voix impérieuſe des paſſions.

Finiſſons des réflexions que le Lecteur a ſans doute faites avant moi, & tachons de le diſtraire par de nouveaux objets. Monſieur *Giblet* avoit appris ma détention; il accourut pour me témoigner la part qu'il y prenoit. Mademoiſelle *des Brillans* voulut ſe retirer par civilité, mais je l'en empêchai par amour. Non, lui dis-je, reſtez, Monſieur eſt le confident de mes peines, je veux qu'il ſoit témoin de mes plaiſirs, qu'il en apprenne la bizarre Hiſtoire; puis lui racontant tout de ſuite ce qui m'étoit arrivé, j'interrompois à tout inſtant mon récit, pour me féliciter ſur mon bonheur, & pour louer les attraits, l'eſprit & la tendreſſe de ma chere *des Brillans*. On ſent bien que Monſieur *Giblet* avoit un eſprit trop facile pour réprimer l'irrégularité de ma conduite. Au contraire, il donna aveu-

glément dans mes ſentimens, & il les auroit même leurrés d'eſpérances flatteuſes, ſi je ne me fuſſe plus tenu en garde contre ſa foibleſſe, qu'il ne ſe pouvoit défier de la mienne.

Aſſis entre nous deux, & ſe rapprochant du feu avec un air de ſatisfaction, il nous diſoit en tournant la tête tantôt du côté de cette fille & tantôt du mien : Tout cela n'eſt rien, tout cela eſt même moins que rien. Mon affaire va grand train. Nous ſommes à la veille de rompre les portes de votre priſon & de la changer contre un Palais. Je ne vois qu'une petite différence à nos diſpoſitions, me diſoit-il, c'eſt qu'au lieu de placer la belle *Sophie* dans l'appartement voluptueux que je vous prépare, nous y introduirons cette aimable perſonne. Mademoiſelle *des Brillans* le regardoit avec une attention qui m'auroit réjoui ; ſi le trouble intérieur de mon ame eût pu me permettre de me livrer à tout autre plaiſir que celui que j'avois la foibleſſe de goûter. J'ai, mon cher, reprit-il, en fouillant dans

ſa poche, j'ai l'eſpoir, l'aſſurance & les preuves. O Dieu! continuoit-il, en cherchant avec inquiétude, qu'aurois-je fait de ce papier! Ah! le voilà, s'écria-t'il avec tranſport : Tenez, écoutez attentivement; cela nous intéreſſe tous. Puis il nous lut une Lettre que lui écrivoit un ami qu'il avoit auprès d'un Grand, dont il faiſoit ſon Dieu. Cet écrit étoit conçu dans les termes adroits & polis, qu'employent ordinairement les gens de Cour pour vous aſſurer d'une amitié & d'un zèle dont ils ne connoiſſent que les noms.

Il ſuffit d'avoir aimé pour ſentir combien les choſes les plus ſingulieres nous ennuyent quand elles ſont étrangeres à notre amour. La converſation de cette eſpece de fol me devenoit à charge. Il me tardoit de pouvoir en liberté me livrer au plaiſir d'entretenir mon amante ſeule. J'en jouis enfin trop tard pour mon impatience, & trop ſécurément pour mon honneur. Nous paſſâmes ainſi quelques jours ſans pouvoir nous quitter qu'à l'heure qu'on fermoit nos chambres

bres

bres ; encore nous plaignions-nous, en nous ſéparant, de la courte durée de notre poſſeſſion.

Tout ce qui intéreſſoit cette aimable perſonne m'intéreſſoit moi-même ; je la priai de m'achever ſon Hiſtoire depuis l'inſtant horrible où elle avoit vu déchirer le cœur du Médécin François, & de m'inſtruire auſſi du fatal événement qui occaſionnoit notre rencontre. Elle refuſa obſtinément de me ſatisfaire pour lors ; me promettant de le faire par la ſuite d'une maniere qui lui mériteroit toute mon eſtime. Je me plaignois tendrement de ſon refus ; je la preſſois de me ſatisfaire ſur l'heure, lorſqu'on vint m'avertir qu'une des Dames protectrices des Priſonniers demandoit à me parler. Quoique cette viſite fût mortifiante pour moi, je conſentis à la recevoir. Quelle fut ma ſurpriſe quand je reconnus Madame *de Saint-Hylaire*. Hélas! mon cher enfant, me dit-elle, n'aurai-je jamais que de fâcheuſes nouvelles à vous apprendre! Faudra-t'il que je vous voie toujours éprou-

ver de nouvelles peines! Encore ſi le Ciel ne vous abandonnoit pas! Si vous n'irritiez pas ſa fureur par vos déréglemens! Mais, mon Dieu! je ne ſuis que trop convaincue de votre endurciſſement dans le péché; j'en vois l'objet devant mes yeux.

Ah! Madame, lui-dis-je, vous ne jugez de moi que d'après le rapport de mes ennemis: vous me condamnez... Vous avez bien raiſon, me dit-elle, de dire vos ennemis: votre femme eſt de ce nombre. Rien ne la retient plus; elle a lévé le maſque: non-ſeulement elle a réitéré ſes démarches auprès du Magiſtrat & de la Police, mais encore elle vous couvre de confuſion par ſa conduite. Elle..... Madame *de Saint-Hylaire* s'arrêta en cet endroit, & reprit: mais j'en dis trop, & je dois ménager ſa réputation & votre délicateſſe. Non, Madame, achevez: je ſuis préparé à tout ce qu'il y a de plus injurieux & de plus cruel de ſa part. De grace, donnez-moi de nouvelles armes pour me défendre contre les précautions de mon infidelle. En-

core ſi elle l'étoit avec plus de ménagement, dit Madame *de S. Hylaire*; ſi elle vous reſpectoit; ſi elle ſe reſpectoit elle-même : mais... mais, ô Ciel! s'écrioit-elle... Qu'attendez-vous, Madame, pour me fournir les moyens de briſer les chaînes honteuſes que je porte? Puis-je, ajouta-t'elle, avec un air myſtérieux; puis-je vous tout dire devant Mademoiſelle .... Vous le pouvez, Madame, & vous m'ôterez, par cet aveu, un poids qui m'étouffe depuis le commencement de votre entretien.

Eh bien! mon ami, puiſqu'il y va de votre repos, je vais vous ſatisfaire; mais pardonnez, reprit-elle en pleurant, pardonnez aux larmes que me coûtent les crimes de mon prochain. Votre femme & Monſieur *le Blanc* vivent à préſent ſans pudeur & ſans retenue dans un commerce criminel, à la vue & au ſcandale de tout le Public. Depuis que vous êtes enfermé, votre ami prétendu fait ſon ſéjour chez vous, paſſe les nuits dans l'appartement de votre femme, dont il ne ſort les matins que dans un négligé

trop propre à prouver leur péché & votre honte. Ce que je vous dis, ajouta-t'elle, je l'ai vu & je pleure encore d'en être ſi bien inſtruite.

Tout mon corps frémit à ce rapport; & l'ingénieuſe *des Brillans* s'appercevant que le reſſentiment de l'honneur étouffoit en moi les impreſſions de l'amour, employa tout l'art dont elle fut capable pour me conſoler & pour me diſtraire. Si triſte que je fuſſe, les douces infléxions de ſa voix, la tendre expreſſion de ſes yeux ſuffirent pour rappeller ma raiſon égarée. Le contraſte des coups que l'on me portoit d'un côté, & des douceurs qu'on me prodiguoit de l'autre, étoit trop grand pour ne m'être pas ſenſible. Madame *de Saint-Hylaire* le prévoyoit bien: elle ſentoit même, dis-je, que la conſolatrice étoit auſſi intéreſſée à laiſſer ſubſiſter la cauſe de mon mal, qu'à en appaiſer l'effet. Cette Dame n'interrompit donc point ſes ſoins; & quand elle fut ſûre de leur réuſſite, elle me dit: Il y auroit de l'hypocriſie à vouloir colorer les crimes de votre

femme ; ils ſont trop certains , trop avérés pour eſſayer de le faire : mais ils ſont trop honteux pour elle , trop malheureux pour vous , pour ne pas y remédier promptement.

D'après les précautions que vous avez priſes , il vous reſte des moyens trop sûrs , pour ne pas en profiter dans ces occurrences. Pour en uſer avec plus de ſageſſe , liſons prudemment dans l'avenir les maux que la malice des hommes vous prépare : je vais le faire avec toutes les lumieres que le Ciel m'inſpire. Je vois tout ce qui va arriver de ceci. Le Magiſtrat inſtruit de votre conduite avec Mademoiſelle, la punira avec ſévérité. Sollicité d'ailleurs par votre femme , il vous forcera de rentrer avec elle , & d'achever la conſommation que vous avez évitée avec tant de ſoins. Ainſi vous verrez d'un côté une fille que sûrement vous avez induite à erreur, porter dans une maiſon diffamante le fruit de votre foibleſſe ; d'un autre côté , vous ſerez réduit à rentrer avec humilité auprès d'une femme dont la

hauteur ſera d'autant plus inſoutenable, que ſes droits deviendront plus certains. Mademoiſelle *des Brillans*, qui s'étoit retenue juſqu'alors, voulut interrompre Madame *de Saint-Hylaire*, en la regardant avec ce ton de dignité qui lui convenoit ſi bien; mais celle-ci lui impoſa ſilence, & lui dit : Laiſſez-moi parler, pauvre malheureuſe c'eſt votre cauſe que je plaide. Dieu m'eſt témoin que je voudrois pouvoir vous abſoudre devant lui de l'horrible péché que vous avez commis, en vous mettant à portée de ne plus y retomber. Je diſois donc, reprit-elle, en s'adreſſant à moi, qu'il faudroit, mon cher Chevalier que vous profitaſſiez de ces circonſtances pour obtenir la diſſolution de votre mariage; que pour l'acquit de votre conſcience, pour l'honneur de Mademoiſelle & du fruit qu'elle porte, vous l'épouſaſſiez.

Quoi ! Madame, lui dis-je, en interrompant l'impatiente *des Brillans*, qui vouloit encore parler; quoi donc, ce ne ſera pas aſſez de la confuſion

dont mes perfides ennemis me chargent, il faudra y mettre le comble, en la publiant moi-même ; il faudra avouer ce que je rougis de dire.... Vous aimez mieux que je périsse, me dit mon amante, en arrosant son mouchoir de ses larmes. Il a raison, Madame, continua-t'elle en gémissant, il a raison ; c'est mettre le comble au châtiment que mérite ma faute, que de le faire venir de la part de celui qui me l'a fait commettre. Que les hommes sont barbares ! Eh ! Monsieur, deviez-vous l'être avec moi ! Voilà, lui disoit Madame *de Saint-Hylaire*, voilà ce qu'on doit attendre d'un amour impudique. La triste *des Brillans* me regardoit & disoit : Allez, Monsieur, faites tout ce que vous voudrez. Je porte dans mon sein de quoi me venger de votre affront. Je frissonnois d'horreur à cette ménace. Si oppressé que j'étois, j'allois encore lui faire des questions, lorsque la Dame lui dit : Ah ! que venez-vous de proférer ! Seriez-vous assez dénaturée pour.... Non, Madame, dit-

elle, vous m'entendez mal ; au contraire, j'accorderai à l'enfant tout l'amour dont j'ai le malheur d'être éprise pour le pere ; mais j'apprendrai au monde entier l'injuſtice & la barbarie de Monſieur ; & cet enfant, conduit par ma main, intéreſſera tous les cœurs en ma ſaveur.

Aviez-vous beſoin de ces ménaces, dis-je à ma maîtreſſe en me jettant à ſes pieds, & deviez-vous aggraver mes maux par une injuſte méfiance? Mon amour ne vous eſt-il donc pas aſſez connu? Ah! il n'a pourtant que trop éclaté. Vous vous en repentez donc encore, me dit-elle, avec un regard langoureux & tendre? Non, belle *Sophie*, m'écriai-je, non ; je voulois dire belle *des Brillans*. Elle s'apperçut de mon équivoque, & outrée de ce qu'elle ne rempliſſoit pas mon cœur en entier, elle m'adreſſa de nouveaux reproches. Je ne ſais quel pouvoir ſecret me les faiſoit dédaigner. Je l'avoue, tandis que ma bouche lui proféroit des excuſes, mon cœur étoit prêt à les déſavouer.

L'idée de nos devoirs nous ramene à celle de la vertu. L'agitation où m'avoient jetté ces deux femmes m'auroit presque fait regretter ma solitude. Quoique je ne fusse pas dans une situation à pouvoir bien réfléchir, j'ai reconnu depuis que mon ame goûtoit alors le charme de la méditation. Mais l'homme, troublé par de grandes passions, est, par rapport à ce besoin, comme un foible enfant se trouve par rapport à ceux de la nature: l'un & l'autre ressentent la tyrannie de ces mêmes besoins, & ne peuvent les satisfaire, sans le secours de quelqu'un.

Ce secours me manquant, je retombai dans mes foiblesses; & autant encouragé par les pieuses exhortations de Madame *de Saint-Hylaire*, qu'entraîné par les tendres sollicitations de Mademoiselle *des Brillans*, je leur promis tout ce qu'elles voulurent. Nous ne fûmes plus occupés qu'à projetter les moyens de faire réussir nos desseins avec le plus de succès & le moins d'éclat qu'il seroit possible. La dé-

vote ſe retira & emporta avec elle la joie d'avoir amené les choſes au point qu'elle deſiroit qu'elles fuſſent. Je ne dois pas à préſent détailler les motifs qui la faiſoient agir; je réſerve à un temps plus calme à faire ce récit.

A peine les deux Dames furent-elles ſorties de ma chambre, que je vis entrer Monſieur *le Blanc*. Je le reçus avec le froid & le mépris même que m'iſpiroient les idées que j'avois de lui. Je ne daignai pas l'écouter; je regardai comme un effet d'un art perfide ce qui avoit en lui les apparences d'une tendre amitié. Sans oſer lui faire des reproches de l'affront qu'il me faiſoit, je m'obſtinai à ne plus vouloir retourner avec mon épouſe. A quoi aboutiront donc, ô Ciel! s'écria-t'il, les ſoins que j'ai pris jour & nuit d'empêcher votre femme de faire aucun éclat. Je le conſidérois alors avec indignation, me perſuadant que ſes prétendues marques d'amitié étoient une preuve de ſes lâches perfidies. Je le priai de me quitter. Il me regarda les larmes

aux yeux, me tendit les bras, & me pressa par les plus vives sollicitations de revenir à moi, d'écouter ses raisons, & de ne plus m'obstiner à prolonger & à aggraver moi-même mes malheurs. L'indignation, le mépris, le ressentiment m'avoient endurci le cœur; il étoit fermé à tout autre sentiment. Amour, que ton empire est tyrannique! Faut-il que le désordre & le corruption soient si souvent mêlés aux agréables sentimens que tu sembles inspirer! Toutes les tendres démonstrations de Monsieur *le Blanc* furent perdues; il me quitta sans pouvoir rien obtenir de moi.

Cette scène n'étoit que le prélude du spectacle qui devoit achever de me navrer le cœur. On vint m'annoncer que Mademoiselle *des Brillans* demandoit à me parler. Je courus chez elle. Sa chambre étoit pleine de monde: ce ne fut qu'en perçant une multitude de gens qui pleuroient & qui soupiroient, que je pus l'approcher. Elle étoit dans son lit, où elle poussoit les cris les plus aigus. Ses yeux

étoient troublés ; son visage pâle étoit couvert de sueur. Hélas ! de quelle utilité pouvoient m'être les réflexions que j'avois faites peu de temps auparavant, à la vue d'un spectacle où les mouvemens de la nature & de l'amour devoient m'occuper tout entier ? Je m'approchai de mon amante ; je lui pris la main. Elle serra la mienne, & parut revenir à la vie pour me donner cette marque de tendresse. Que ne souffre-je point pour vous, me dit-elle, en collant sa bouche sur mes doigts ! Pourrez-vous encore hésiter à combler le bonheur de la mere & de l'enfant ? Vous l'allez voir paroître.... De violentes douleurs qui lui reprenoient, l'empêchoient d'en dire davantage. J'embrassois ma chere *des Brillans* ; j'arrosois son visage de mes pleurs ; je lui prodiguois les noms les plus tendres ; & quoiqu'elle m'eût protesté de se prêter de son mieux à ce que cet enfant pût jouir de la vie, j'interrompois souvent les muettes caresses de cette amante pour la presser de renouveller ses efforts. Cette situa-

tion, ſi mortifiante qu'elle dût être pour moi, fait tant d'honneur à l'humanité, que je prendrois encore plaiſir à la décrire, ſi je pouvois peindre à l'eſprit ce que le cœur eſt ſeul capable de ſentir. Enfin l'heure de renfermer les Priſonniers vint avant le moment tant deſiré. On me contraignit de me retirer dans ma chambre. Dieu! que j'éprouvai de nouveau combien les ſentimens de la nature ont d'empire ſur nous! O Ciel! mon cœur ulcéré prévoyoit-il déjà les coups que tu lui préparois!

Le jour recommençant à éclairer ma triſte demeure, me faiſoit eſpérer de revoir bientôt ma chere maîtreſſe, lorſqu'une troupe d'Archers vint me ſaiſir; & me conduiſit comme un vil criminel en la préſence d'un Juge dont les regards ſeuls inſpiroient la terreur. L'appareil de la mort n'a rien de plus triſte pour un homme vertueux, que celui qui le confond avec le ſcélérat. La poſture humiliante dans laquelle on me mit, l'interrogatoire rigoureux qu'on me fit

ſubir, ne me firent que trop comprendre qu'on me regardoit comme un lâche aſſaſſin. Je verſe encore des larmes, quand je me rappelle une ſcène où je jouai un rôle ſi honteux avec tant d'innocence. Non-ſeulement on me queſtionnoit ſur ce que j'avois prévu, mais encore on m'embarroiſſoit ſur ce que je ne comprenois pas. Tantôt on me demandoit l'Hiſtoire de mon mariage, & tantôt celle de la *des Brillans*. La maniere adroite & énigmatique dont on m'interrogea, me fit conclure qu'on nous croyoit complices d'un énorme forfait. Plus les queſtions étoient embarraſſantes, moins les réponſes étoient aſſurées. C'en fut aſſez pour tirer des conjectures, pour croire appercevoir des indices; & cela ſuffit même pour m'envoyer au *Secret*. Je ferois le détail de ce que j'eus à y ſouffrir par rapport aux beſoins du corps, ſi l'on ne s'attendoit bien que la ſouffrance de mon ame devoit être encore plus grande. Je venois d'éprouver ſucceſſivement & avec rapidité les doux

tranſports de l'amour dans les bras d'une amante, les tendres ſentimens de la nature au chevet de ſon lit, les cuiſans chagrins de l'honneur au pied d'un Tribunal, & je reſſentois pour lors les plus odieux ſoupçons ſur le compte de ma femme, les plus cruelles inquiétudes à l'égard de ma maîtreſſe, & la honte la plus ſenſible par rapport à l'humiliant traitement qu'on me faiſoit. Quand je me rappelle cette triſte époque de ma vie, je m'étonne moins de la maligne combinaiſon que la fortune ſembloit employer pour m'accabler de maux, que de la puiſſante protection que le Ciel m'accordoit pour m'aider à les ſupporter. On verra dans peu qu'il m'aida bientôt après à en ſupporter plus de déſeſpérans encore.

Je paſſai pluſieurs jours dans cet état affreux, ſans jamais goûter de repos: car ſi le ſommeil pénétre dans ces lugubres ſéjours, c'eſt moins pour répandre ſes pavots ſur les paupieres de ceux qui les habitent, que pour verſer du poiſon dans leur ame. On

ne pourra s'empêcher de frémir à la lecture des songes qui m'agitoient. Tantôt je me voyois terrassé par ma femme, baigné dans le sang qu'elle se plaisoit à faire ruisseler de mon corps. Tantôt subissant la condamnation d'un arrêt aussi fatal qu'injuste, il me sembloit être exposé sur un échafaud, environné des humilians instrumens de la mort. Puis étant précipité tout-à-coup dans un cimetiére, où la mort avoit amoncelé de toutes parts les horribles débris de ses victimes, j'y voyois s'élever à mes yeux les spectres hideux de mon amante & de mon enfant, déployant des bras déjà tout décharnés. Ils m'ensevelissoient sous leurs lambeaux funébres, & me précipitoient avec eux dans un gouffre, d'où sortoient des vapeurs de souffre & des tourbillons de flamme. Une sueur froide qui se répandoit sur tout mon corps me faisoit réveiller soudain, & je sortois d'un malheur chimérique pour retomber dans un malheur réel.

Il en est peu d'aussi sensible que

celui que j'éprouvai un jour qu'on me vint tirer de mon cachot pour me conduire à l'appartement de ma maîtresse. Elle étoit fort mal ; & ses forces étant abattues après un très-long travail, les Accoucheurs avoient résolu de lui faire l'opération Césarienne. Lorsque j'arrivai, il n'étoit plus temps de m'y opposer : on s'y étoit déjà préparé, autant pour satisfaire aux préjugés, que pour obéir aux ordres courageux de la malade. Viens, mon cher *Senneval*, me dit-elle, en tirant une de ses foibles mains du lit pour saisir la mienne, viens recevoir la derniere & la plus forte preuve de mon amour, viens recevoir l'ame d'une amante qui ne respire que pour toi. On voulut en vain me faire éloigner ; elle me retint avec tant de courage; qu'on ne put me séparer d'elle. Je n'y faisois aucun effort : car, pour être trop sensible à un spectacle qui me déchiroit le cœur & les entrailles, j'étois sans force & sans mouvement. Les yeux fixes & baignés de pleurs, la bouche muette & entr'ouverte, les

genoux tremblans, le cœur gonflé, j'étois en même-temps ſpectateur machinal & acteur intéreſſé de cette triſte ſcène. La malheureuſe *des Brillans* ne voulut pas qu'on commençât l'opération, qu'elle ne m'eût remis un paquet de papiers, qu'elle me recommanda de lire, ſi elle venoit à perdre la vie; exigeant de ma complaiſance & de mon amour que je le lui remiſſe ſans le décacheter, ſi elle échappoit au trépas.

Enfin le Chirurgien porta l'inſtrument fatal dans le flanc de cette infortunée; puis y plongeant la main, il en tira l'enfant. Le premier ſoupir de cet innocent fut auſſi le dernier. Déſeſpéré de ſa mort, j'approchai ma tête de celle de la mere: ſource de mes maux, elle étoit l'objet de ma conſolation, & j'en voulois jouir. Elle tourna ſes yeux mourans ſur moi, approcha ſa bouche de la mienne, ſoupira, & referma cette bouche & ces yeux pour jamais. Je ne dirai point ce que je devins dans ce moment où je perdis toute connoiſſance. Je ne ſais

pas non plus ce qu'on fit enſuite de nous. Quand je revins à moi, je me trouvai enfermé dans mon cachot, étendu ſur mon lit, & tenant encore à la main le fatal paquet que m'avoit remis mon Amante. Je le portai à ma bouche ; je l'arroſai de mes pleurs & le décachetai dans le même inſtant. Voici ce qu'il contenoit :

» Donnez des larmes à ma mé-
» moire, cher Chevalier, & pardon-
» nez mes ſupercheries en faveur de
» mon amour. Ne pouvant plus le
» partager, vous devez au moins le
» plaindre. L'Hiſtoire que je vous
» ai faite de mon origine & de mon
» pays ; n'étoit puiſée que dans des
» lectures futiles qui m'avoient inſ-
» piré l'amour du merveilleux, & ſi
» j'ai donné à cette narration un air
» de vraiſemblance, c'étoit pour met-
» tre plus de prix à ma conquête &
» m'aſſurer par-là de la vôtre. La
» vérité eſt que je ſuis née à Paris
» d'une condition abjecte. J'avois à
» peine quinze ans que le goût du
» plaiſir & l'eſprit de coquetterie me

» donnnerent l'envie de plaire. La
» ſéduction de votre ſexe & la foi-
» bleſſe du mien, furent cauſe que
» je me rendis aux deſirs d'un hom-
» me d'eſprit, que l'imprudence &
» peut-être la cupidité de ma mere
» me mirent à portée de connoître.
» Croyant trouver en moi d'heureu-
» ſes diſpoſitions pour l'étude, il ſe
» plût à les cultiver; enfin il ſéduiſit
» mon cœur en charmant mon eſprit;
» je portai bientôt une preuve de ſa
» ſéduction & de ma honte. J'en fus
» accablée de chagrin; ſa niéce qui
» étoit mon amie intime, s'apperce-
» vant de ma mélancolie voulut en
» ſavoir la cauſe. Je ne pus refuſer
» cet aveu à ſes preſſantes ſollicita-
» tions. Elle pâlit d'effroi, pleura de
» rage & s'évanouit après cette confi-
» dence. L'intétêt qu'elle y prit me
» parut ſuſpect; je l'engageai à mon
» tour à ne me rien cacher; elle m'a-
» voua qu'elle étoit auſſi malheu-
» reuſe que moi, & que mon Amant
» étoit tout à la fois pour elle, oncle,
» ſuborneur & parjure; nous nous

» reconnûmes rivales ſans ceſſer d'ê-
» tre amies. Pour conſerver ce der-
» nier titre, il falloit renoncer au
» premier; je m'offris à en faire le
» ſacrifice, le degré de parenté de
» ces deux perſonnes expoſoit trop
» l'honneur de l'une & la vie de l'autre
» dans cette occurrence pour délibé-
» rer. L'arrivée de notre perfide ren-
» dit cette ſcène plus touchante; non-
» ſeulement il fut humilié de voir ſes
» crimes découverts, mais encore il
» fut confondu de la généroſité de
» nos procédés. L'amitié chez nous
» étoit encore plus forte que l'amour;
» les reproches que nous ne daignions
» pas adreſſer à cet ingrat pour nous
» mêmes, nous les lui faiſions l'une
» pour l'autre. Enfin j'eus le bonheur
» d'être victorieuſe dans ce généreux
» combat; & le ſeul prix que je vou-
» luſſe emporter de ma victoire, c'eſt
» que mon amant épouſât ma rivale
» au moyen des diſpenſes de la Cour
» de Rome. Hé! comment le ferois-
» je, me dit-il, vous ne connoiſſez
» encore que la moitié de mes torts;

» quoique vous me voyez ſous l'habit
» laïc mener une vie licencieuſe dans
» dans le monde ; je ſuis cependant
» obligé par des vœux à paſſer des
» jours tranquilles dans un Couvent.
» Je crus reconnoître ſon Ordre à la
» morale pernicieuſe qu'il m'avoit
» inſpirée. Je le forçai de l'avouer &
» de convenir que cet Ordre portant
» moins d'atteinte à ſa liberté qu'à
» ſes mœurs, il pourroit en ſortir
» pour s'unir avec mon amie.

» Une premiere foibleſſe nous en-
» traîne aiſément dans le vice. Le
» fruit que je portois, mon ineptie
» pour le travail, ma pente à la
» pareſſe, me forcerent de me ſouſ-
» traire au reſſentiment de ma fa-
» mille, & d'accepter les ſervices du
» Polonois que vous vîtes chez moi
» lors de notre ſéparation. Suivant
» l'uſage trop ordinaire, après avoir
» commencé par donner mon cœur,
» je continuai par vendre mes char-
» mes. Hé ! à qui les vendois-je ! Que
» devois-je augurer d'un homme que
» je ne connoiſſois que de chez la

» *Dumanoir*, où mon premier Amant
» m'avoit introduite ? J'avois passé
» près d'un an avec le prétendu Com-
» te de *Stafky*, quand mes parens
» pauvres, mais vertueux, crurent
» leur honneur intéressé à me faire
» enfermer. le Comte fut instruit de
» leurs démarches ; il me fit faire des
» habits étrangers, se persuadant qu'à
» l'aide de ce travestissement & du
» peu de Polonois qu'il m'avoit en-
» seigné, j'échapperois à la poursuite
» de ma famille. Il vint donc me
» chercher, comme vous le savez,
» & m'emmena dans un espéce de
» Château qu'il avoit sur la route
» de Melun. J'y passois les jours & les
» nuits presque seule, pleine de cruel-
» les inquiétudes sur votre compte &
» d'odieux soupçons sur celui du Po-
» lonois. Je doutois de ne pouvoir
» jamais guérir les unes & dissiper
» les autres, quand un soir des cris
» douloureux & perçans, qui parois-
» soient sortir d'un souterrein aban-
» donné du Château, me forcerent
» d'y porter mes pas : je trouvai la

» porte fermée avec un ſi grand ſoin
» que je ne pus y entrer. Les cris
» avoient ceſſé, mais le trépigne-
» ment de pieds, le cliquetis d'épées
» & les coups de piſtolet que j'entendis
» ſubitement me firent appréhender
» que quelques voleurs ſe fuſſent em-
» parés de la maiſon & combatiſſent
» contre le Concierge pour venir juſ-
» qu'à moi ; je courus m'enfermer
» dans mon appartement. L'horreur
» de ce que je venois d'entendre &
» dont j'ignorois la cauſe extraordi-
» naire, tenoit encore tous mes eſ-
» prits dans le trouble & l'inquiétude,
» lorſqu'on ouvrit tout-à-coup ma
» chambre. O Ciel ! que vis-je ! c'é-
» toit mon odieux Amant qui étoit
» tout ſouillé de ſang. Le feu de ſes
» yeux, la pâleur de ſes joues, & les
» rides de ſon front caractériſoient
» tout-à-la fois, la fureur, les re-
» mords & le crime. Il me jetta une
» bourſe de cent louis, & me dit
» fuyez ou vous périſſez avec moi.
» Envain, lui fis-je des queſtions ; il
» ne répondit rien autre, ſinon que
j'aurois

» j'aurois trop à rougir d'avoir été
» dupe des apparences, s'il disoit qui
» il étoit. Il avoit envoyé quérir une
» Chaise de poste, dans laquelle je
» montai, bien résolue de venir à Paris
» vous chercher & vous rejoindre
» pour toujours. La prudence exi-
» geoit que je me cachâsse pendant
» quelque temps, & c'est ce que je
» faisois quand nous avons eu le mal-
» heur d'être arrêtés ensemble.....
» Chevalier! ... Cher Chevalier ....
» trop malheureux .... Et trop foi-
» ble Amant, par quelle fatalité suis-
» je tout-à-la fois trop méprisable
» pour mériter votre estime, & trop
» sincére pour mériter votre mépris.

J'aurois peine à exprimer l'état de mon ame après cette fatale lecture. La honte & le repentir, le désespoir & l'indignation, la haine & même l'amour l'agitoient tout à la fois, ou plutôt la plongeoient dans l'accablement. On me tira de mon cachot, sans presque pouvoir me tirer de cette espéce d'oubli de moi-même. Si j'y parvins, ce ne fut qu'en la présence de

mon Juge; ce n'eſt pas que je craignîſſe encore ſa ſévérité; je me jugeois plus rigoureuſement pour une foibleſſe dont je me reconnoiſſois coupable, qu'il n'auroit pu le faire pour un crime dont je ne pouvois être l'auteur ou le complice. Si votre innocence n'eſt pas reconnue en entier, me dit-on, elle eſt aſſez bien juſtifiée à certains égards pour vous remettre en liberté; remerciez-en votre femme, continua-t'on, & rentrez dans vos devoirs avec elle. Rendez-moi mes fers, dis-je, puiſque c'eſt ma plus cruelle ennemie qui les briſe. Qu'il vous ſuffiſe, me répondit-on, de ce que votre épouſe a fait pour vous, ſans vouloir tenter de vains efforts pour l'outrager de nouveau. Elle n'eſt point ma femme, m'écriai-je, & je ne conſentirai jamais à vivre avec elle. On me menaça de me renvoyer en priſon. J'y vole, dis-je, en me levant. J'avois à peine fait quelques pas que je vis ſortir d'une porte voiſine mon épouſe, qui courant les bras ouverts & ſe précipitant aux pieds du Juge, lui dit: Ah! Mon-

ſieur, rendez-moi mon mari; puis me jettant des regards où le dépit perçoit à travers ſes larmes, elle me diſoit: Où cours-tu malheureux? Mon indigne rivale eſt morte; pleure ſa perte puiſque tu le veux, mais viens me ſacrifier ta douleur après lui avoir fait part de ta joie. Hélas! Meſſieurs, reprenoit-elle en verſant un torrent de larmes, ſecourez une femme infortunée; rendez-lui l'ingrat qu'elle adore. Je demande mon époux aux Hommes, à la Juſtice, à Dieu même. Ne pourrai-je le ravoir! Vous êtes indigne d'une telle femme, me dit le Juge avec dédain. Allez, Madame, emmenez votre mari; & vous, cœur dénaturé, ſuivez votre épouſe, & ne vous remettez jamais dans le cas d'éprouver mon courroux. Madame *de Senneval*, me prit par la main, retint auſſi mon habit & me ſuivit dans toutes les démarches que je fus obligé de faire à la priſon pour mon entiere délivrance. Nous montâmes dans le fiacre qu'elle avoit pris. Elle eut ſoin elle-même de lui ordonner de retourner à la mai-

ſon ; elle me plaça à côté d'elle, me retint toujours, & s'efforça de mêler autant de tendreſſe dans ſes propos qu'elle y employoit de reproches.

Encore tout étonné de ce qui venoit de m'arriver, je n'avois pu que confuſément réfléchir ſur la démarche qu'on me forçoit de faire, lorſqu'une voiture accrocha la nôtre ; j'avançai la tête pour voir comment les cochers pourroient ſe tirer d'embarras, & je reconnus Monſieur S***. dans le carroſſe qui nous avoit arrêté. Il eſt des mouvemens plus prompts que la penſée : j'ouvris la portiere je me jettai à bas de la voiture & je me ſauvai précipitamment dans l'enclos du Temple, près duquel nous étions. Je me reproche la conduite de la *des Brillans*, me dis-je enſuite, je ne puis rien reprocher à celle de *Sophie*. Cette adorable perſonne me ſera plus facile à découvrir, puiſque je retrouve ſon mari. Le cœur me dit que je pourrai m'unir avec elle, je ne veux pas m'en ôter les moyens. Non barbare, m'écriai-je, comme ſi ma femme eût été

préſente, non je ne retourne jamais vers toi. J'errai dans toutes les cours du Temple en diſant ces mots, je paſſai dans celle des Tours où je montai pour mieux me cacher ; craignant encore qu'on ne vînt m'y trouver, je redeſcendis, je cherchai à entrer dans les caves : mais réfléchiſſant au bas de l'eſcalier, que j'étois dans un lieu d'immunité ; je me remis de ma frayeur, je m'aſſis dans un Café où j'attendis que la nuit fût aſſez avancée, pour gagner la maiſon de Monſieur *Giblet*, chez lequel je me propoſois de me ſauver.

Sa joie égala ſa ſurpriſe, & il me les témoigna l'une & l'autre par les plus tendres embraſſemens. Vous êtes moins malheureux que vous ne croyez, me dit cet homme, après avoir entendu le récit de mon aventure, puiſque Monſieur *** eſt à Paris. Je ſuis d'avis de l'aller voir & de lui propoſer un intérêt dans mon affaire qui eſt à ſon terme. Cette aſſociation demandera des liaiſons, j'en profiterai pour voir Madame ſon épouſe & l'en-

tretenir en particulier ſur votre compte. Mais, lui dis-je, ſi l'affaire ne réuſſit pas à votre gré ? ou ſeulement auſſi vîte que nous le voudrions, vous ne pourrez pas parvenir juſqu'auprès de cette Dame ? Je vous pardonne ces ſuppoſitions, me repliqua-t'il, en ſouriant, elles ſe ſentent du déſordre de votre eſprit & de la méfiance de votre cœur. Comptez, comptez mon cher, que les choſes en ſont à un point où elles ne peuvent pas reſter, & qu'il eſt immanquable qu'elles doivent avoir un heureux ſuccès. Juſqu'à ce temps reſtez caché chez moi.

Dès le lendemain Monſieur *Giblet* mit à exécution ce qu'il avoit projetté. Nos affaires vont bien, me dit-il. Monſieur S*** me regarde comme un Dieu, j'en ai jugé à l'air de contemplation avec lequel il a écouté mon projet. Ce qui vous paroîtra ſurprenant, continua-t'il, c'eſt qu'il a prêté la même attention aux autres projets que j'ai déjà formé, gardant un ſilence qui tenoit de la triſteſſe, tant il paroiſſoit mortifié de ne les avoir pas conçus lui-même, il ne l'a

rompu que pour me prier d'aller dîner avec lui, & de lui ſacrifier une après-midi pour les lire enſemble. Il m'attend dans huit jours; il m'a fixé ce temps afin que je mette tous mes papiers en ordre, & pour ſe débarraſſer lui-même d'un affaire qui l'occupe ſérieuſement. Monſieur *Giblet* me prenoit la main, me preſſoit de me dérider & m'annonçoit déjà l'aurore de mes plus beaux jours.

Faites, me dit-il, une Lettre bien réfléchie, donnez-la moi, & je vous réponds de la remettre, ſoit en entrant ou en ſortant de table. Je le quittai dans la minute pour ſuivre ſon conſeil. Je fis ma Lettre, je la montrai à cet ami qui promit de me ſervir de plus d'une façon.

Il m'expliqua d'abord quel ſervice le plus preſſé, il prétendoit me rendre. Votre Hiſtoire commence à faire du bruit, me dit-il; les gens du Temple ont parlé de vous dans pluſieurs maiſons. Je ne vous rapporterai pas de quelles différentes manieres on raiſonne à votre égard. Vous ſavez que

tout ce qui eſt extraordinaire, donne matiere à la cenſure ; mais, je me propoſe de répandre que vous êtes paſſé aux Iſles, & afin que la choſe ait quelque vraiſemblance, je ſuppoſerai une Lettre écrite d'un Port de mer, par laquelle on m'apprendra que vous êtes parti pour la Martinique. Il n'y rien tel que les gens à projet, pour les imaginations ſingulieres. Comme je me perſuadai que celui-ci ne pourroit me nuire, j'y donnai les mains & nous fîmes enſemble un *Bulletin* qui fut bientôt répandu par la Ville où l'on s'entretenoit encore de moi.

Monſieur *Giblet* revenoit chaque jour de dehors plus ſatisfait des progrès que faiſoit notre faux avis. La choſe eſt ſi bien atteſtée, me diſoit-il, que Madame *de Senneval* vous reverroit ſans pouvoir ſe perſuader que ce fût vous. Ainſi je crois, ajouta-t'il, que vous pourrez ſortir les ſoirs & vous aller déſennuyer comme vous faiſiez par le paſſé chez notre Exempt. Quoique je le connoiſſe, lui dis-je, pour un fort honnête homme, je ne

veux point m'expoſer à le voir, & j'ai même à me reprocher de l'avoir déjà fait imprudemment. Mais je profiterai ſeulement de ce faux bruit dans quelque cas urgent. *Giblet* approuva ma prudence; il me promit de ne rien négliger pour mon amuſement au dedans, & pour ma ſatisfaction au dehors. Je contribuai moi-même à l'un des deux, en m'entretenant avec l'épouſe infortunée de cet extravagant, & en parcourant le peu de Livres qu'il s'étoit réſervé. Ainſi dans l'une de ces occupations, j'apprenois le tiſſu des folies de mon Hôte, & dans l'autre j'en voyois la ſource. Sa Bibliothéque n'étoit compoſée que d'Auteurs de Projets & de Traités ſur les Sciences occultes, ſur la Pierre Philoſophale, ſur la Magie & autres extravagances. Je relus le *Comte de Gabalis* don le mérite eſt au-deſſus de mes éloges. Monſieur *Giblet* me trouva un jour comme je liſois, *l'Hiſtoire des Imaginations extravagantes de Monſieur Ouſle*. Il m'arracha ce Livre des mains & me dit: Qu'alliez-vous faire?

vous alliez vous perdre par cette lecture ! Que penſez-vous de ce Traité ? ajouta-t'il en fermant le Livre. Je penſe, lui répondis-je, qu'il eſt comme la plupart des ouvrages ſavans, plein d'érudition; mais dénué d'intérêt quant à l'invention & d'agrément quant au ſtyle. Au ſurplus je le crois fort utile pour diſſuader des extravagances dont il traite .... Arrêtez, s'écria-t'il, voilà comme les gens d'eſprit manquent ſouvent de jugement. Vous regardez Monſieur *Ouſle* comme un extravagant, parce qu'il a plu à un impertinent Auteur, ajouta-t'il avec chaleur, de le faire enviſager de même; mais je regarde ce Héros comme un homme qui a une très-ſavante Théorie & à qui il ne manque qu'un peu plus de juſteſſe dans la pratique. Moi qui vous parle, ſi je n'avois pas eu la ſotte vanité de vouloir ſervir ma Patrie en travaillant pour mes intérêts, il y a long-temps que j'aurois découvert des tréſors avec les connoiſſances de Monſieur *Ouſle*

On l'a dit avant moi, on n'eſt

jamais ſi malade que lorſqu'on ne connoît point ſon mal. Celui du pauvre *Giblet* étoit trop enraciné pour entreprendre la cure. Je puis me tromper, lui dis-je, mais des ſoins plus importans m'occupent pour le préſent, remettons ces diſcuſſions à des temps plus tranquilles, & laiſſez-moi méditer ſur ce qui m'affecte. Je veux vous montrer, reprit-il vivement, comment on ſe trompe en effet ſur les choſes les plus ſimples & que l'on croit les plus ſûres. Vous vous rappellez bien les conjectures naturelles que nous avions formées ſur *Julie*. Vous vous ſouvenez bien que nous aurions juré vous & moi que ſa mere avoit pris des précautions pour que vous ne puiſſiez plus la voir. Vous croyez ſans doute encore que vous ne la verrez jamais ſans contrainte? Cependant, je viens de l'entretenir de vous, haut & libremenr à la grille du parloir. Elle ne peut ſe perſuader que vous ſoyez encore à Paris; elle a été elle même ſi bien dupe des apparences qu'à moins qu'elle ne vous revoye, elle

croira toujours que vous êtes en mer.

L'amour fait faire autant & plus d'extravagances que l'ambition. Croiroit-on que moi qui censurois intérieurement la conduite de Mr. *Giblet*, je l'engageâsse à m'accompagner dans une démarche qui pouvoit me coûter ma liberté. Je le pressai de venir avec moi au Couvent de *Julie*. Je lui dis, pour l'y déterminer, que je ne pourrois vivre tranquille en exposant cette fille à de nouvelles inquiétudes sur mon compte ; que je me croyois obligé de les faire cesser, pour réparer en quelque sorte les premieres. Il me déguisa avec un de ses habits; je me cachai le visage de mon mouchoir, & nous partîmes.

Arrivé au Parloir, mon Conducteur se fit annoncer, comme il en étoit convenu avec *Julie*. Elle le fit prier de vouloir bien l'attendre. Elle tarda beaucoup à venir, & je témoignai à mon ami combien ce retardement me causoit d'inquiétudes. Elle emploie ce temps, me disoit-il, à prendre de plus sûres précautions pour s'entrete-

nir avec moi. Loin de vous défier de ſon cœur ou de votre fortune, louez ſa tendreſſe & votre bonheur. Comme il me parloit de la ſorte, je vis venir *Julie* avec une penſionnaire, dont nous ne pûmes diſcerner les traits : car ſa tête étoit couverte d'une grande coëffe blanche, qui lui voiloit le viſage. Nous en demandâmes la raiſon à *Julie*, qui nous dit, que cette perſonne avoit adopté cette maniere de ſe mettre comme plus conforme à la douleur dont ſon ame étoit dévorée. La Sœur *Saint-Hypolite* nous dit encore que jugeant de la ſenſibilité du cœur de cette perſonne par les ſoupirs qui lui échappoient ſans ceſſe, & par les ameres exclamations que l'amour lui arrachoit comme malgré elle, elle avoit cru ne pouvoir mieux mériter ſa confiance qu'en lui donnant une marque de la ſienne.

Attentif aux moindres mouvemens de cette infortunée, je deſirois qu'elle fût belle, tant la beauté a d'empire ſur les cœurs, lorſqu'elle ſerra affectueuſement les mains de *Julie*, en re-

connoiſſance de ſon éloge. J'avoue que la vue d'un ſi beau bras excita mon admiration. Mon regard avide le ſuivit juſques ſous la coëffe, où elle le replaça. Je rougis de ma curioſité; je me la reprochai; je détournai les yeux comme malgré moi, & cette fois mon cœur fut la dupe de ma raiſon.

Aſſez maître de moi pour reprimer des ſentimens qui pouvoient offenſer, & l'adorable *Sophie*, dont je me retraçois l'image, & la malheureuſe *Julie*, en préſence de qui j'étois. Je me remis, & je dis à celle-ci : Ai-je obtenu mon pardon de votre cœur? Daignez-vous attribuer mes derniers tranſports à la ſituation du mien? Daignez-vous le plaindre? Me croyez-vous toujours coupable de conſerver de tendres ſentimens pour une perſonne que la vertu & les malheurs me rendront éternellement recommandable? *Julie*, ma chere *Julie*, m'écriai-je, plaignez mon ſort, & que l'aveu de mes foibleſſes vous juſtifie la ſincérité de mon caractere. Au moment où j'ai ceſſé d'être

conſtant, je ſuis devenu criminel ; Monſieur a été témoin de mes égaremens, ſoyez-le de mon repentir. Oui, je jure de n'aimer que vous ; je jure de vous ſacrifier tout autre objet, ſi je ne puis retrouver mon Amante. Les deux Dames s'approchoient de moi & paroiſſoient me regarder plus attentivement. Quoi ! Chevalier, me dit la tendre *Julie*, vous réitérez vos offenſes au moment où vous prétendez les réparer ! Vous venez m'atteſter que vous ſoupirez encore pour ma rivale ; que vous la recherchez, que vous me quitteriez pour elle. L'engagement qu'elle a contracté, l'amour que je vous porte, la bienſéance & la pitié même ne peuvent vous engager à guérir votre criminelle paſſion, & à en changer l'objet ? Je ſuis donc bien mépriſable ! Elle m'eſt donc bien ſupérieure ! Ah ! *Julie*, m'écriai-je à mon tour, ſéchez des larmes qui m'en font verſer de ſang. Si vous connoiſſiez cette perſonne, votre eſtime, votre amitié & votre vénération même ſe réuniroient

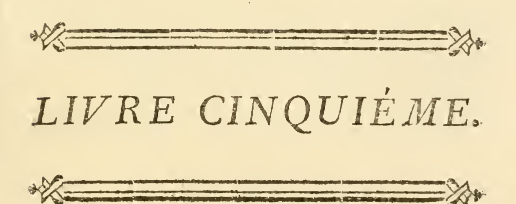
pour elle. Comme vous, elle eſt belle, ſpirituelle & vertueuſe. Je le répétérai mille fois, ma chere *Julie*, ſans elle, je n'aimerois que vous; & ſans vous, je n'aimerois qu'elle. Chere amie, continuois-je, mettez-vous à ma place; entrez, s'il ſe peut, dans mon cœur. Voyez & plaignez la perplexité où il ſe trouve. J'adorois *Sophie*, avant même que vous ſoyez forcée de dédaigner mon hommage. Maître de ſon bonheur, je le formois alors: elle couloit des jours tranquilles, que mon imprudent amour a troublé dès leur aurore; & vous voulez que la reconnoiſſant innocente, la ſachant malheureuſe; ayant ſon malheur à me reprocher; vous voulez tendre *Julie*, que je l'oublie, que je l'abandonne? Son hymen l'exige; reprenoit la Religieuſe, lorſque la perſonne qui l'accompagnoit releva ſa coëffe, & dit: C'eſt aſſez éprouver la conſtance d'un Amant; tant de charmes pourroient la faire échouer. Que ne puis-je, dit *Sophie*, car c'étoit elle; que ne puis-je rompre les grilles pour me préci-

piter dans vos bras ! Je ſaiſis un de ſes doigts à travers ces grilles : j'y collai ma bouche, mon ame étoit ſur mes lévres, & je reſtai pendant plus d'un quart d'heure dans l'oubli de moi-même.

Délicieux tranſports de l'amour, tu m'ôtes la force de continuer l'Hiſtoire de mes malheurs. Quelquefois le ſouvenir du plaiſir en devient un nouveau.

Fin du quatriéme Livre.

L'HOMME.



LIVRE CINQUIÉME.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS

DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***.*

AVEC FIGURES.

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

LIVRE CINQUIÉME.



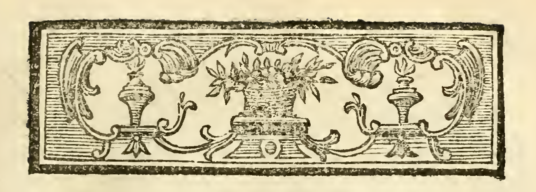
A LONDRES, & *se vend* A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq. prés les Mathurins, à St. André.
ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

M. DCC. LXIV.



Triste et Glorieux Fardeau!

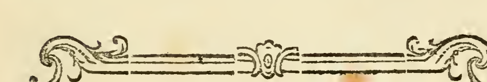


L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE.



LIVRE CINQUIÉME.



PRÉS avoir été le jouet du courroux des destins, après avoir langui dans un horrible cachot, je recouvrai l'espérance & la joie, en revoyant l'objet que je croyois le seul digne de me conduire au bonheur. L'amour l'emporta sur l'amitié. *Sophie* & moi livrés au plaisir de

nous revoir, de nous aimer, de nous le dire, nous oubliyons que la meilleure de nos amies étoit un témoin malheureux de nos doux tranſports ; que loin de les partager, ſon cœur devoit en ſouffrir, & que l'excès de notre joie devoit mettre le comble à ſa douleur. Quoi ! c'eſt vous que je revois ! Ah ! *Sophie* ! Ah ! Chevalier, diſions-nous tous deux à la fois. Je bénis les malheurs qui me procurent votre rencontre, diſoit *Sophie*. Je chéris tous ceux que j'ai ſouffert pour vous, lui répondois-je, en couvrant ſes mains de baiſers & de pleurs voluptueux. Revenue de ſon premier tranſport, Madame S***. jetta un regard de compaſſion ſur la triſte *Julie*, & me dit, en retirant ſon bras de la grille : Hélas ! Chevalier, que notre bonheur eſt affligeant, puiſqu'il coûte des larmes à l'infortunée *Julie* ! O Ciel ! que me dites-vous, m'écriai-je, en tournant les yeux deſſus la belle affligée, que je vis étendue ſur un ſiége, où elle reſpiroit à peine. Secourez-la, Madame, ajoutai-je ; acquittez-moi de ce devoir. Elle l'avoit

déjà

déjà fait. Je fus moi-même atteint du coup le plus mortel, en voyant à découvert le viſage pâle de la triſte *Julie*. La tête pendante ſur ſa chaiſe, elle tourna languiſſamment les yeux, & ſur *Sophie*, & ſur moi. Eſt-ce pour prolonger mes malheurs, nous dit-elle d'une voix foible, que vous me rendez la vie ? Faut-il que je la doive à ma rivale ? Que vous avois-je fait, cruels, pour me trahir & me jouer ! Amant parjure ! Amie perfide ! Cœurs ingrats ! Ah ! ma chere amie, dit *Sophie*, n'étoit-ce donc pas aſſez pour moi d'avoir partagé votre douleur ; falloit-il que vous y joigniſſiez encore les reproches les plus odieux ? Un cœur droit comme le vôtre, peut-il former de pareils ſoupçons ? *Julie*, ma chere *Julie*, rendez-moi au moins votre eſtime, puiſque vous me retirez votre amitié. Rappellez-vous ce qui s'eſt paſſé, & ceſſez de m'outrager. Reprenez vos droits : j'aime mieux vous les céder avec douleur que d'en jouir avec honte. Arrachez-moi la vie ; mais n'inſultez pas à ma délicateſſe. A ces mots, *Sophie*

prit les mains de ſa rivale, les arroſa de larmes, & lui dit : je dépoſe à vos pieds tout l'empire que je puis avoir ſur votre amant. Je vous le rends, puiſqu'il eſt à vous : quoi qu'il m'en coûte pour renoncer à mon généreux protecteur, pour oublier ſa tendreſſe, pour étouffer la mienne, je le ferai plutôt que de vous déplaire & de vous affliger. *Julie* remuée juſqu'au fond de l'ame, tendit les bras à Madame *S****. l'embraſſa, & lui dit : Faut-il que le mérite de ma rivale lui acquiere, & mon eſtime, & la préférence.

De profonds ſoupirs interrompoient ſes plaintes ; elle reprenoit ainſi : Qui de nous deux doit faire le ſacrifice de ſon amour ? Celle qui triomphera doit gémir de ſa victoire ; & celle qui ſera abandonnée ſe plaindra du choix. Cependant, Madame, nous ne pouvons regner tous deux ſur le même cœur. Le mien ne fut jamais fait pour ſouffrir de partage..... Mais que dis-je, reprenoit-elle avec amertume,.... je ne ſuis que trop certaine que vous l'emporterez ſur moi, que vous l'empor-

tez déjà : ainſi ſuis-je condamnée à voir celui qui me dédaigne & celle qu'on me préfére : Eh ! je pourrois encore vous regarder comme mes amis ?... Mais où trouverois-je des raiſons pour vous haïr ? Aimez-vous, aimez-vous ; rendez-vous heureux, en comblant mon malheur. A ces mots, elle ſe leve, & veut rentrer ; mais *Sophie* court à elle, & la ramene. Non, lui dit-elle, belle *Julie*, ce n'eſt point à moi à l'emporter ; cet avantage vous eſt dû. Ce n'eſt point à vous de me céder ; je vous envie cet honneur. Regnez, regnez ſur le cœur de votre amant ; je lui retire le mien, pour vous l'offrir en entier.

Tout mon corps étoit ému de leurs généreux débats ; j'aurois voulu rompre les grilles pour courir à elles. Il étoit des momens que je ne ſavois à laquelle donner la préférence. Je les rappellois l'une & l'autre ; je les preſſois de ne pas m'abandonner en l'état où elles m'avoient mis. Elles ſe tenoient encore par la main, & rebaiſſoient chacune leur coëffe ; elles ſe

difoient, en affectant de détourner la tête de mon côté : Je ne veux pas même le voir plutôt que de vous déplaire. Ah ! que n'eft-il encore mon frere ! difoit *Julie*. Plût à Dieu qu'il fût le mien, reprenoit *Sophie*. N'eft-ce pas affez des obftacles qui nous féparent, leur dis-je, fans vouloir encore m'accabler par votre abandon ? Eh ! Mefdames, leur dit à fon tour Monfieur *Giblet* ; laiffez-nous la liberté de les rompre. Occupons-nous de ce foin important, & attendez d'être libre de votre perfonne, pour difpofer de votre cœur. Votre cruelle générofité, reprenois-je, comble mon malheur, en troublant votre repos. Voyons-nous au moins comme amis ; fouffrez de grace que je fois le feul malheureux, puifqu'il faut que l'infortune tombe fur l'un de nous trois. Tandis que je leur parlois ainfi, je m'appercevois qu'elles s'entre-regardoient mutuellement. Tantôt leurs regards exprimoient leur tendreffe & leur pitié ; tantôt ils exprimoient une fecrette jaloufie. *Julie* fur-tout fembloit toujours attentive à furprendre l'œil de

ſa rivale, d'intelligence avec le mien. Un coup de cloche que nous entendîmes en-dedans du Cloître nous força de nous retirer, après avoir ſeulement obtenu la permiſſion de revoir les deux Dames enſemble, quand nous reviendrions au Couvent.

Tout occupé de mon heureuſe rencontre, je méditois ſur les moyens de concilier les différens intérêts de ces rivales. J'avois beau réfléchir, je les voyois toujours oppoſés les uns aux autres, & même contraires aux miens; puiſque ſi j'étois aſſez heureux pour en obtenir une, j'aurois néceſſairement le chagrin de mortifier l'autre. Comme mon cœur penchoit malgré moi pour *Sophie*, je me perſuadai que l'Hiſtoire de ſes malheurs pourroit m'aider à prendre un parti.

J'allai au Couvent, où je vis ces deux Dames enſemble. Elles n'étoient plus emportées par ces grandes émotions que leur avoient excité la ſurpriſe, la généroſité & l'amour; mais elles étoient en proie à la molle langueur d'un amour malheureux, & aux triſtes

douceurs d'une amitié rivale. La réſerve de leurs expreſſions contraignoit la vivacité de leur amour. S'il ſe gliſſoit dans leurs yeux, elles les baiſſoient devant moi, & ne les relevoient plus qu'entr'elles. Elles étoient ſurpriſes d'appercevoir mutuellement la vivacité de leurs regards. *Sophie*, preſſée par mes ſollicitations & celles de *Julie*, commença ainſi le récit de ſes malheurs.

AVENTURES
DE SOPHIE
AVEC MONSIEUR S***.

LE voiſinage de Monſieur *S****. fut d'abord ce qui m'expoſa à ſon brutal amour, & loin qu'en m'en éloignant comme j'avois fait, lorſque je vous connus je parvinſſe à l'éteindre, je contribuai au contraire à l'irriter davantage; vos bontés m'auroient miſe à couvert pour jamais de ſes pourſuites ſi

nous ne nous fussions pas allarmés, mon pere & moi, sur la nature de vos sentimens. Nous résolumes de nous sauver de votre maison du Pont-au-choux, mon pere à dessein d'aller implorer la protection du nouvel Ambassadeur d'Angleterre, & moi à dessein de me retirer dans un Cloître. Comme nous mettions ce projet à exécution, nous fumes arrêtés par une troupe de gens armés. Je n'ai jamais pû savoir si réellement leur intention avoit été de nous attendre en embuscade, ou s'ils s'étoient proposés de nous investir.

Ils nous mirent dans un fiacre, où mon pere, mon jeune frere & moi pleurions machinalement. Nous ignorions encore où nous allions, où nous étions même, quand on nous fit descendre dans une Hôtellerie, où sous les prétextes les plus pressans, j'obtins la liberté d'être seule l'instant que j'employai à vous crayonner une Lettre avec du charbon. Quelque consolation que je ressentisse en vous confiant mes peines, l'appréhension de les voir comblées avant même que vous en eussiez

connoiſſance redoubloit mes inquiétudes. Je n'eus pas le temps de m'y livrer, on les aggrava bien-tôt en m'annonçant qu'on alloit me ſéparer de mon pere & de mon frere. Non, diſois-je en les tenant l'un & l'autre; non, vous ne ſauriez me les arracher. Je veux mourir avec eux, laiſſez-moi ces deux malheureux : c'eſt tout ce qui me reſte; ils me tiennent lieu d'amis, de protecteur & de fortune. Mon pere d'un autre côté, s'écrioit rendez-moi mes enfans; Ma fille! ma chere fille, continuoit-il en me regardant tendrement, ne quitte pas ton pere, ſoutiens ſa vie par ta préſence. J'écoutois mon pere, je m'approchois de lui, je regardois mon frere & comme ſi ce pauvre innocent eût ſenti l'excès de notre affliction & qu'il l'eût partagée, il nous regardoit fixement, élevoit ſes foibles bras & ne pouvoit que bégayer avec douleur les tendres noms de pere & de ſœur.

Ce ſpectacle ſi touchant qu'il fût, ne put attendrir aucun de nos perſécuteurs, au contraire, il ne ſervit qu'à hâter notre ſéparation. Conſerve ta

vertu ma fille, s'écrioit mon pere en se séparant de moi, conserve ce trésor, reprenoit-il, qu'il te dédommage de ma perte. Il disparut bientôt avec l'enfant.

On voulut enfin que je sortisse aussi de cette Auberge, où assise tristement au milieu de ces Scélerats; je leur disois en versant un torrent de larmes; Où voulez-vous que j'aille traîner une malheureuse vie? Que ne me l'arrachez-vous ici? barbares! Vous les avez peut-être égorgés, faites m'en autant? Frappez: voilà mon sein! Les cœurs aveuglés par le crime sont-ils capables de raisonner? Ces gens agissoient confusément entr'eux, & je voyois que semblables à un homme chargé d'un fardeau dont le poids lui paroît plus considérable par la peur qu'il a de le perdre, je voyois, dis-je, qu'il leur tardoit d'être débarrassés de moi, ils m'emmenerent.

Nous remontâmes dans un carosse de louage, nous marchâmes jusqu'à ce que la nuit fût assez obscure pour ne pas laisser reconnoître les chemins.

Enſuite on me tira de la voiture & l'on me traîna vers un lieu humide , froid & obſcur ; je m'apperçus en y deſcendant que c'étoit une cave , dans laquelle on me mit ſur une eſpece de lit qu'on y avoit dreſſé ; on ne m'y donna pour compagne qu'une vieille femme nommée la *Hourloup* , qui paroiſſoit avoir blanchi ſous le crime. Elle prenoit plaiſir à s'en entretenir , & comme ſi la débauche eût été la ſeule félicité dont elle dût jouir , elle ſe plaiſoit à faire éclater la corruption de ſon cœur dans ſes moindres diſcours. Une nuit que j'étois couchée avec elle , je fus éveillée par un bruit épouvantable & des hurlemens affreux , que j'entendis dans un caveau voiſin ; la peur me ſaiſit , je m'enfonçai ſous la couverture & je cherchai la *Hourloup* pour lui demander du ſecours.

Mais je m'apperçus qu'elle n'étoit plus dans le lit ; cette diſparate jointe à un bruit ſourd qui ſe fit entendre à mes oreilles , acheva de me faire perdre la raiſon. Oh Ciel ! C'eſt ici où vous ne pourrez vous empêcher de donner des

larmes à mon ſort, je ne recouvrai ma raiſon qu'au moment, Grand Dieu ! où j'étois prête à perdre mon honneur dans les bras du barbare *S* ***. Je me levai en fureur ; en vain cherchoit-il à me pourſuivre. Je me ſaiſis d'un piſtolet qu'il avoit laiſſé ſur le pied de mon lit, & le menaçant de le tirer s'il m'approchoit, je le contraignis de renoncer à ſes odieuſes tentatives. Votre pere & votre frere, me dit-il, vont me payer de la vie le cruel refus que vous venez de me faire.

Je tenois le piſtolet & comme ſi des noms ſi chers m'euſſent ôté la force de m'en ſervir, je m'écriai du fond de l'ame, arrête Barbare, épargne des jours ſi précieux. Je ne ſais ce que la douleur ne me fit point dire pour fléchir mon perſécuteur, & j'y réuſſis ſi bien que je le vis dans peu à mes genoux. Là, tantôt reſpectueux & tantôt téméraire, ou il me prioit de couronner ſa flamme, ou il oſoit travailler à faire ſon bonheur.

Laſſé de ma réſiſtance & furieux de la honteuſe inutilité de ſes tentatives ;

Monsieur S***. se releva d'auprès de moi & sortit en me disant qu'il me donnoit vingt-quatre heures pour décider de la mort de mes proches, ou pour combler ses desirs. Cruel, lui dis-je, ne peux-tu t'abreuver de sang, sans me faire commettre des crimes! Egorge la famille entiere plutôt que de me forcer à la perdre ou à la deshonorer. Voilà des cris d'enfant, dit mon odieux mari: je vous laisse; demain vous serez plus raisonnable. Il avoit beau fuir de mes yeux; il étoit toujours présent à mon esprit. Le forfait dont il s'étoit souillé, les noirceurs qu'il étoit encore capable de commettre; tout cela, dis-je, me le faisoit appréhender à chaque instant. Je le redoutois pour mon pere, pour mon frere, pour moi-même & pour vous.

J'étois encore occupée de ces tristes idées, je priois le Ciel de me tirer de cet état affreux, quand Monsieur S***. revint dans le caveau. Il avoit ce jour-là l'air moins farouche que la veille. Eh bien, ma chere *Sophie*! me dit-il, commencez-vous à me rendre justice,

daignez-vous vous adoucir en ma faveur, & plaindre mon amour en blâmant ses emportemens ? Si j'ai poussé les choses trop loin ce sont vos dédains qui en sont cause. Oui, Mademoiselle, continua-t-il, je vous ai aimée du premier moment que je vous ai vue, j'ai mis votre conquête au-dessus de tout ce que je possède & de la vie même ; j'ai juré d'exposer l'un & l'autre pour en jouir ; je vous ai ; non, vous n'échapperez point à mon amour. Que vous importe vertueuse *Sophie* ? Quel crime appréhendez-vous de commettre ? S'il y en a, il est tout pour moi ; quant à vous la circonstance vous justifie & vous autorise. Vous serez même aussi vertueuse après vous être rendue à mes desirs, dans l'intention de sauver les jours de votre pere & de votre frere, que vous l'êtes à présent, que vous possédez le précieux trésor que je vous demande à genoux. Il étoit en effet dans la posture la plus contrainte & la plus humiliante. Il serroit mes mains, il m'embrassoit, il baisoit même mes pieds, & tel qu'un animal féroce qui

pleure d'autant plus qu'il eſt moins capable de le faire, il laiſſoit couler ſes larmes avec abondance. Dites un mot, s'écrioit-il, ou laiſſez-le moi deviner, *Sophie* ! Ma chere *Sophie*, je meurs! Quoi! ingrate! vous me faites ſouffrir, reprenoit-il groſſierement. Je m'efforçois en vain de lui faire comprendre toute la baſſeſſe d'un pareil procédé, il vouloit toujours qu'il fût juſtifié par la force de ſon amour. Il s'adoucit au point de me demander quel autre jour je voudrois le ſatisfaire. Alors voyant qu'il ne pouvoit pas ſe perſuader de mes raiſons, je lui dis que je ne conſerverois jamais aucuns ſentimens avantageux pour un homme, qui le glaive à la main me paroiſſoit à tout inſtant prêt à devenir le bourreau de mon pere. Eh bien, me dit-il, je vous aſſure la vie du pere & de l'enfant, mais aſſurez-moi au moins que vous ſerez à moi. En diſant ces mots, Monſieur *S**** imprima péſament ſes lévres ſur les miennes, je me retirai d'entre ſes bras.... La même cloche qui avoit interrompu notre dernier entretien força encore *Sophie* de

ſuſpendre ſon récit, & contraignit les deux Dames à ſe retirer du parloir ; elles me promirent de me procurer la triſte ſatisfaction d'entendre la ſuite des ſingulieres aventures de Madame *S****.

Dieu ! que d'horreurs, m'écriai-je, en me retirant ! Voilà pourtant ce qu'occaſionne un criminel amour. Mais hélas ! tout légitime que ſoit le mien pour la belle *Sophie*, il n'en eſt pas moins malheureux ; au contraire, plus il entre de délicateſſe dans nos ſentimens, & plus nous nous préparons d'inquiétudes & de douleurs. A qui des deux donnerai-je la main ? Si vertueuſe que ſoit *Julie*, je ne pourrai me réſoudre à la préférer à *Sophie*. Celle-ci a de l'eſprit, des charmes & de la vertu : elle eſt de plus malheureuſe ; il eſt juſte que ce ſoit elle qui l'emporte. Hélas ! puis-je jamais lui faire autant de biens, qu'elle a éprouvé de maux ! Non : je ne puis me perſuader que c'eſt elle que je revois ; je ne puis me flatter de la poſſéder un jour.

Tout vous rit, me dit Monſieur *Giblet*, en interrompant mes réflexions.

Votre femme a diſparu ; & l'on aſſure qu'elle a quitté Paris avec Monſieur *le Blanc*. J'héſitois à croire cette nouvelle ; mais il me l'atteſta de maniere à n'en plus douter. Pour un homme qui n'auroit conſulté que l'intérêt de ſa paſſion, le départ de ma femme étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus avantageux : mais pour un cœur auſſi délicat que le mien, le voyage de deux perſonnes qui ſembloient s'éloigner pour me charger plus librement d'affront ; ce voyage dis-je, n'avoit rien que de triſte. Je ne voulus pas faire connoître à mon ami toute l'amertume de mes triſtes réflexions. J'étois époux ; c'étoit aſſez pour apprendre à me taire. En France le mariage rend les hommes diſcrets. Les uns le ſont par crainte, les autres par intérêt, & beaucoup par honneur. J'étois de ce nombre.

Je ſuis d'autant plus ſatisfait, de cet incident, me dit Monſieur *Giblet*, qu'il vous laiſſera la liberté de ſortir & de m'aider dans mes entrepriſes. Je trouve le ſecret par le moyen d'une

machine hydraulique, de faire aller quatre meules de moulin en même-temps, & avec une égale rapidité. Tout de suite ce Visionnaire me fit le plan de la construction de sa machine, & calcula son produit. Il caressoit cet enfant de son imagination; & semblable à une foible mere qui reviendroit toujours à la contemplation des bonnes qualités du sien, mon extravagant recommençoit sans cesse l'éloge de son dernier projet. Je ne prêtois qu'une foible attention à ces nouvelles idées, que je regardois comme de nouvelles chimeres.

Je perdis donc bientôt des affaires si ridicules de vûe, pour ne m'occuper que des miennes. Plus j'y réfléchissois, plus je m'absorbois; & plus cependant je me plaisois à le faire, tant il est vrai que la douleur même a des charmes pour les malheureux. Je méditois sur les moyens de rompre les liens qui nous engageoient tous trois, & je me perdois dans un labyrinthe d'inconvéniens & d'impossibilités. Je faisois part de mes

inquiétudes à Madame *Giblet* quand son mari revint. Il nous dit : Autre bonne nouvelle : j'ai trouvé un *Crésus* qui s'associe à nous pour notre affaire des moulins ; & ce qui vous étonnera, c'est que ce *Crésus* est l'homme en qui je connois le plus d'honneur & de sentiment. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. Je vais vous dire en peu de mots comment vous pourriez le connoître. Cet homme m'a avoué ingénument, que quoiqu'il ait vêcu dès sa tendre jeunesse avec des gens de condition, il sentoit que ses voyages, les calamités de la vie & les embarras de sa fortune l'avoient empêché de parler avec pureté, & qu'il seroit enchanté de s'associer un homme d'esprit capable de converser & de l'instruire sur toutes sortes de matieres. Il m'a ajouté que le prix d'un tel service seroit moins un salaire, que des dons d'amis. J'ai pensé à vous, continua cet homme serviable, & je crois que cela vous conviendroit fort à présent : peut-être même ce Richard, connoissant votre mérite, & vous prenant

en affection, pourroit-il travailler à votre fortune & à celle de vos Dames. J'approuvai le conseil de Monsieur *Giblet* : je le remerciai de ses services, & nous arrêtâmes que je me mettrois à portée d'en profiter dès le lendemain.

Un homme riche & délicat est un Phénix à connoître. Je m'empressai de voir celui-ci : je craignois encore qu'il ne fût pas tel quil avoit voulu paroître. Je communiquois ma réflexion à mon ami, quand il me fit entrer dans l'Hôtel magnifique où demeuroit l'homme que nous cherchions. Nous nous introduisîmes par hasard sans obstacle jusques dans l'appartement. Je vis venir un jeune homme en robe-de-chambre : sa phisionomie m'intéressa d'abord, je fus tout à la fois charmé de sa connoissance, & fâché des soupçons que j'avois formé sur lui. Je l'écoutois parler attentivement, autant pour mieux étudier son caractere, que pour voir à quoi je lui pourrois être utile : mais je m'apperçus qu'il y avoit moins à polir en lui qu'il ne se l'étoit imaginé.

Il paroiſſoit ſavoir notre Langue par principe. Ce qui ſembloit lui manquer, c'étoit, comme à tous les étrangers nouvellement arrivés, la facilité de s'exprimer. Quant à l'eſprit, il l'avoit extrêmément vif & orné : je ne pouvois concevoir comment il ſe perſuadoit avoir beſoin de quelqu'un qui travaillât à l'inſtruire.

Monſieur *Giblet*, toujours préoccupé de ſes projets, loin de me fournir l'occaſion de me détromper, avoit au contraire donné matiere à mes réflexions. Cependant je crus découvrir mon erreur, quand j'entendis qu'il demanda à ce jeune homme des nouvelles de ſon ami. Il eſt ſorti pour toute la journée, répondit-il. Il cherche dans ce pays-ci bien des perſonnes qui n'y ſont peut-être plus. Je ſoupçonne que l'amour eſt le motif de ſes perquiſitions ; car il les fait avec trop de ſoin, pour ne les attribuer qu'à l'amitié. Nous parlâmes encore de différentes choſes, & nous nous retirâmes de chez cet Étranger, après avoir pris avec lui l'heure que nous revien-

drions voir celui qui étoit abſent.

L'amour eſt impatient : on ſouffre en l'abſence de l'objet aimé ; on brûle de le rejoindre ; il ſemble alors qu'on ne jouit que de la moitié de ſoi-même. Je propoſai à Monſieur *Giblet* de paſſer au Couvent de nos Dames. J'intéreſſai ſa curioſité, pour qu'il flattât mon amour. Il conſentit à m'accompagner : Nous allâmes à la grille demander la Sœur *Saint-Hypolite.* Elle ne tarda pas à paroître. Mais, Dieu ! que de ſoupçons formai-je à la fois, en ne voyant point ſon aimable Compagne. Mon amour imprudent auroit peut-être paſſé ſur toutes conſidérations, ſi *Julie* ne m'eût fait ſigne de la nouvelle Surveillante qui l'accompagnoit. Cependant je ne pus réſiſter à la curioſité de ſavoir des nouvelles de ma chere *Sophie.* J'en demandai par forme de compliment ; mais ſa rivale rompant avec adreſſe la converſation, me laiſſa en proie à mille inquiétudes qui déchiroient mon cœur. Un morne ſilence, ſuite de mon abattement, ne me mit que

trop à portée d'interprêter à mal la conduite de cette *Religieuſe*. Elle ſe ſépara de moi plus promptement que de coutume ; & je l'eus à peine quittée, que ne pouvant plus réſiſter au poids de ma douleur, je l'épanchai dans le ſein de Monſieur *Giblet*, qui, fidele à ſon caractere mêla tout à la fois, pour me conſoler, les conſeils de l'Ami aux eſpérances du Viſionnaire.

Mon affaire des moulins m'eſt à cœur, me dit-il le lendemain. Partons pour voir notre aſſocié : d'ailleurs il doit lui tarder de vous entretenir, d'après ce que ſon Allié aura pu lui dire de vous. Nous fûmes chez cet Étranger. Je penſai à en demander le nom à mon conducteur, pour voir ſi je ne le connoîtrois pas ; mais n'ayant que trop bien comparé ſa façon de penſer avec celle de tous les gens riches de ma connoiſſance, je demeurai fort aſſuré qu'aucun d'eux n'étoit auſſi eſtimable que lui. J'en fus encore plus certain, quand j'entendis mon ami le nommer à la porte, Mon-

ſieur *Villani*. On nous dit qu'il étoit chez lui : on ſiffla, & nous montâmes. Un domeſtique nous fit repoſer dans l'antichambre, en attendant, nous dit-il, que ſon Maître fût débarraſſé de quelques Marchands qui l'occupoient. Il me tardoit de le voir. J'en marquois mon impatience à Monſieur *Giblet*, & je cherchois avec lui le mouvement ſecret qui me faiſoit deſirer ſi ardemment la connoiſſance de cet homme. C'eſt, je crois, me diſoit mon ami, qu'il y a un pouvoir ſimpathique entre les ames vertueuſes : peut-être auſſi ſentez-vous un preſſentiment qui vous annonce que cette connoiſſance vous ſera utile. Si nous ne ſommes pas tous nés pour être heureux, nous ſentons au moins le prix du bonheur ; plus nous nous en éloignons phiſiquement, plus nous nous en rapprochons en idée. Il ſemble qu'en fondant notre contentement ſur les apparences, nous en jouiſſons avant même qu'il exiſte : c'eſt ce qui m'eſt ſouvent arrivé, continuoit-il : ces courts momens de ſatisfaction ſont

tout ce que j'ai retiré de mes projets; mais je touche au terme de la réalité. Je vois venir à nous celui qui doit en hâter l'arrivée. En disant cela il se leva pour aller au-devant de Monsieur *Villani*, qui sortoit de son cabinet. On est d'abord curieux de développer les traits des gens dont les sentimens nous intéressent. Cet homme étoit petit: il avoit la taille un peu épaisse, le dos rond; mais une phisionomie ouverte, des yeux vifs & un sourrire affectueux. Sans sa peau basannée, j'aurois cru reconnoître en lui quelqu'un que j'avois vu autrefois. Je cherchois dans mon esprit; & me persuadant que c'étoit une personne que j'avois estimée, je le regardai plus attentivement. Il en fit de même, s'approcha de plus en plus de moi, interrompit ses complimens, garda un silence attentif, se jetta à mes genoux, les embrassa, & me dit: Quoi! c'est vous, Monsieur *de Senneval*? C'est vous, généreux Bienfaicteur! C'est à celui qui m'a donné l'aumône que je voulois rendre service.

Non,

Non, Monſieur; reconnoiſſez *Thurin*, commandez chez lui; il ſera toujours heureux d'y recevoir vos ordres. Mais daignez m'apprendre ce que ſont devenus mes Maîtres. J'ai paſſé les mers pour leur venir faire part de ma fortune. Depuis trois mois je les cherche & je ne puis les trouver. Seroient-ils morts? N'aurai-je donc plus rien dans ce pays? Ah! ne me quittez pas ſi cela eſt. Vous les connoiſſiez, Monſieur; vous reſpectiez leur vertu, en plaignant, en ſecourant leur infortune. Nous parlerons de l'un & de l'autre, pour nous dédommager de leur privation. Mais, hélas! reprenoit-il en ſoupirant, notre ſouvenir nous conſolera foiblement de leur perte.

Sophie exiſte, lui dis-je..... Elle exiſte, interrompit-il : eh! Mr. courons la voir. La force de l'attachement troubloit en lui l'ordre des idées & le déſordre de l'eſprit faiſoit honneur aux ſentimens du cœur. Ma chere Maîtreſſe, répétoit-il avec tranſport... que j'ai de fois pleuré ſes malheurs! Hélas! je lui dois le peu de ſageſſe

qui m'a valu ma fortune. Avec sa misere, j'avois sans cesse sa vertu présente à mes yeux ; ses sages conseils frappoient continuellement mes oreilles. Et son pere & son frere, Monsieur, que sont-ils devenus ? Oh ! sans doute ils n'auront pu supporter le poids de leurs maux ; ils y auront succombé. Hélas ! c'est ce que j'ignore, lui répondis-je les larmes aux yeux, ce que j'appréhende autant & plus que vous. Mais vous-même ; me dit-il, en jettant de tristes regards sur moi, pourquoi vous vois-je déchu d'une opulence qui vous faisoit tant d'honneur, & que vous méritiez si bien ? Votre générosité vous aura fait ruiner pour des ingrats ; le monde en est plein. Dussai-je en verser des larmes de sang, apprenez-moi l'Histoire de vos malheurs ; ils me sont aussi à cœur que les miens propres : peut-être, saurai-je par ce récit à quoi je puis vous être utile. Monsieur *Giblet* m'ayant aussi prié de satisfaire la curiosité de son futur Associé, je le fis, non sans être interrompu par de tristes ex-

clamations, & par des offres généreuſes de ſervices.

C'eſt à moi, nous diſoit *Thurin*, c'eſt à moi d'ouvrir les grilles avec des clefs d'or. Hélas ! s'écrioit-il, quel triſte récit vous venez de me faire ! Que je vous plains ! Que de maux raſſemblés ſur votre tête par l'amour, l'amitié & la fortune ! Que pouviez-vous attendre de pis ? De l'ingratitude de ma part ? Non, Monſieur je ferai l'impoſſible pour vous. Je vais tout ſacrifier pour rompre les trois engagemens qui vous affligent, & pour contribuer à ce que vous vous uniſſiez avec une de ces Dames. Ah ! plût au Ciel que ce fût avec *Sophie* ; que j'en aurois de joie ! Qu'elle en ſeroit ſatisfaite elle-même !

J'étois embarraſſé avec cet homme : accoutumé à l'appeller *Thurin*, ce nom me venoit toujours à la bouche, plutôt par amitié que par orgueil. Ne vous gênez point, Monſieur, me dit-il, je n'oublierai jamais mon ancien nom ; je le tiens de vous ; on ne doit rougir que du crime, & non de l'in-

fortune. Nous le priâmes de nous rapporter ses Aventures, & voici ce qu'il nous raconta :

AVENTURES
DE THURIN.

Vous me regardez avec attention, me dit-il, & vous doutez sûrement de tout ce que vous voyez. La rapidité de ma fortune m'étonne autant que vous. Je crois toujours que ce qui s'est passé depuis que je vous ai vu n'est qu'un songe, dont je crains le réveil. Je vous avoue même que je murmure presque contre la fortune, & que je me défie de ses injustices, quand je considére ce qu'elle a fait de trop pour moi, & de trop peu pour vous.

Rien n'est si surprenant, & cependant plus naturel, que mon opulence. Engagé, comme vous l'avez su, dans la Compagnie de M. D... Je pars, malgré vos généreuses sollicitations :

je rejoins le régiment à Maline. Là les ſommes que vous faiſiez tenir, & les bontés qu'avoient pour moi un Limonadier & ſa fille, m'aidoient à alléger mon chagrin. L'amour eſt bientôt maître d'un cœur oiſif: je l'éprouvai en voyant ma Limonadiere. Le dirai-je; elle en fit l'épreuve elle-même. Nous nous aimâmes tous les deux avec la même ardeur. Les plus vives careſſes n'en furent pas les ſeules preuves. Ma Maîtreſſe en eut une dans ſon ſein; elle m'en parla les larmes aux yeux; elle regrettoit l'honneur que l'amour lui avoit fait perdre; elle vouloit ſe donner la mort plutôt que de ſe couvrir de honte. La fuite étoit le ſeul expédient qui pût ſe préſenter à moi: je le lui propoſai; je la preſſai de l'accepter. D'abord elle en fut effrayée; peu-à-peu elle ſe laiſſa ébranler: enfin elle ſe détermina. Nous prîmes jour. Elle devoit m'attendre à une des portes de la Ville, juſqu'à ce que j'euſſe pourvû à ce qui étoit néceſſaire à notre fuite. Le jour pris, j'achevai les préparatifs de notre dé-

part; comme ſi tout eût ſemblé le retarder, je ne pus venir que plus d'une heure après celle indiquée. Mais, ô Ciel! que vis-je! Comme j'approchois, une foule de gens s'attroupoit ſur le rivage de l'Eſcaut... Eh! qu'eſt-il beſoin que je tarde à vous le dire, continua *Thurin* en verſant des larmes? La perſonne qui m'avoit attendu déſeſpérant de mon retour, toujours ſenſible à ſon affront, s'étoit jettée dans le Fleuve, dont on la tira noyée. Depuis long-tems je nourriſſois le deſir de quitter la France; cette cruelle aventure m'y détermina. On n'eſt jamais moins prudent & plus téméraire dans ſes réſolutions, que lorſque les événemens nous déſeſpérent. Je profitai d'un ſervice de *grand-garde* pour paſſer chez l'ennemi: de-là je m'avançai dans l'Angleterre; & comme j'approchois de Londres, je trouvai un homme qui me flatta des plus belles eſpérances, ſi je voulois l'accompagner à la Martinique. L'amour & l'ambition diſpoſent des cœurs à leur gré: celle-ci fit renaître dans le mien la

tranquillité que l'autre en avoit bannie. J'acceptai la propoſition, & nous partîmes. Je ne vous ferai pas un détail de ma route ; il vous paroîtroit fabuleux : il me ſuffira de vous dire, que ce qui m'arriva de plus malheureux, fut de perdre mon maître dès le cinquiéme jour de mon départ.

Les paſſagers plaignirent mon ſort ſans le ſoulager. Le Capitaine relâcha quelque temps dans une Iſle nouvelle où je reconnus que la fortune commençoit à me favoriſer. Comme ce détail n'eſt pas abſolument eſſentiel à ce qui vous intéreſſe le plus, je remets à un temps plus calme à vous le faire, & je reprens le voyage que nous continuâmes juſqu'à Saint Domingue. Là, je ſortis avec tous les gens de l'équipage ; mais n'ayant encore pû me fixer à aucune idée, & voyant d'ailleurs le peu d'attention que le Capitaine & les paſſagers faiſoient à ma ſituation & à ma priere, j'errai quelque temps ſur le rivage, je regardois la ſinguliere ſtructure des habitations, j'y fus demander l'Hoſpi-

talité, on me l'accorda. Le lendemain je me propoſai d'en faire autant en m'avançant vers le centre de l'Iſle; enfin j'arrivai chez une Dame d'un âge mûr, je lui fis naïvement l'Hiſtoire de mes malheurs; elle me plaignit, loua mon bon cœur, & promit de m'être utile. Je me fixai chez elle, & je la vis bientôt paſſer des ſentimens de pitié à ceux de l'amitié. Je lui devenois néceſſaire; elle ne me connoiſſoit aucun défaut, mes moindres qualités étoient même ſuivant elle des perfections. Elle s'affecta ſurtout du peu de talent que j'ai pour la flutte; elle me dit qu'il n'en falloit pas moins pour faire fortune. Si j'euſſe été plus prévenu en ma faveur j'aurois eſſayé d'obtenir ſon cœur & ſa main, mais une pareille tentative me paroiſſoit imprudente. Un jour voyant ſous mes fenêtres un des Négres de cette Dame, qu'on avoit attaché au pied d'un arbre & qu'on fuſtigeoit par tout le corps juſqu'au ſang, je deſcendis chez ſa maîtreſſe les larmes aux yeux; je la priai de vouloir bien

ſouffrir que je changeaſſe d'appartement dans ſon habitation, ou que j'allaſſe dans quelqu'autre, plutôt que d'être expoſé à voir des ſpectacles auſſi touchans. C'eſt ainſi, Monſieur, qu'on eſt obligé de traiter ces eſpeces d'animaux, me dit-elle : au ſurplus vous en diſpoſerez comme il vous plaira quand ils ſeront ſous votre domination. Je remontai chez moi & je cherchai à pénétrer le ſens des dernieres paroles de ma bienfaictrice. Ou elle entendoit que je ſerois le Gouverneur de ſes Négres, ou elle entendoit que je deviendrois ſon époux. Quoiqu'il en ſoit, me dis-je, ménageons ces heureuſes diſpoſitions, tachons d'en profiter. Je redoublai d'aſſiduité, elle s'en apperçut, & m'en marqua ſa joie. Il eſt temps, dit-elle, que je faſſe la fortune d'un honnête homme. Mon fils & ma fille vous aiment tous deux ; ils me ſollicitent l'un & l'autre pour donner un Maître à la maiſon : s'ils veulent vous accepter, je vous offre douze cens mille livres de bien que vous partagerez enſemble.

C'étoit devant eux qu'elle parloit; ils y consentirent ; ils la presserent même de faire cette alliance ; outre que nos cœurs en seroient plus satisfaits suivant eux, ils prétendoient encore que leurs affaires en iroient mieux. On résolut le mariage ; on convint du jour de sa célébration & dès-lors je ne fus occupé qu'à recevoir deux mille caresses, & à les leur rendre. Mais, O sort barbare ! O contre-temps funeste ! Nous trouvâmes Madame *Rossignol*, ainsi se nommoit ma future, morte dans son lit, & le jour marqué pour célébrer nos nôces fut pris pour faire ses obséques.

Vous perdez plus que nous, me dirent les enfans : ma mere est morte sans tester. Vous n'avez aucune espérance, vous ne voudriez pas implorer nos services, après avoir brigué notre alliance. Nous voyons votre état, nous le plaignons, & nous nous mettons même à votre place pour mieux sentir ce que nous devons faire à la nôtre. Tenez, me dit le fils, que vous avez vu ici, donnez-moi votre

main, l'unissant ensuite à celle de sa sœur, il ajouta : Vous alliez être mon pere, soyez mon frere, ma sœur vous aime, vous devez l'estimer, allons, continua-t'il, nous avons hérité des sentimens de notre mere en héritant de sa fortune, & vous devez partager le tout avec nous. L'hymen fut proposé & accepté dans le même instant, il ne différa à se conclure qu'autant de temps qu'il en falloit par rapport au deuil.

Ma jeune épouse, la femme du monde la plus méritante à tous égards, n'a pas sitôt été mariée qu'elle m'a pressé de mener son frere en France pour y faire ses exercices. Elle m'a encore engagé à lui acheter une Terre en ce pays-ci, elle se fait un délice de passer ses jours avec *Sophie*, qu'elle veut combler de bienfaits. Voilà l'Histoire de mon voyage ; voilà l'objet de mon retour. Il est temps que nous célébrions le plaisir de nous rencontrer. Mettez-vous-là, continua mon Hôte, en me poussant affectueusement sur un siége, mettez vous-là,

on va ſervir ; nous dînerons enſemble.

Jamais je n'ai fait un repas plus frugal & plus délicieux à la fois. Monſieur *Villani* ou plutôt mon cher *Thurin* aſſaiſonnoit chaque morceau qu'il me ſervoit des propos les plus obligeans. Il me regardoit en ſoupirant : & s'écrioit : O fortune ! Allons, reprenoit-il, faites de cette maiſon la vôtre ; mangez. J'avoue que cette eſpece d'encouragement mortifia mon amour propre. Me voilà, me dis-je, à la table d'un homme que je balançois de mettre à la mienne. Le tendre *Villani* s'aperçut de mon trouble, ſe douta de mes réflexions, nous communiqua celles qu'il faiſoit lui-même ; il m'arracha des larmes en croyant ſimplement ſoulager mon cœur. Monſieur *Giblet* nous exhorta à la joie. Quel droit n'ai-je pas de murmurer contre le ſort, nous diſoit-il. Tout le monde ſait que j'avois équipage à Paris, on n'ignore pas non plus avec quelle profuſion, avec quelle nobleſſe, je traitois tous les jours du monde chez moi ; la dépenſe que j'ai faite pour poſ-

féder les ſciences les plus abſtraites : ce que mes ſecrets m'ont coûté. Hé bien ! de tout cela je n'ai perdu que la jouiſſance de mes richeſſes ; il me reſte l'eſpoir d'en recouvrer de nouvelles, d'en ſurpaſſer même le nombre. Allez, allez mes amis, nos moulins nous feront vivre avant les autres, ces moulins là auront la vertu de convertir le bled en or. Il me tarde qu'ils ſoient faits & de nous voir déjà maîtres d'une brillante fortune. Tenez Monſieur *Villani*, vous jouiſſez déjà d'une grande aiſance, faites venir votre épouſe, fiez-vous à moi, & demeurez perſuadé que vous ſerez dans peu embarraſſé de l'emploi de vos tréſors. Cette tête là, continuoit-il en ſe touchant le front, vaut un Pérou. Il avaloit en diſant cela d'excellent vin du Rhin, & plus il en avaloit plus il devenoit riche, d'autres vins de liqueurs dont il uſa avec plus de penchant que de modération, acheverent de combler ſon opulence. Oui, oui, Meſſieurs, nous diſoit-il, ſi je voulois la liqueur que nous buvons devien-

droit de l'or fluide ; mais ce feroit dommage elle eft bonne comme elle eft ; profitons-en : là-deffus il fe mettoit encore une dofe de ce confortatif dans l'eftomach & un grain de folie dans la tête. Il parla pendant longtemps fans que ce qu'il dit, fît impreffion fur nous.

Le plaifir de s'entretenir de fes amis eft tout ce qui peut faire fupporter leur perte ; on charme encore les mouvemens de l'abfence en s'entretenant du mérite des gens que l'on regrette. Nous fûmes tout étonnés de nous retrouver à neuf heures du foir auprès de la même table où l'on nous avoit fervi à dîner. Jufqu'alors nous nous étions tranfportés en idée au temps & au lieu où nous avions vu Monfieur *Hervey*, fa fille & fon petit enfant. Ce délire d'amitié, fi je puis hazarder ce terme, ne me laiffa pas le temps de réfléchir fur ce que nous avions à faire pour ceux qui l'occafionnoient. Mr. *Villani* auroit bien voulu ne plus me quitter, mais il crut ne pas devoir me retenir dès cette

ſoirée par conſidération pour mon ami & pour ſon épouſe.

Hé bien ! me diſoit celui-ci, du ton de gaïeté que le vin inſpire, hé bien mon cher ! Vous paroîtrai-je toujours un viſionnaire ? Ne voilà-t'il pas notre aſſocié ? Doutez-vous de ſon zèle, de ſa probité, & de ſon opulence ? Pour moi je ne doute plus de rien, & je vois déjà nos moulins aller ; tenez, d'honneur j'en vois tourner les meules. Dès le lendemain Monſieur *Villani* me vint chercher dans ſon carroſſe pour aller voir *Sophie* : mon cœur frémit à cette propoſition. Je craignis qu'un pareil plaiſir ne me fût interdit pour jamais ; habitué à éprouver des diſgraces, j'étois accoutumé à en prévoir. Cependant les choſes tournererent tout différemment que je n'avois penſé. Madame S*** parut à nos yeux. J'uſerois d'un art romaneſque ſi je rapportois la tendre & touchante ſcène que cette entrevue occaſionna. Le Lecteur prévenu de la bonté du cœur de ces deux perſonnes, peut juger

des ſentimens qu'elles témoignerent en cette rencontre. *Thurin* déjà inſtruit du commencement de l'Hiſtoire de *Sophie*, n'en fut que plus empreſſé à la lui faire achever. Elle s'en acquitta ainſi.

CONTINUATION DES AVENTURES DE *SOPHIE*, AVEC MONSIEUR S***.

MOnſieur *S****. ſe retira furieux me proteſtant de me faire repentir du mépris que je lui marquois. Vous vous perdrez par votre obſtination, me dit *la Hourloup* ; vous avez plus d'un malheur à craindre. Elle ne me donna pas le temps de lui communiquer aucune de mes réflexions, elle inſiſta ſur la néceſſité où je me trouvois, de céder aux volontés e Monſieur S***. Elle crut même

ſéduire mon cœur en me faiſant valoir les avantages que mon obéiſſance procureroit à ma famille & à moi. Je reſtai toujours inébranlable, & tournant tout mon mépris contre l'odieux miniſtre de mon tyran, je l'accablai de reproches. *La Hourloup* affectant alors de me plaindre, pétendit me perſuader que ſes conſeils étoient un effet de ſa compaſſion; ainſi s'y pritelle de pluſieurs manieres pour me ſéduire. Je l'interrompis pour lui demander des nouvelles de mon pere & de mon frere; elle m'aſſura qu'ils ſe portoient bien. Je la ſuppliai de me les faire voir; elle ne daigna pas me répondre. Monſieur S ***. vint de nouveau comme un Juge cruel, ſavoir quelle étoit ma réſolution. Elle devoit régler ſa conduite. Je vous avoue que ma vertu fut ſouvent ébranlée quand je ſus que la vie de ce que j'avois de plus cher en dépendoit; je me ſouviens que je me diſois. Eh quoi! Faudra-t'il que la conſervation de mon honneur coûte la vie à mon pere & à mon frere! Ou faudra-t'il me cou-

vrir d'opprobres pour ſauver leurs jours ! Alors un torrent de larmes innondoit mon cœur & mes yeux ; je reſtois immobile & je me perdois dans une abîme de douleur. J'en ſortois pour travailler à tirer les miens du péril. Je voulois trouver des expédiens. Il n'y en avoit aucun avec le mépriſable S ***.

Il revint encore à la charge ; il employa les termes les plus preſſans ; il ſe tint dans la contenance la plus attendriſſante ; il me redemanda les larmes aux yeux ce qu'il appelloit ſon bonheur, & ce que j'aurois regardé comme une honte. Je le refuſai avec la même obſtination. Décontenancé par ma fierté, enyvré de ſon amour, tantôt il me réitéroit ſes prieres, & tantôt il renouvelloit ſes menaces. Il venoit à moi le poignard à la main, le viſage enflâmé, le regard étincelant, il approchoit le glaive de mon ſein ; parlez, diſoit-il en appliquant la pointe ſur ma poitrine, parlez! Frappe malheureux, répondois-je, frappe, & laiſſe-moi la vertu. Je ne

ſais ſi la fermeté de mon ame lui inſpira du reſpect pour moi, ou ſi l'attendriſſement qu'il marqua fut un effet de ſa diſſimulation ; mais il ne me parla plus qu'en des termes très-ſoumis ; il me marqua même un ſincere répentir de ce qu'il avoit fait : il me proteſta qu'il entreprendroit tout au monde pour réparer ſes torts ; Eh ! de grace, diſoit-il en me contraignant de tourner mes regads de ſon côté ; de grace, ceſſez pour un moment de condamner mes crimes, & plaignez mon martyre .... A ces mots, il pleuroit & me regardoit. Eſt-il poſſible que je ſois devenu ſi criminel, ſi inhumain, s'écrioit-il, ai-je bien pu faire votre malheur ? Vous ferez-vous toujours un cruel plaiſir d'aggraver le mien !

Tout ce qui paroît innocent, & triſte a droit de m'attendrir. Je regardois Monſieur S*** à mes pieds ; j'aurois voulu pouvoir le juſtifier, je le voyois coupable des plus grands crimes, mais il ſembloit s'en repentir & s'en attriſter autant que moi-même.

Je me rappellois le pouvoir de l'amour ; je ſavois ce que j'avois eu à combattre par rapport à vous ; ces réflexions s'entre heurtoient avec celles que mon mépris faiſoit naître.

Un jour qu'elles m'occupoient encore, Monſieur *S***.* proſterné à mes pieds, liſoit attentativement dans mes yeux tous les mouvemens de mon ame, & quand il s'apperçut qu'elle étoit dans un de ces courts intervalles où la pitié l'emporte ſur le reſſentiment, il ſe leva avec précipitation, & me dit : Vous voulez donc ma mort ? eh bien, je vais vous ſatisfaire. Allez ingratte ! je vous donne en mourant une nouvelle preuve de mon repentir. A ces mots, il porta un poignard contre ſon ſein, il me le préſenta enſuite, & ajouta, ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous du plaiſir de voir ma mort, joignez-y celui de me la donner. Je reculai d'horreur, je repouſſois ſa main, allons s'écria-t'il tout à coup, c'eſt trop balancer, ſoyez ſatisfaite, cruelle ! j'entends retentir le coup qu'il ſe donne en tombant ; & à

la faveur de ma lampe ſépulchrale je le vois nager dans ſon ſang. Je fais un cri perçant, je tombe : *La Hourloup* vient à nous, le corps de ſon Maître eſt ce qui l'occupe d'abord ; elle l'éloigne de ma vue, ſe rapproche de moi & me tire de mon évanouiſſement. Où eſt-il le miſérable, dis-je à cette femme ? le malheureux exiſte-t'il encore ? Elle ne da gna pas répondre à mes queſtions & ſon ſilence me fit appréhender que Monſieur S***. ne fût mort. Voilà ce qu'opére votre mutinerie, me dit ſon agente un moment après. Qui me rendra mon maître ? Qu'allez-vous devenir ? .... Elle s'arrêtoit à ces mots, & me regardoit en ſoupirant. Que de ſujets de réflexions ne me fourniſſoit-elle pas. En effet quel chagrin pour moi d'être la cauſe innocente de la mort d'un homme ! A qui pouvois-je m'adreſſer, après le trépas de ce malheureux pour demander mon pere & mon frere ! De qui devois-je attendre alors ma propre délivrance ? Allois-je donc être condamnée à paſſer ma vie dans un

caveau ? Ceux même qui pouvoient m'en tirer ne feroient-ils pas capables de m'y retenir ?

La Hourloup me laiffa pendant quatre jours dans ces cruelles agitations ; mais comme toutes les fois qu'elle revenoit, je la preffois de m'apprendre fi réellement Monfieur S***. étoit mort. Elle dit : quand il ne le feroit pas ? pouvez-vous douter , d'après ce que vous avez vu , qu'il ne foit du moins dans l'attente d'une mort prochaine ? D'ailleurs fi vous croyez qu'il ait furvêcu au coup qu'il s'eft donné , ne devez-vous pas craindre que fon courroux n'accroiffe avec fa douleur , & que vous & les vôtres n'en deveniez victimes ?

Ah ! il exifte , m'écriai-je en prenant les mains de la vieille , ma chere ne balancez plus à me l'affurer. Soulagez-moi au moins par cet aveu. Oui , me dit-elle , il exifte ; mais hélas ! croyez-en mes larmes , ce n'eft que pour très-peu de temps. Il confent à vous voir , il le defire même. Le pauvre homme pénétré de remords , voudroit

recevoir ſon pardon de vous, avant que de rendre les derniers ſoupirs. Ce recit & le ton dont il fut prononcé m'attendrirent juſqu'au fond de l'ame. Allons, le voir, dis-je à cette femme, allons lui pardonner, le conſoler même s'il eſt poſſible. Elle prétendit encore me faire attendre, ſous prétexte des affaires de conſcience qui occupoient le mourant; elle revint me prendre à l'entrée de la nuit. Nous montâmes pluſieurs eſcaliers & nous parvînmes enfin dans la chambre du malade ; Dieu ! Quelle frayeur ne me fit-il pas ! Son tein étoit morne, ſes traits rétrécis & ſes yeux paroiſſoient preſque éteints.

Approchez-vous, me dit-il avec peine, venez recevoir mes derniers ſoupirs... J'aurois voulu ménager ma réputation. Monſieur, reprenoit-il en ſe tournant du côté d'une eſpece d'Eccléſiaſtique, vous dira ce qu'il faudra faire. Il faut Mademoiſelle, me dit l'homme en queſtion ; il faut ſauver l'ame de ce moribond & les jours de votre famille : ſi vous refuſez le parti que je vais vous propoſer, je ſuis ſûr

de la perte de l'une & de l'autre. Si vous l'acceptez, au contraire; vous rachetez deux choses si précieuses; vous vous assurez d'une prochaine liberté & peut-être d'une fortune, puisque Monsieur *S****. est prêt d'expirer, & qu'il n'attend que cette bonne œuvre de votre part pour tester en votre faveur. Je ne savois à quoi devoit tendre ce préambule. Je priai même cette espece de ministre de m'expliquer ce que l'on exigeoit de moi. On vous demande, me dit-il avec un air de componction, on vous demande une complaisance qui devient un devoir pour opérer le salut de votre prochain & la délivrance de vos parens. En un mot, Mademoiselle, il faut vous réconcilier avec un ennemi expirant; il faut l'épouser. Le mariage effacera tous ses crimes & fera cesser toutes vos peines. O Ciel! Epouser ce monstre! M'écriai-je, ne peut-il donc mourir sans me forcer à cette bassesse? Ne voyez-vous pas à mon habit, me dit le bigot personnage, que je suis en état de juger de la nécessité de cet acte, qu'il faut qu'il intéresse

intéreſſe votre conſcience, puiſque je vous recommande au nom de Dieu de le faire, & d'ailleurs pour votre propre intérêt, que craignez-vous d'épouſer un homme qui dans deux jours ſera au tombeau ? Cette alliance n'aſſurera-t-elle pas un état à vous & aux vôtres ? Hé bien! ſi votre cœur eſt épris pour quelqu'un vous l'épouſerez après. A ces raiſons il en joignit mille autres qu'il avoit l'art de rendre plauſibles, & comme il vit que j'héſitois encore, il mit la main devant ſes yeux & s'écria en ſanglotant : je plains ſur-tout, je plains votre malheureuſe famille ! dont vous n'auriez plus de nouvelles & que vous ne pourriez même jamais revoir ! Ces exclamations me percerent le cœur. J'allois parler quand il reprit : Quoi, vous refuſez de faire ce que votre pere deſire : vous aimez mieux contrarier ſa volonté & le faire périr que de lui obéir, & le ſauver !..... Ah ! ſi mon pere le veut je ſuivrai ſes ordres ; mais il aura à ſe reprocher de m'avoir ſacrifiée lui-même. Ne puis-je du moins le voir ? C'eſt de ſa bouche

même que je veux ſavoir ſes intentions. On me promit alors que je le verrois dès le ſurlendemain, & que ce jour ſeroit auſſi celui de mon alliance. On me reconduiſit dans mon caveau, & j'y reſtai juſqu'au jour continua *Sophie*, en s'adreſſant à moi, où vous me vîtes former le malheureux hymen qui me fait encore gémir.

Ce qui me reſte à vous apprendre de mon Hiſtoire eſt trop affligeant pour vous le communiquer aujourd'hui. Suſpendons le cours de nos larmes, ou du moins que la joie de nous revoir ſoit la ſeule choſe qui les faſſe couler. Ce n'eſt pas aſſez de ce plaiſir, dit Monſieur *Villani*, il faut y joindre celui de vous tirer de votre odieuſe ſituation : c'eſt à quoi nous allons travailler dès-à-préſent. Hélas! je ne m'y étois que trop attendu! *Sophie* ne voulut jamais conſentir à ce que ſon mariage fût rompu avec éclat. Elle ſe faiſoit un ſcrupule de divulguer les crimes de ſon époux : elle reſpectoit en lui, & cette qualité, & celle de pere de l'enfant qu'elle avoit eu. D'ailleurs, Chevalier, me diſoit-

elle, quel usage ferois-je d'une liberté que je ne puis plus vous sacrifier? Non-seulement l'amitié que j'ai pour ma chere *Julie* m'en empêche, mais encore les nœuds que vous avez formés avec sa mere rendent notre union impossible. Je m'apperçus que les larmes couvroient ses yeux à ces mots, & je compris bien à la maniere dont la Religieuse la regardoit, qu'elle lui avoit appris cet événement, pour mieux détruire toutes ses espérances. Je les aurois fait renaître, si j'en eusse cru mon amour; mais j'écoutai ma raison, & je m'imposai silence. *Thurin* employa les plus fortes raisons pour persuader Madame *S****. il ne put y parvenir. Il pressa *Julie* de le faire : elle le promit, & nous nous retirâmes. Il faut vouloir son bien malgré elle, me dit *Villani*; je ne sais ce qu'elle compte devenir : ou elle prétend retourner avec son indigne mari, ou elle veut s'imposer de nouvelles chaînes, en restant dans son Couvent. L'un & l'autre parti est également extrême & violent. J'ai imaginé qu'en nous adressant à l'Ambassadeur

d'Angleterre, il nous feroit facile de l'intéresser au sort d'une des plus illustres Maisons de son Royaume; & que par ce moyen nous ferions rendre à cette Dame, & les biens qu'elle a perdus d'un côté, & la liberté qu'on lui a ravie de l'autre. Nous pourrions encore, lui dis-je, supplier ce Seigneur de traiter l'affaire de maniere qu'elle n'eût pasdes suites ignominieuses pour Monsieur *S****. & par conséquent mortifiantes pour sa femme. Cependant il est à craindre que l'infortuné *Hervey*, s'il est encore au pouvoir de son persécuteur, comme je l'appréhende, ne paye de la vie les démarches que nous faisons pour l'affranchir : car, ajoutai-je, comment s'assurer de la vérité des faits autrement qu'en arrêtant le coupable? Comment dissoudre son odieux mariage, qu'en travaillant à en prouver l'invalidité? Et s'il faut que la Justice prenne connoissance de cette affaire pour autoriser cette dissolution, n'avons-nous pas à appréhender qu'elle ne se croie obligée de punir l'auteur de pareils forfaits? Alors *Sophie* trop sen-

ſible à l'affront dont j'aurois pu faire couvrir ſon mari, ne voudra jamais conſentir à me donner la main. Elle ſe plaindra de mon manque d'obéiſſance; elle ſe plaindra de mon manque d'égards. Mais, reprit *Villani*, il faut pourtant bien travailler à retirer cette malheureuſe famille des tourmens. Allons, nous ferons entendre raiſon à Madame *S****. Elle ne pourra mettre en balance le plaiſir de retrouver ſon pere, avec l'avantage de ne point diffamer ſon époux. D'ailleurs l'un par ſes vertus honore la qualité que lui donne la Nature; l'autre au contraire eſt indigne du titre qu'il a uſurpé, par conſéquent on ne doit concevoir aucun autre ſentiment que celui du mépris pour un homme de ſa ſorte. *Thurin* auroit encore ajouté mille raiſons à celles-là, ſi j'euſſe voulu conſentir à l'accompagner dans ſes démarches; mais je lui perſuadai qu'il falloit au moins faire de nouvelles repréſentations à *Sophie*, & tacher de l'amener par inclination pour ſon pere à ce que nous ne pourrions en obtenir par raiſon pour

elle-même. Qui ſait, lui dis-je encore, ſi le lieu qu'habite notre Anglois n'eſt pas connu de Monſieur *S****. Si celui-là n'a pas ratifié ce mariage, ou s'il n'a pas placé ſa fille dans ce Couvent? Ce ſont des éclairciſſemens qu'il faut que nous ayons, avant que de rien entreprendre.

Tel eſt le déſordre de la douleur & de la pitié: on s'attendrit ſur le malheur de quelqu'un; on brûle d'y apporter remede; & l'impatience où l'on eſt de le faire, empêche qu'on en ſaiſiſſe le vrai moyen. Nous finîmes par où nous aurions dû commencer. Nous nous déterminâmes à revoir *Sophie*, & à la prier de nous achever ſon Hiſtoire, afin de ſavoir par ce qu'elle nous raconteroit, quel parti nous aurions à prendre, ou pour lui rendre ſa liberté malgré elle, ou pour abandonner ſes intérêts malgré nous.

Notre conférence achevée, je voulus me retirer; mais le généreux *Thurin* s'y oppoſa. Il me contraignit par ſes ſollicitations & ſes careſſes à dîner avec lui & ſon beau-frere. Nous amu-

ſâmes l'eſprit, en contraignant le cœur. Nous nous efforçâmes d'égayer la converſation. Loin de nous entretenir des peines de l'amour, nous ne parlâmes que de ſes charmes. *Villani* reprocha en badinant à l'Américain d'avoir réſiſté aux appas des Dames de France. Hélas! nous dit ce jeune homme, je penſe que les femmes ſont par-tout de même. J'ai été ſi cruellement maltraité de l'amour; j'ai vu des exemples ſi frappans des maux qu'il occaſionne, que je n'oſe m'expoſer à rentrer dans ſes fers; ou plutôt, continua-t-il en ſoupirant, je ſens qu'il n'a que trop d'empire ſur moi; je ne veux pas le rendre plus tyrannique. Vous êtes bien ſecret, reprit ſon allié; vous ne m'avez jamais confié les chagrins de votre cœur; je me ſerois fait un devoir d'en effacer le ſouvenir, ou de les partager avec vous.

Permettez-moi de vous dire ſans vous offenſer, lui répliqua l'Américain, que peu de gens ſont en état de ſoulager ou de ſentir les maux que peut occaſionner l'amour. J'ai éprouvé mille

fois en ma vie, que le commun des hommes rend notre raiſon reſponſable des foibleſſes de notre cœur, qu'on ſe rit de la ridiculité de nos chagrins, ſans en plaindre la violence. Perſuadé que l'aveu des miens ne pourroit que les augmenter, je me ſuis déterminé à les enſevelir pour jamais. Je veux mourir avec eux. Tels qu'ils ſont, il eſt des momens qu'ils me plaiſent plus encore que les conſolations qu'on pourroit me donner. Laiſſons cela, interrompit-il, & ne nous occupons que de ce qui peut vous ſatisfaire; C'eſt ſans doute l'incomparable *Sophie*. J'en juge ſur ce que l'on m'en a dit, & je crois qu'elle ſeule eſt digne de faire le bonheur d'un homme délicat.

Monſieur *Roſſignol*, ainſi ſe nommoit cet Américain, prononça ces derniers mots d'une maniere qui m'intéreſſa en ſa faveur. Il y a ſi peu de bons cœurs, que lorſqu'ils ſe rencontrent, ils ſe rejoignent & s'accueillent avec un ſemblable empreſſement que des voyageurs du même pays qui ſe ſeroient perdus dans d'autres. Je me pro-

posai intérieurement de me lier avec celui-ci, d'en obtenir l'aveu de ses infortunes, & de les partager avec lui, en lui faisant partager les miennes. J'eus lieu d'en prévoir l'occasion ; car *Villani* me retint dès ce jour même chez lui, où il m'auroit forcé d'accepter le plus bel appartement, si je n'eusse préféré par goût celui qui étoit le plus isolé.

Enfin je respire, me disois-je, & je me vois soulagé au plus fort de mes maux : j'ai lieu de m'attendre que la bonté de mon Hôte fera cesser ceux de mon amante : mais je crains encore qu'elle ne veuille pas appaiser les miens. Elle s'obstinera toujours à ménager son mari & *Julie* : elle me sacrifiera pour eux. Allons, continuois-je, attendons tout du généreux *Villani*. Il lui tardoit, ainsi qu'à moi, d'avoir un nouvel entretien avec sa chere Maîtresse ; c'est ainsi qu'il la nommoit toujours : mais il me fit sentir qu'il n'étoit pas prudent de retourner si subitement voir cette Dame ; il crut même que nous devrions à l'avenir faire nos

vifites féparément, ou méditer un expédient encore plus fûr pour *Sophie* & pour nous. Il me dit qu'en attendant, il croyoit que nous devions aller voir l'ami qui nous avoit fait retrouver, & le remercier des fervices qu'il m'avoit rendus. J'acceptai volontiers fon offre ; je crus même qu'il falloit faire cette démarche fur le champ. Monfieur *Giblet* nous reçut avec toutes les démonftrations d'amitié imaginables. Il fe retira un inftant avec *Villani* ; il me fit appeller enfuite, & m'entretint de la forte :

De tous les moyens de faire fortune, je me réfous enfin à fuivre le plus prompt & le plus fûr. Il croît une Plante fur les montagnes de la baffe Auvergne, aux confins de la Suiffe & ailleurs, qui, produite par les influences du Soleil, a la propriété de convertir le cuivre en or. Il en croît une autre, qui, produite par l'influence de la Lune, a la vertu de convertir le plomb en argent. Je me fais fort, fi vous voulez, de vous en avoir ; mais il faut que vous me fourniffiez au moins de

quoi faire faire le voyage. Notre incrédulité ne put ſe comparer qu'à l'emportement du crédule *Giblet*. Meſſieurs, nous dit-il, ma probité ne vous ſera-t'elle jamais aſſez connue, pour ne plus douter de ma parole. Je vous aſſure que je tiens ce ſecret d'un honnête homme à qui j'ai ſauvé la vie par un des miens. Je ne le lui demandois pas. Quel intérêt auroit-il eu à me tromper ? Quelle apparence qu'il l'eût voulu faire ? Je le dirai toujours, l'ignorance eſt la mere de l'incrédulité ; une choſe paſſe la portée de ceux à qui on l'a dit ; c'eſt aſſez pour qu'ils la révoquent en doute.

Monſieur *Villani* s'efforça de l'appaiſer, lui promit de faire attention à ſon affaire, & le quitta. J'ai été obligé, me dit-il, lorſque nous fumes dans le carroſſe, de trancher de l'important avec ce pauvre Viſionnaire ; mais je vous avoue que j'ai cru devoir le faire pour le repos de ſon eſprit. Nous ne donnâmes que quelques momens à cet entretien ; & nous revînmes bientôt à celui qui nous intéreſſoit le

plus. *Villani* voyant que le ſort de *Sophie* me pénétroit, prétendit me diſtraire, ou du moins me diſpoſer à la joie, en me faiſant préſager un avenir flatteur. Je ne puis vous voir toujours dans les fers, s'écria-t-il, il faut abſolument rompre votre mariage; vous reſſentirez les effets de la liberté même avant que d'en jouir. Vous pourrez marcher hardiment. Le Public inſtruit de vos raiſons de divorce, ceſſera de ſe récrier ſur votre conduite. En un mot, il me tarde de vous voir jouir du bonheur que vous méritez.... Je ſens comme vous, lui répondis-je, les avantages que je puis tirer de cette diſſolution; mais je ſens auſſi qu'elle m'occaſionne mille inquiétudes dévorantes. Ce n'eſt pas tant l'éclat que peut faire une pareille aventure dans le Public, que les chagrins qu'elle occaſionne dans le particulier, qui me touchent. Je ne puis me réſoudre à appeller à un Tribunal une femme pour laquelle mon cœur plaide encore. Quand je mets en balance ſes mauvaiſes & ſes bonnes façons, je ne puis m'em-

pêcher de peser sur les dernieres ; je me rappelle que la plupart de ses persécutions sont une suite de son excessif amour ; enfin mon cher *Villani*, elle est ma femme, elle m'aime, elle est malheureuse, & je la plains, ajoutai-je en retenant mes larmes. Irai-je, aggraver ses maux ? irai-je y mettre le comble par un procès dont la perte doit la mettre au tombeau ?

Que le Lecteur me permette ici une petite digression. Si je me fusse adressé à un homme insensible & dur ; plus frappé de l'inconséquence de mon esprit que de la délicatesse de mon cœur, il m'auroit reproché mon irrésolution, il auroit ri de mon embarras ; mais je m'adressois à un homme compatissant & généreux. Il sentoit ma douleur, il la plaignoit & la partageoit avec moi. Il en étoit si pénétré, qu'à peine avoit-il la force de me consoler. Cependant il surmonta sa tristesse pour soulager la mienne ; sa naïve amitié devint ingénieuse. Il commença par enchérir sur mes propres réflexions, les approuva & s'efforça de les détruire sans les com-

battre. On auroit cru qu'il m'éloignoit de l'idée du divorce, tandis qu'il me rapprochoit de celle de la rupture ; il me dit pour m'y déterminer ce que mon cœur me difoit mieux que lui. Je promis enfin ce que j'avois honte & ce que je fouhaitois de faire. *Thurin.* dès lors ne s'occupa plus qu'à me maintenir dans cette réfolution en s'efforçant toujours de pallier ce qu'elle pouvoit avoir de défagréable. Il me fit envifager que nous ferions tous les trois dans le même cas, & qu'un chagrin paffager ne devoit pas l'emporter fur des tourmens continuels. On perfuade aifément quand on flatte l'amour. Ce généreux Confolateur parvint à me faire defirer le moment de rompre tous mes engagemens. Il me mena chez un Avocat, qui appuya fes raifons avec tant d'efprit, que je devins impatient de plaider pour ma liberté.

J'entrepris auffi-tôt le procès de *Julie*, & j'en aurois fait autant pour *Sophie*, fi je n'euffe cru être obligé d'en obtenir la permiffion d'elle-même. Monfieur *Roffignol* pour qui je n'avois rien de

caché, nous dit, à *Villani* & à moi, qu'il étoit bon d'aller voir cette Dame; il ajouta qu'il ne croyoit pas qu'elle pût s'offenser de sa visite, & qu'il nous prioit de lui permettre de la lui faire, tant pour s'acquitter de cette commission de la part de sa sœur, que pour satisfaire lui-même la tendre impatience qu'il avoit de voir une personne dont il s'étoit formé une si haute idée. Son Allié sourit à cette demande & l'approuva, en disant qu'une pareille visite détromperoit entiérement ce frere sur le compte des femmes. Nous partîmes: les deux Dames parurent. Avant de leur apprendre les résolutions que nous avions prises, le jeune Américain s'acquitta avec grace des complimens dont il étoit chargé. Sa timidité étrangere le servit mieux que n'auroit fait toute la suffisance Françoise. Il se plaignit si galamment du déplaisir qu'il sentoit d'être privé de voir la personne dont il avoit conçu une si haute idée; il blâma si adroitement l'usage des grandes coëffes & sut si bien persuader à ces Dames qu'elles devoient mépriser cette

mode, qu'il les détermina à relever les leurs. La ſurpriſe qu'il marqua en voyant tant d'attraits, m'étonna moins que le profond abbattement où il tomba l'inſtant d'après. Cependant je n'y pus faire qu'une attention paſſagere. J'appliquai toute celle dont j'étois ſuſceptible à la ſuite du recit de *Sophie*, qui voulut bien le faire ainſi.

CONCLUSION DES AVENTURES *DE SOPHIE* AVEC MONSIEUR S***.

Ce fut au moment de mon ſacrifice que je commençai à me douter de la derniere ſupercherie de Monſieur *S****. Cet homme que j'avois vu trois jours auparavant le viſage pâle & défait paroître attendre à tout inſtant la mort du coup qu'il s'étoit donné; ce même homme, dis-je, les yeux brillans, les

joues enflammées sembloit n'être rien moins que convalescent. A peine eût-il consommé son crime qu'il prétendit en profiter avec toute la pétulance & la férocité dont il étoit capable. En vain voulus-je m'opposer à ses nouvelles persécutions, je devois y succomber après avoir été victime des dernieres. Il me tint dans de si grandes perplexités sur le compte de mon pere & de mon frere, que croyant ménager leur vie par ma contrainte & par ma soumission, je me fis une étude de complaire au bourreau qui m'avoit épousée. Alors il m'apprit que le coup qu'il s'étoit donné & le sang qui en étoit sorti n'avoient été qu'un effet de l'art suggéré par son amour. Il prétendit que plus il prouveroit la violence de sa passion, mieux il parviendroit à la faire approuver & même à la faire partager.

Julie s'appercevant en cet endroit de ce discours, du plaisir secret que je goûtois à contempler les charmes de sa rivale, baissa elle-même sa coëffe pour déterminer *Sophie* à en faire autant ; elle l'auroit fait si le jeune *Rossignol* ne

se fût empressé de l'en empêcher. Ah! Madame, dit-il en sortant précipitamment de la place où il s'étoit toujours tenu en silence; tant d'attraits ne sont pas faits pour être voilés; de grace, laissez-nous jouir de cette vue enchanteresse. Elle fait tout le plaisir que je suis en état de goûter. La contemplation de vos charmes, est le moindre hommage qu'on puisse leur rendre! En disant ces mots, il jetta les yeux sur moi & rougit. Nos regards se rencontrerent & se troublerent réciproquement....... *Sophie* encore émue du mouvement précipité de ce jeune homme, reprit ainsi l'Histoire de son mariage.

Assuré de ma résignation, & pressé par mes instances, Monsieur *S**** me donna des nouvelles de mon pere, il m'en montra même une Lettre. Hélas! s'écria-t-elle, je l'ai cent fois mouillée de mes larmes; elle me sert encore souvent de consolation. Elle étoit conçue dans les termes les plus tendres, elle contenoit les choses les plus pathétiques; mais comme il me parut que mon

pere avoit été gêné en l'écrivant, je ne me persuadai que trop, qu'il étoit dans l'état le plus dur & le plus désespérant. Donnez-moi mon pere ou la mort, m'écriai-je avec amertume. Mon persécuteur me dit, vous le verrez ce pere tant chéri, Madame, daignez partager votre cœur entre votre mari & lui; ne lui accordez pas toujours une injuste préférence. Hélas! Que la nature & la raison me prouvoient le contraire. Je n'osois cependant justifier mes sentimens, je me bornai à renouveller mes instances. Monsieur *S****. éluda encore d'y répondre & ce délai me fit prévoir avec horreur quelques fâcheux événemens. A peu près dans cet intervalle de temps, me dit *Sophie*, j'appris les démarches que vous faisiez pour me parler; je me méfiai d'abord que ce ne fût un piége que me tendît la jalousie de mon mari; mais votre ingénieux amour fut bientôt me dissuader. Je hazardai de vous écrire la Lettre que vous avez reçue. J'étois en peine de l'effet qu'elle avoit produit sur vous quand mon époux me força de quitter la maison de Mont-Mar-

tre , il me fit conduire dans ſon car roſſe & m'emmena. Je me reſſouvien que je faiſois encore des ſignes à l Jardiniere, afin qu'elle vous inſtruisî de ma conſtance & de mes regrets Mon raviſſeur me fit ſucceſſivemen parcourir pluſieurs Campagnes au environs de Paris, & ce fut dans ce différentes courſes que je vous rencon trai ſur le chemin de Fontainebleau & que je fus témoin auriculaire de l mort de Monſieur *de Senneval*.... J ſoupirai au ſouvenir de l'époque l plus funeſte de ma vie. *Sophie* s'en ap perçut, en fit autant & continua ainſi J'allai paſſer encore quelques jour dans une terre de mon mari où je l preſſai de nouveau de me faire voi mon pere.

J'étois enceinte alors, & le chagri ſe mêlant aux incommodités de l groſſeſſe, on fut obligé de faire veni un Médecin; il jugea qu'il falloit ab ſolument remedier à mon affliction & prévenir les ſuites funeſtes qu'elle pour roit occaſionner en faiſant paſſer la bil le dans la lymphe du ſang. Mr. *S****

ne crut pas pouvoir mieux opérer ma guérifon qu'en me procurant le plaifir de revoir mon pere. Nous partîmes encore de l'endroit où nous étions pour aller à une efpece de Ferme que nous poffédions dans le Gâtinois. Hélas ! ce fut là que je revis ce trop malheureux pere, & que je le vis pour la derniere fois ! Je frémis à fon approche ; vous euffiez dit qu'il fortoit du tombeau, ou qu'il fût prêt à y defcendre. Il fembloit que les jours malheureux qu'il venoit de couler, étoient autant d'années fous le poids defquelles il fléchiffoit. Son œil cave, fon front fourcilleux, & fes joues pâles étoient les enfeignes de la douleur de fon ame. Il hâta fa marche tardive pour jouir plutôt de mes tendres embraffemens. Il m'ouvrit les bras & s'écria, Ah ! Ma !.... Il ne put en dire d'avantage ; fon corps déjà affoibli par les fouffrances, fuccomba aux mouvemens de joie & de douleur qui l'agiterent ; il chancela & feroit entiérement tombé fi je n'euffe recueilli toutes mes forces pour le fou-

tenir. Le corps panché dans mes bras
les mains ſur mes épaules, le viſage
tourné contre le mien, mon pere reſta
quelque temps les yeux & la bouche
fermés. La forte émotion de ſon cœur
étoit la ſeule preuve de ſon exiſtence
Ah! Ma fille, dit-il en rélevant lan-
guiſſamment ſes paupieres & en faiſant
un ſoupir; ma chere fille..... em-
braſſe-moi.... pour la derniere fois
En diſant ces mots, ce tendre pere
imprimoit ſes levres ſur les miennes
Je ne pourrois que foiblement vous
exprimer les mouvemens qui m'agi-
toient. J'avois éprouvé preſque en
même inſtant, la douleur & la joie;
l'eſpérance & l'effroi. Les ſoupirs de
mon cœur étoient la ſeule expreſ-
ſion de ſes ſentimens. Que les droits
de la Nature lui donne de force! Sen-
tant mes genoux fléchir ſous le poids
de mon pere, je rappellois tous mes
eſprits pour ſoutenir ce vieillard, lorſ-
que Monſieur *S* * * *. qui nous vit
prêts à tomber, s'efforça de nous pouſ-
ſer ſur le canapé que je venois de quit-
ter. Adieu donc, ma chere fille, re-

prit Monſieur *Hervey* avec un affoibliſſement qui ne lui laiſſoit pas la force de pleurer ..... Adieu ..... puiſque je ne puis réſiſter au coup qui m'a tué!... Toi Barbare, reprit-il en ſe tournant du côté de mon ennemi; je te pardonne ma mort ..... Tes remords ſuffiſent à ma vengeance. A ces mots, mon pere jetta encore un foible regard ſur moi, eſſaya, mais en vain, de m'embraſſer & détourna ſa tête, ſans doute pour dérober ſes derniers ſoupirs à ma douleur. Ma raiſon ſe perdit avec ſa vie. Je demeurai ſans couleur & ſans mouvement pendant plus d'un quart d'heure que mon époux employa à me faire revenir. Je revis enfin la lumiere; mais, hélas ! Je ne revis plus mon pere... En cet endroit, *Sophie* s'interrompit pour ſe livrer toute entiere à ſa douleur, nous la partageâmes avec elle, & il n'y eut pas juſqu'à notre Américain qui ne fondît en pleurs en voyant couler celles de mon Amante. Il fut cependant le premier qui la conjura de calmer ſon déſeſpoir. Il preſſa cette belle per-

ſonne dans les termes les plus perſuaſifs, & avec les démonſtrations les plus fortes de reprendre le fil de ſa narration, ce qu'elle fit ainſi.

Hélas! Que vous dirai-je de plus intéreſſant. Quel ſujet plus triſte, quel incident plus ſenſible, que la mort d'un pere! J'en étois tellement ſaiſie que je ne pouvois en faire des reproches à mon odieux mari, car je ne rougis pas de vous l'avouer, je le ſoupçonnai capable d'avoir uſé du poiſon pour ſe défaire de ſon vertueux ennemi.... Grand Dieu! Depuis ce temps je n'ai que trop perſiſté dans mon affreux ſoupçon.... Mon époux recommença à me faire faire des courſes de Campagnes en Campagnes. Enfin je revins à celle où je vous avois laiſſé une lettre; je m'informai de vos nouvelles: on ne put m'en donner aucunes. Faiſant de nouveaux efforts ſur moi-même, je crus qu'en l'état où j'étois je devois appréhender encore quelques barbaries de Monſieur *S****. Loin de continuer à lui reprocher la mort de mon pere, je cherchai à faire ceſſer ſes méfian-

ces

ces, à endormir sa férocité : Je fis pour lui par contrainte ce que j'aurois fait par amour pour un autre. Je repartis de la maison sans avoir de vos nouvelles ; j'allai faire mes couches à Lagny où j'essuyai une longue maladie. J'appris dans ma convalescence que l'enfant que j'avois mis au jour l'avoit perdu quelques minutes après. Trop sûre de la mort de mon pere, je priai au moins mon mari de me laisser voir mon frere ; il y consentit après bien des sollicitations & des prieres. On fit venir cet enfant, & quand je voulus questionner la femme qui le gouvernoit, elle me fit comprendre par différens gestes qu'elle étoit muette. Peu de temps après j'eus de nouvelles souffrances à endurer. Le neveu de Monsieur S***. ayant enfin obtenu la permission de me voir, rendit hommage à mes foibles attraits. Je l'avoue, sa douceur, soit naturelle ou affectée, car qui peut juger du cœur des hommes ! Sa douceur, dis-je, n'étoit que trop propre à intéresser en sa faveur .... Ces

remarques de la part de *Sophie* excitoient en moi un ressentiment dont je n'étois pas le maître. Il me plaignit, continua-t'elle, de la maniere la plus compatissante. Il se fit un devoir de soulager mes ennuis par tout ce qui pouvoit le mieux y contribuer ; & comme s'il eût craint de m'offenser en me parlant de sa propre passion, il cherchoit à me plaire en m'entretenant de la vôtre. Il vous plaignoit, il versoit des larmes sur votre sort ; il m'en arrachoit à moi-même, puis prenant mes mains, pendant que j'étois troublée par la douleur il les couvroit de baisers. Je revenois à moi & prête à me fâcher de sa témérité, il me désarmoit par son air soumis & respectueux. Monsieur *S***.* qui ne se défioit pas de son neveu, & qui le croyoit d'autant plus dans ses intérêts qu'il l'avoit vu persécuter cruellement : Monsieur, ajouta-t'elle en montrant *Villani*, Monsieur *S***.* dis-je, l'avoit choisi pour Ministre de sa tyrannie & l'avoit chargé de me la faire trouver moins odieuse en m'exaltant

l'amour de mon mari. Mais ce jeune homme employoit pour lui-même les momens où il avoit promis de travailler pour ſon oncle. Il le faiſoit cependant de maniere que j'attribuois à l'amitié, à la pitié ce que j'aurois dû reconnoître appartenir à l'Amour.

Je ſens tous vos malheurs, me dit-il un jour, je les partage & je voudrois vous en affranchir. Que ne venez-vous, Madame, ſous ma conduite goûter un ſort plus tranquille. Votre mariage eſt fait ſous de trop malheureux auſpices pour ne pas pouvoir ſe rompre. Venez avec moi : il m'en coûtera la vie, mais je ferai votre bonheur & celui du Chevalier, je ſaurai vous réunir, nous ferons même tous nos efforts pour retrouver votre pere ; car je ne puis me perſuader que mon oncle l'ait ſacrifié à ſa barbarie ; enfin, Madame, ou vous retrouverez l'une de ces perſonnes, ou je m'offre de vous tenir lieu d'elles deux ; car je vous le cacherois en vain, j'oſerois vous aimer, ſi je le pouvois ſans crime, que dis-je, je vous

aime dès à préfent. Il fe tenoit à mes genoux, ferroit mes mains & s'écrioit : faut-il que tant de charmes foient la proye de la tyrannie? Heureux Chevalier, que ne pouvez-vous connoître toute l'étendue de votre bonheur! Mr. D***. me prioit de ne point l'épargner, il me preffoit de lui donner une Lettre pour vous, il me répondoit de fa fidélité à la remettre. Hélas! me difoit-il, vous me confondez avec le refte des hommes & vous craignez que la jaloufie ne me rende perfide: non Madame, non, je conçois trop combien il eft doux d'être aimé de vous, pour m'oppofer à ce qu'un homme auffi eftimable que le Chevalier jouiffe d'une telle félicité. Avec de pareils propos continua *Sophie*, Monfieur D***. gagnoit peu-à-peu mon eftime, il auroit obtenu ma confiance fi je n'euffe craint quelques effets involontaires de fon amour. Je lui dis qu'il me fuffifoit qu'il voulût vous avertir de ma fituation, que je n'ofois concevoir d'autres fentimens que ceux de l'eftime pour vous.

Dieu ! De quoi votre ſexe n'eſt-il pas capable ? Il ſe plaignit pour vous de mon indifférence, il me reprocha ma perfidie ; il détruiſit mes ſcrupules, & n'y parvînt que trop facilement. Il me promit enfin de vous faire parler en ma faveur. Il diſparut quelque temps de Lagny, où nous étions, & il y reparut avec un air embarraſſé qui me fit d'abord appréhender pour votre vie. Je lui marquois mes inquiétudes, mais il me raſſura en m'apprenant que vous étiez en parfaite ſanté. Éclairciſſez-moi donc, lui dis-je ce qu'il eſt néceſſaire que je ſache, craignez-vous de m'apprendre que le Chevalier a perdu ſes tendres ſentimens pour moi ! Qu'il me mépriſe ou me haït ? Prononcez, je m'attends à tout. Ah ! Madame, me dit-il, vous l'offenſez. Vous lui imputez des crimes dont il eſt incapable. Il eſt bien vrai qu'il n'eſt plus ce qu'il étoit autrefois ; mais hélas ! le pauvre malheureux, a été forcé de changer de ſentimens en changeant d'état. Il eſt marié & content de ſon épouſe,

il ne prétend point voir celle des autres. Ce sont ses propres paroles, me dit-il, Madame, que je vous rapporte les larmes aux yeux. Je le regardois attentivement; mais n'appercevant aucune contrainte sur son visage, & persuadée de sa douleur par les marques extérieures qu'il en donnoit, je ne balançai plus à lui faire part de ma mortification. Je sens, Madame, me dit-il, que le Chevalier a peut-être autant de tort dans le fond, qu'il paroît avoir raison au-déhors. Il pouvoit, dans l'occurrence où vous êtes, conserver des sentimens d'amour pour vous, sans rien appréhender. Hélas! disoit-il, que ne m'est-il permis de vous en témoigner; j'aurois bientôt rempu vos fers! Je vous aurois bientôt fait passer de l'esclavage à la liberté. Loin d'être captive, vous seriez Souveraine; vous regneriez sur mon cœur; vous en feriez le charme & la félicité. Mais je ne puis jouir de ce bonheur; vous vous y opposeriez toujours: vous aimeriez mieux le prodiguer à des gens qui en sont indi-

gnes. Ainſi s'expliquoit ce malheureux Officier, en inondant une de mes mains de ſes larmes. Eh ! Madame, reprenoit-il, en fixant ſes regards ſur moi, au moment où il voyoit que j'étois le plus affectée de douleur, daignez me plaindre au moins ; jugez de mes maux par les vôtres ; auſſi innocent que vous l'êtes, je ſuis auſſi malheureux. Je le regardois alors : A quoi tient-il, diſoit-il, que vous ne rompiez ces fers odieux, & que vous ne me ſuiviez. Craignez-vous encore que je me prévale de l'abſence du Chevalier, de votre abandon & de ſon tort. Non, non, Madame, je ne veux rien devoir aux événemens ; mon amour eſt trop délicat pour ne pas exiger de retour. Je ferai plus, belle *Sophie*, j'étoufferai le feu qui me dévore ; je ne vous entretiendrai, ſi vous l'exigez, que de l'Amant qui vous trahit, & j'attendrai de votre bonté & du temps un remede à mon mal, ſinon je périrai plutôt que d'offenſer votre délicateſſe & contrarier votre inclination. Ainſi Monſieur *D****

ſavoit-il, par l'expreſſion du ſentiment, intéreſſer un cœur qui en fut toujours ſuſceptible. Il me quittoit peu ; & lorſqu'il me laiſſoit ſeule (il ne le faiſoit preſque jamais ſans m'avoir fourni matiere à faire des réflexions avantageuſes ſur lui) ce n'étoit point de l'amour que je ſentois pour ce jeune Officier, au moins j'aurois rougi d'en avoir. Je ne me pardonnois que l'amitié. Il me ſembloit que je pouvois accorder ce ſentiment à un ami ſi ſenſible à mes maux ; que je devois même ce retour à la paſſion à laquelle il avoit la généroſité & la délicateſſe de réſiſter. Pouvois-je ne pas aimer un homme qui s'occupoit toujours à faire votre éloge ? Pouvois-je me méfier d'un homme qui plaignoit ſans ceſſe mon malheur ? Pouvois-je refuſer de le ſuivre, quand il me promettoit de me faire retrouver quelques-unes des trois perſonnes qui m'étoient les plus cheres ? Je conſentis à cette démarche haſardée. Nous arrêtâmes qu'il partiroit le premier, ſous prétexte d'aller, ſuivant ſa coutume,

où à la Cour, ou à Paris. Il le fit, & me promit de se trouver à quelque distance du Village, dans un endroit retiré, où j'irois le joindre vers le milieu de la nuit. Depuis le moment où je lui avois donné cette parole, je me trouvai dans une inquiétude continuelle; j'aurois voulu pouvoir la retenir. Je croyois même ne pas devoir la remplir; mais je me rappellois les bontés de mon pere, vos anciennes générosités, j'écoutois le mouvement qui me portoit à revoir mon jeune frere; je comparois tout cela avec les cruautés passées & présentes de mon mari. Je prévoyois avec la même horreur la naissance d'un second enfant; la perte de ma vie, qui pouvoit venir du même Auteur: enfin je me déterminai à remplir ma parole & à me trouver au rendez-vous. La nuit marquée, je me levai d'auprès de mon ravisseur; je marchai doucement dans la chambre, & je m'habillai à bas bruit à la lueur de la bougie de veille. Je revins près du lit de mon époux: je le vis dormant d'un profond sommeil.

Je levai les yeux au Ciel, je dis du fon
du cœur : Grand Dieu ! permettez-vou
que les ames criminelles goûtent tan
de sécurité, ou si c'est une faveur qu
vous daigniez m'accorder au milie
de mes malheurs, pour favoriser m
fuite ? Je me retirois d'auprès du lit
quand Monsieur *S* *** se retourn
de mon côté, ouvrit les yeux, & m
tendit les bras pour me saisir, en m
disant à demi-voix : Arrête, arrête
c'est en vain que tu veux m'échap
per... Infame, pouvois-tu concevoi
un tel dessein !

A cette circonstance du récit d
Sophie, Monsieur *Rossignol* & mo
nous frémîmes. Il nous sembloit l
voir retenue par son mari, prête
essuyer de nouvelles preuves de s
tyrannie. Eh quoi ! Madame, vou
fûtes arrêtée ? Que vous fit le barbare
demandâmes-nous ensemble ? Qu
votre sensibilité est indiscrete, Mes
sieurs, nous dit *Julie* à tous deux ave
affectation.

Si le Ciel que j'avois imploré me
réservoit de nouvelles disgraces, re-

prit *Sophie*, au moins me fit-il échapper celle que vous croyez m'être déjà arrivée. Mon mari étoit somnambule, & ces paroles qu'il venoit de prononcer étoient les premiers effets de ses songes. Je me ressouvins de cette espece d'incommodité, & je me remis de ma premiere frayeur. Je sortis de la chambre avant que mon époux eût fait dix pas. Ne voulant pas me confier à l'indiscrétion d'une femme de chambre, j'allai seule & tremblante au lieu indiqué. Monsieur *De* ***. y étoit arrivé. Il murmuroit déjà de mon retardement; il appréhendoit qu'il ne fût occasionné, ou par mon trop de foiblesse, ou par la méfiance de son oncle. Il me fit monter dans une chaise de poste qui m'attendoit. Comment pourrois-je vous exprimer sa joie, quand il me vit en sa possession? Que je suis heureux, me disoit-il, en embrassant mes genoux, en croirai-je la réalité! Est-ce bien vous, Madame, que je posséde? .... & que j'affranchis de l'esclavage? Eh quoi! vous soupirez, continua-t'il; blâmeriez-vous

votre ſage réſolution? Vous méfieriez-vous encore de moi? Pourriez-vous craindre quelque choſe d'un homme qui vous revere autant qu'il vous adore? Ah! *Sophie*, divine *Sophie*, effacez des ſoupçons qui m'outragent; guériſſez une mélancolie qui me déſeſpere. Je n'avois pas la force de répondre à ſes propos; touchée de mon propre malheur, je n'étois que plus attendrie ſur ſa ſituation. Un ſoupir fut toute ma réponſe. Ah Madame! me dit-il, eſt-ce en ma faveur que vous pouſſez ce ſoupir? Et daignez-vous vous intéreſſer à ceux que mon amour & vos malheurs m'arrachent? Comme il me preſſoit de répondre, nous arrêtâmes à une maiſon où il me dit qu'il falloit ſéjourner, pour tromper la provoyance de mon époux. Hélas! tel malheur que je préviſſe, je ne pouvois que me livrer à la diſcrétion de l'homme à qui je m'étois confiée. L'auberge où nous deſcendîmes me parut être ſituée dans un des fauxbourgs de Paris. Là, Monſieur *De**** commanda un grand ſouper, me força

de manger, s'appliqua à diſſiper mon chagrin. Quelque idée que puiſſe vous inſpirer ma façon de penſer à ſon égard, je ne puis vous diſſimuler que je lui trouvois cette ſorte d'eſprit qui fait ſouvent le mérite des Militaires. Il eſt enjoué & complaiſant pour les femmes ; il a l'art de les amuſer de mille manieres. Il me fit preſque oublier ma douleur. Il me força de boire ; & quoique je réſiſtaſſe à ſes ſollicitations, je perdis bientôt aſſez de raiſon pour trouver du plaiſir à le voir à mes genoux. Il employoit tant de ruſes pour ſe rendre aimable, ou plutôt il avoit ſurpris mon eſprit de façon, que loin de m'offenſer de ſes careſſes, j'abandonnois machinalement mes mains à la pétulance de ſon amour.... Hélas! daignerez-vous encore me regarder ſi j'acheve le reſte, reprit *Sophie*? Pourrez-vous me pardonner ce que je viens d'avouer?.... En cet endroit ſes ſoupirs l'interrompirent, & perſonne d'entre nous ne l'invitoit à reprendre ſon récit. *Thurin* fut cependant le premier qui l'en pria. Elle le fit : mais, Dieu!

de quelle maniere ! en verſant un torrent de pleurs. Fatale époque de ma vie ! s'écria-t'elle, toi ſeule pouvoit en ternir toute la pureté. Un ſommeil forcé me fit tout-à-coup perdre connoiſſance, & je me trouvai, je rougis d'en faire l'aveu, je me trouvai en m'éveillant dans les bras de mon perfide ſéducteur. Déjà il s'aplaudiſſoit de l'avantage qu'il avoit eu l'art de ſe procurer. Ah ! Meſſieurs, s'écria - t'elle, en recommençant à verſer des pleurs, plaignez - moi : l'inſtant où il alloit jouir de tout ſon triomphe, fut celui où je recouvrai ma raiſon, pour connoître toute ma honte. Je m'échappai des mains du ſcélérat qui préparoit ſon bonheur, en me faiſant de nouveaux outrages. Je me jettai en bas du lit ; je pouſſai les cris les plus aigus, en m'enveloppant dans les rideaux de la fenêtre ; c'étoit le ſeul rempart que je puſſe faire ſervir à mon honneur. Le Militaire étonné de mes cris, ſe tenoit à mes genoux, imploroit ma bonté, me prioit de lui pardonner. Quel que fût ſon repentir, il ne pou-

voit me toucher ; j'étois même trop effrayée pour y prêter aucune attention. L'Hôteſſe vint au bruit que je faiſois. Qu'il vous ſuffiſe, Meſſieurs, continua *Sophie*, de vous repréſenter cette ſcène, ſans exiger que je vous la rapporte. Après bien des queſtions de la part de cette femme, des reproches de mon côté, & des prieres de celui de mon raviſſeur, je ſus le forcer à aller ſur l'heure me chercher une penſion dans un Couvent avec la maîtreſſe du logis. Ils y furent, & me dirent qu'ils en avoient trouvé une à Saint-Chaumont. J'exigeai encore qu'ils m'y conduiſiſſent l'un & l'autre. Me voilà dans un aſyle, me dis-je; mais le Miniſtre de mon odieux perſécuteur ſait que j'y ſuis ; ſon infâme paſſion le rendra capable de tout tenter pour ſe ſatisfaire ou ſe venger. Je ſortis le jour même de ce Couvent, & me faiſant voiturer à la nuit aux environs de celui-ci, je m'y introduiſis à pied, chargée du petit coffre qui contenoit mon argent & mes pierreries. Ce fut ſous un nom étranger,

que je porte encore, que je me mis Pensionnaire ici. Personne, acheva *Sophie*, ne sait mon histoire au vrai, & je n'appréhende pas de la rapporter devant l'estimable *Julie*. J'attends, nous dit-elle encore en finissant, que le Ciel, lassé de me poursuivre, veuille mettre fin à mes maux.

Thurin, qui jusques-là avoit gardé un silence attentif, le rompit pour remontrer de nouveau à sa vertueuse Maîtresse, combien il étoit essentiel pour son repos & pour celui de son pere, qui peut-être étoit existant, qu'elle nous laissât travailler à sa délivrance. Le spirituel *Rossignol* ne fut pas celui qui appuya le moins les raisons de son allié. Je représentai aussi à mon tour à *Sophie* qu'elle devoit préférer son pere & son frere à son mari. Cette Dame soupira, & nous pria encore de ne pas la presser sur une affaire qui ne pouvoit que deshonorer son mari, sans assurer son bonheur. *Julie*, prétexta de prendre les intérêts de sa compagne, & nous invita à ne pas insister sur une chose

qui renouvelloit ſes chagrins. Nous nous ſéparâmes ſans pouvoir rien obtenir de plus que la permiſſionde revenir. Monſieur *Roſſignol* la demanda pour lui-même.

Villani me fit ſentir que ſouvent un excès de délicateſſe nous fait autant de tort, que nous en feroit un reſſentiment trop vif. Madame *S**** eſt dans ce cas, nous dit-il : puiſqu'elle n'a pas la force de faire ſon bonheur, nous lui devons ce ſoin. Je crains, lui répondis-je de m'attirer par-là ſon courroux, & de ne pouvoir plus prétendre à ſon cœur. Ah ! Monſieur, s'écria l'Américain, ne craignez rien ; ce cœur eſt trop à vous, pour vous manquer jamais. *Villani* reprit : Eh bien ! laiſſez-moi faire, je me charge de ce ſoin, & la faute tombera ſur moi ſeul ; mais quand il devroit m'en coûter la vie, je veux affranchir ma malheureuſe Maîtreſſe. Dieu le veuille, lui dîmes-nous avec la même effuſion de cœur. Hélas ! le Ciel ne permit pas que je viſſe ce qu'il devoit tenter pour y parvenir ; & l'horrible événe-

ment qui m'arriva bientôt après, me fit presque perdre l'espoir de revoir *Sophie*, &, si j'ose le dire, le goût de l'aimer. Tout le temps que je vêcus chez *Villani*, je me fis une agréable occupation d'aller voir Madame *S****. & un langoureux délassement de m'entretenir avec Monsieur *Rossignol*. Le caractere de ce jeune homme avoit tant de rapport avec le mien, que je me sentois entraîné par une espece de simpathie à me rapprocher de lui. Je le quittois peu: il étoit le premier à m'accompagner quand je sortois. Je prétendois distraire la mélancolie où je le voyois tomber tous les jours de plus en plus, en l'entretenant de mes propres chragrins. Hélas! ce malheureux ne les partageoit que trop, & devoit bientôt y être enveloppé.

Il semble quelquefois qu'un pouvoir surnaturel vous fait donner vous-même les mains à l'arrangement fortuit de ce qui doit vous arriver de funeste. Nous fîmes un jour *Rossignol* & moi la partie d'aller souper chez Mon-

ſieur *Giblet* : comme nous étions dans la plus belle ſaiſon de l'année, nous nous propoſâmes d'y aller à pied pour nous promener. Vers la fin du repas je ſentis au-dedans de moi-même un certain trouble, dont je n'étois pas le maître. Je l'attribuai au ſouvenir de *Sophie*, que j'avois toujours préſente à la mémoire. Je brûlois de m'en entretenir ; & comme je ne pouvois pas ſatisfaire cette eſpece de maladie de mon eſprit en préſence du Maître de la maiſon, qui en reſſentoit encore une plus grande, je propoſai à *Roſſignol* de revenir par les remparts, afin de profiter agréablement de la fraîcheur de la ſoirée.

A peine avions-nous fait quelque pas, que je me ſentis ſaiſir par derriere. Je voulus d'abord porter la main ſur la garde de mon épée ; mais on me l'avoit enlevée ; & comme je voulois encore me retourner pour voir mon ennemi, des bras vigoureux me pouſſerent dans une voiture fermée de tout côté & pleine de monde. Tout cela ſe paſſa précipitamment & dans

le ſilence. J'étois ſi étourdi, que je ne pouvois proférer aucune parole. Le carroſſe alloit toujours. Je n'étois pas encore revenu de ma premiere ſurpriſe, lorſque je ſentis qu'on m'appliquoit un bandeau ſur les yeux. Cette nouvelle précaution redoubla mon effroi. J'eus encore moins la faculté d'articuler aucune parole; mais un moment après il m'échappa un ſoupir, & ce ne fut pas ſans étonnement que j'en entendis auſſi pouſſer dans le fond du carroſſe. L'attention que je prêtai à cette nouvelle circonſtance remit aſſez mes eſprits pour me laiſſer la liberté de commencer à réfléchir ſur cet événement. Que dis-je, y réfléchir; je ne pouvois que prêter une attention machinale à ce qui ſe paſſoit. Ce qui me frappoit le plus, c'étoit le mouvement du carroſſe : il me ſembloit qu'il tournoit ſans ceſſe. Je n'étois pas aſſez maître dans mon jugement pour me rendre raiſon de cette uniformité de mouvement; mais il me reſtoit aſſez d'inſtinct pour le remarquer quand il s'arrêta.

Ne manquons pas notre coup, dirent les scélérats qui me tenoient, en me faisant descendre de la voiture. Je passai dans une allée si étroite, que je touchois les deux côtés du mur. Une nouvelle précaution que l'on prit acheva de me glacer d'effroi. On me mit un baillon à la bouche. Je présumai que j'allois arriver au lieu où je devois recevoir le coup de la mort; & chaque pas que l'on me faisoit faire, sembloit m'en approcher de plus près. On me traîna sur l'escalier. Tous ces mouvemens se faisoient dans le silence; & rien ne l'auroit troublé, si je n'eusse entendu un bruit sourd, qui me fit conjecturer que des gens armés me suivoient de loin. Enfin je compris que j'étois entré dans un appartement, lorsque je sentis qu'on m'asséyoit sur un siége. Mes bourreaux tout essoufflés, demeurerent quelque temps sans parler. Peu de temps après, ils prirent la parole, & se dirent entr'eux: Eh bien! leur laissera-t'on la vie? Ou qui des deux tuerons-nous? On persista long-temps à dire que ce devoit être

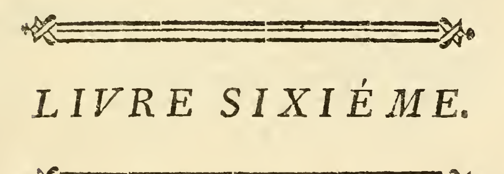
moi. Enfin, après avoir délibéré encore quelque inſtant bas, on m'arracha mon bandeau. Je vis ſix hommes qui m'environnoient avec chacun un piſtolet, qu'ils tenoient à deux doigts de mon front. Voyons tous tes papiers, me dirent-ils. Fouillez-moi, leur répondis-je, ne m'en ſentant pas la force. Ils ne trouverent ſur moi que quelques notes littéraires, un Livre & la Lettre à double ſens de *Sophie*. Malheureux, me dirent-ils, voilà ta condamnation. Ils la prirent, la lurent & la déchirerent en mille morceaux à mes yeux. Il faut, reprirent-ils, que tu abjures la conquête de cette Dame; que tu faſſes ſerment de ne plus la revoir, & que tu foules aux pieds cet écrit de ſa main. Comme je répugnois à le faire; c'eſt aſſez différer, s'écrierent ces ſcélérats, donnons la mort à ſon ami, pour le punir de ſa réſiſtance. En diſant ces mots, ils firent une évolution devant moi, qui me laiſſa la liberté de voir le malheureux *Roſſignol*, qui étoit vis-à-vis dans la même ſituation. Je l'entendis pronon-

cer d'un ton d'amertume: Ah! je ſuis mort! Ce cri qui me perce encore le cœur me fit perdre alors toute connoiſſance, & m'empêche d'achever cette tragique Hiſtoire de ma vie. Il eſt plus dur de cauſer la perte d'un ami, qu'il n'eſt doux de faire ſon bonheur.

Fin du cinquiéme Livre.

L'HOMME

L'HOMME.



LIVRE SIXIÉME.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS

DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***.*

AVEC FIGURES.

Quis eſt homo ? Omnis eſt ; nihil eſt.

LIVRE SIXIÉME.



A LONDRES, & *se vend* A PARIS;

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq. prés les Mathurins, à St. André.
ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

M. DCC. LXIV.





Veritable joie de l'ame.

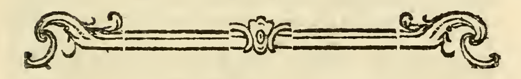


L'HOMME,

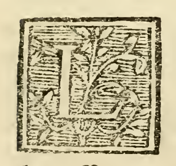
OU

LE TABLEAU

DE LA VIE.



Livre Sixiéme.



A mort, l'effroi du commun des hommes eſt l'eſpoir de quelques-uns: elle ſeule ſembloit pouvoir me tirer du labyrinthe affreux où j'étois enfoncé. Pour cette fois mes maux étoient à leur comble; quel moyen, quelle apparence que je puſſe y trouver du re-

mede? J'étois donc condamné à verſer à jamais des pleurs ; que dis-je, ils ne devoient avoir qu'un temps ; ce n'étoit que par l'objet qui les faiſoit répandre, qu'ils pouvoient être taris. Le furent-ils enfin? Fus-je vraiment heureux? Etoit-il poſſible, & méritois-je de l'être? C'eſt ce que l'on verra dans la ſuite de ma vie. Il eſt temps d'en reprendre la plus fâcheuſe époque.

J'eus à peine recouvré la raiſon, que je faillis à la perdre une ſeconde fois, quand au premier coup d'œil j'apperçus que mon ami n'étoit plus à l'endroit où ſon dernier cri m'avoit annoncé ſa mort. Je jettai un regard douloureux ſur les traces ſanglantes qu'il laiſſoit après lui, puis je relevai mes paupieres avec indignation ſur les bourreaux qui avoient aſſaſſiné cet infortuné. Je voulus leur adreſſer les reproches les plus amers ; mais ma bouche ne put en proférer aucun.

C'eſt peu, dit l'un d'eux de perdre ta maîtreſſe & ton ami, il faut encore renoncer à ta Patrie. Il faut la quitter

pour jamais, abandonner l'Europe, & aller chercher un aſyle dans quelque autre partie de la Terre. Il ſeroit pourtant plus ſimple de le tuer, reprenoient-ils entr'eux. Plus malheureux qu'un criminel qui a tout à appréhender de la ſévérité de ſes Juges, je n'avois qu'à frémir de la cruauté de mes bourreaux. Il eût été inutile de tenter de les fléchir : auſſi m'abandonnai-je à toute leur férocité. A la pointe du jour l'un d'eux me dit : On vous laiſſe la vie, vous m'en avez l'obligation ; mais vous n'en jouirez pas longtemps, ſi vous ne vous reſolvez à paroître ſourd & muet pendant le voyage que vous allez faire avec nous. On me força de monter dans une chaiſe de poſte ; on recommanda la plus prompte diligence au Poſtillon ; & nous arrivâmes en très-peu de temps à Dieppe, où ces ſcélérats attendirent avec impatience un vaiſſeau qui pût me tranſporter dans des climats étrangers. Contraint par la fatale loi qu'ils m'avoient impoſée, j'étois toujours témoin muet de leurs

démarches ; chaque jour j'apprenois ce qu'ils avoient fait, ou ce qu'ils comptoient faire, sans que je pusse leur adresser aucune plainte, ou leur faire aucune remontrance. Je sus qu'ils avoient parlé à un Capitaine de Vaisseau marchand, qui devoit me transporter à la Martinique.

Le Lecteur a sans doute déjà prévu ce que je devois penser en pareil cas ; les méfiances que j'avois sur le compte de Monsieur S***. l'appréhension que m'occasionnoit sa femme, les regrets que pouvoit m'arracher Monsieur *Rossignol* & l'inquiétude que j'avois par rapport à moi-même. La ressource la plus naturelle au malheureux, c'est de se plaindre ; mais c'étoit la premiere dont on avoit prétendu me priver. Je gardois donc un morne silence, qui n'étoit interrompu que par mes larmes, tandis qu'on travailloit à m'éloigner à jamais de ma Patrie.

On vint m'annoncer que ce seroit pour la huitaine d'après. J'avois déjà résolu de communiquer l'Histoire de mes malheurs au Capitaine de Vais-

ſeau, quel qu'il fût, quand on m'apprit que j'aurois encore une partie de l'eſcorte qui m'avoit accompagné. Je compris alors qu'il ne falloit rien attendre de moi-même ; mais ſimplement de la Providence.

Tandis que je me fondois ainſi ſur ſa bonté, elle me préparoit de nouvelles diſgraces, d'où devoit découler un jour le bonheur dont j'ai joui par la ſuite. J'ai trop peu d'art pour préparer un événement qui m'arriva preſque tout de ſuite : d'ailleurs la triſteſſe qu'il m'inſpire encore, ne me laiſſe pas la faculté d'y rien changer.

L'Hôte de notre Auberge vint nous prier d'aſſiſter à l'adminiſtration de quelqu'un qu'il avoit chez lui, & pour qui il paroiſſoit s'intéreſſer vivement. Ce bon homme, trompé comme les autres ſur mon compte, employa tous les ſignes les plus expreſſifs pour m'inviter à cette pieuſe, mais triſte cérémonie. Il m'a toujours ſuffi d'entendre parler d'un malheureux, pour m'intéreſſer à ſon ſort. Quand le Maître du logis fut retiré, j'employai

moi-même les prieres pour obtenir de mes persécuteurs la permission de voir la personne qui étoit malade. Ils y consentirent, à condition que je soutiendrois le rôle de muet.

Dieu! que ce rôle me gêna! & combien de fois fus-je prêt à le quitter, pour me livrer tout entier aux mouvemens que la nature m'inspiroit; mais je devois me taire, & je gardai le silence pour conserver mes jours. Si je n'aimois pas la vie, du moins voulois-je la ménager comme un moyen de revoir *Sophie*.

Quel autre motif eût pû m'empêcher de parler, en voyant Madame *de Senneval* au lit de la mort? Car c'étoit elle qu'on administroit. Si je ne travaillois que d'imagination, je n'aurois pas hasardé ce fait, ainsi que celui de mon enlévement & de la contrainte où l'on m'avoit asservi; mais j'écris des vérités, & je n'en veux omettre aucune: d'ailleurs on sera moins surpris de cet incident, quand on voudra se rappeller que Monsieur *Giblet* avoit fait courir le bruit que

j'étois prêt à m'embarquer à Dieppe. Ma femme étoit venue pour m'y joindre, & elle y étoit tombée malade en me cherchant.

Lorſque je la vis, elle étoit ſi préoccupée de ſon acte de piété, ou ſi effrayée de cette triſte cérémonie, qu'elle ne me diſcerna point parmi les aſſiſtans. Je pris la réſolution de me faire reconnoître, dans la crainte que mes perſécuteurs ne m'en laiſſaſſent point la liberté un jour plus tard. Cependant c'étoit interrompre la ſainteté de ſon action, que de ſe montrer à elle dans ce moment même. Je méditois encore ſur les moyens de me découvrir, lorſqu'elle s'écria : Que de graces à la fois, voilà mon époux ! O ! mon cher *Senneval*, venez au moins recevoir mes derniers ſoupirs, ce feront ſans doute les ſeuls qui pourront ne pas vous déplaire ! Commencez à vivre, je vais mourir ! qu'il m'eſt triſte de ne pouvoir vous rendre heureux qu'après ma mort, moi qui n'aurois voulu exiſter que pour faire votre bonheur ... Elle en auroit

dit davantage si les gens qui la soignoient ne lui eussent imposé silence, autant, disoient-ils pour l'intérêt de son ame, que pour la santé de son corps.

L'Hôte tout étonné de cette rencontre, nous tira à part, & dit à mes Gardes, qu'un Moine de l'Ordre de... étoit venu chez lui quelques jours avant que j'y fusse arrivé s'informer si je n'y logeois point, ayant, disoit-il des papiers d'importance à me remettre. J'en avertirois Monsieur lui-même, ajouta cet homme, si je n'étois prévenu qu'il ne peut ni m'entendre, ni me répondre. C'est assez, lui dirent mes persécuteurs, on aura égard à votre avis.

Retiré dans l'appartement que nous occupions, je leur communiquai mes inquiétudes à ce sujet. Eh! que vous importent ces papiers, me répondirent-ils, vous allez quitter l'Europe; tout ce qui y est ne doit plus vous intéresser. Et ma femme, leur dis-je, malheureux, faut-il que parce que vous agissez en barbares à mon égard, je renonce aux droits de l'humanité & de

ſa nature envers elle ? Dois-je appréhender que vous pouſſiez la dureté juſqu'à me refuſer la ſatisfaction de ſa revoir ? Non ; mon ſilence doit vous être une certitude du peu de riſque que vous courez en acquieſçant à ma priere.

Quand on renonce à ſa maîtreſſe, me dirent-ils en ſubſtance, & ſur un ton railleur, on peut bien abandonner ſa femme. Ils accompagnerent ce refus de mille autres propos ironiques que ces gens ſtupides regardoient comme autant de pointes d'eſprit. Trop aſſuré de l'inutilité de mes ſollicitations, je les ceſſai pour me livrer à ma triſte habitude de réfléchir ſur mes malheurs : ainſi paſſai-je la nuit entiere à m'entretenir de ceux que j'éprouvois, & à exagérer ceux que je prévoyois.

Le jour me ſurprit encore ſans que j'euſſe pu fermer mes paupieres couvertes de larmes. Un de mes Gardes alla prendre de nouveaux arrangemens pour mon départ : il revint auſſi-tôt, & nous annonça qu'il ſeroit prochain. O Ciel ! m'écriai-je du fond de l'ame, ne m'avez-vous fait échapper à tant de

maux que pour m'accabler ſous les plus grands. C'en eſt fait, je ne reverrai plus ni ma Patrie, ni mon amante, ni ma femme : Errant, ſans fortune, pourſuivi par la tyrannie, je me vois réduit à traîner ma malheureuſe vie dans d'autres climats.

La précipitation de cet embarquement tant redouté ne me laiſſa pas le temps de m'abandonner à mes triſtes réflexions. J'y touchois preſque, & je me perſuadois bien qu'il arriveroit, ſans que je puſſe voir mon épouſe, lorſqu'on vint m'appeller de ſa part. On me preſſa de la joindre, de maniere que mes Gardes furent forcés de m'y conduire. Hélas ! c'étoit bien le moins que je lui accordaſſe cette ſatisfaction.

Approchez, Monſieur, me dit-elle, venez recevoir mon ame, le dernier de mes ſoupirs eſt encore pour vous. Je vous avois ſacrifié mon repos, ma fortune & ma réputation ; il ne me reſtoit plus que la vie. Je vous en fais auſſi un ſacrifice. Il eſt cependant le moins précieux, puiſqu'elle m'étoit inſupportable ſans vous . . . . . A ces mots

elle s'interrompit, jetta un profond ſoupir, & me regarda languiſſamment. Auriez-vous du regret de ce que vous avez fait ſouffrir à la plus paſſionnée des femmes, reprit-elle, & votre ſilence pourroit-il me donner du repentir de la violence de ma réſolution? Ah! *Senneval*, vous ne pouvez pas me rendre la vie, ma douleur y a mis de trop grands obſtacles; mais au moins pouvez-vous charmer mes derniers momens, en me faiſant cet aveu. Je baiſſois les yeux, & je les tournois timidement du côté de mes Gardes. Leur air rébarbatif ne m'indiquoit que trop qu'ils exigeoient que je gardaſſe le ſilence. Cependant il étoit bien violent de le garder près d'une femme dont la ſituation & le péril m'attendriſſoient juſqu'aux larmes.

Non, s'écria-t-elle avec amertume; c'eſt trop me flatter que de croire que le repentir étouffe votre voix; cet odieux ſilence eſt l'enfant du mépris, je n'en ſuis que trop ſûre, vous déteſtez celle qui vous adore..... Elle voulut en dire davantage; mais les approches

de la mort l'en empêcherent : ses yeux quoique éteints se fixerent encore sur moi, elle me tendit la main, me la serra, résista à son oppression, versa des pleurs, me dit : Ah ! mon cher mari, & expira.

Le trépas est de tous les événemens celui qui affecte le plus. C'est le seul où la raison ne puisse & ne doive même rien gagner d'abord sur la Nature. Il faut lui payer ses droits, & alors les larmes de l'humanité lui font honneur. La douleur que je ressentois étoit trop aiguë pour pouvoir ne la témoigner que par des pleurs. J'eus à peine vu mourir mon épouse qu'il m'échappa malgré moi les cris les plus amers. Les gens qui me conduisoient plus déconcertés du bruit que j'avois fait, que touchés de la mort de Madame *de Senneval*, s'efforcerent de m'arracher d'auprès de son corps inanimé.

L'excès de la douleur rend imprudent. Barbares, leur dis-je, pouvez-vous m'interdire jusqu'à la faculté de plaindre la mort de ma femme ! Otez-moi la vie, & laissez-moi regretter la

ſienne. Ce que je venois de dire, excita un bruit ſourd parmi les perſonnes qui étoient préſentes, & détermina mes gens à m'entraîner malgré moi dans mon appartement.

Le monde s'attroupoit autour de moi, me ſuivoit avec émotion, & me demandoit pourquoi je parlois, & pourquoi j'avois gardé le ſilence ſi longtemps ? je fis quelques efforts pour intéreſſer les aſſiſtans en ma faveur, mais mes bourreaux s'y oppoſerent, ils me firent entrer dans le fond de mon appartement, & ils en refermerent la porte ſoigneuſement.

C'eſt aſſez garder des meſures, dit l'un d'eux, puiſque celles que nous avons priſes deviennent inutiles, il faut au moins nous aſſurer de notre proie : la mort eſt le ſeul moyen qui nous reſte, que tardons-nous à en profiter ? Il ne tient qu'à nous de la lui donner.

Si ſcélérats que ſoient les hommes, rarement ſe portent-ils ſans trouble aux grands crimes ; les voix furent partagées, chacun imaginoit un ſupplice, & aucun ne convenoit de celui qu'on

devoit choifir. Enfin, ils déciderent entr'eux qu'il falloit me punir par ce qui avoit été caufe de mon indifcrétion. Il fut déterminé qu'on me créveveroit les yeux, qu'on m'arracheroit la langue, & qu'on acheveroit ainfi de me mutiler de maniere à ne pouvoir plus goûter les plaifirs de la fociété. On met mes pieds, mes mains & ma bouche dans des entraves & l'on me charge à la la fois de mille coups & de mille liens. En vain aurois-je voulu proférer quelques mots pour attendrir ces Barbares; on m'en ôtoit les moyens. Celui d'entr'eux qui avoit porté la parole, fut auffi le premier à aiguifer un efpece de dard deftiné à me crever les yeux. Hélas! Qu'étoit-il befoin de prendre cette précaution? Le Ciel le permettoit fans doute ainfi, pour éprouver plus long-temps ma conftance, ou plutôt pour me faire échapper à ce fupplice. Un événement auffi inattendu qu'effrayant, fufpendit le premier coup qu'on alloit me porter. On frappa fubitement à la porte, cet incident démonta mes perfécuteurs; ils

ſe diſoient tout à la fois, achevons-le & ſauvons-nous. Pendant leur courte délibération, on frappa de nouveau & avec plus de force. Ils perdirent la tête, la peur des châtimens les porta à me délier; ils le firent avant que d'ouvrir, & ne s'y déterminerent qu'en s'en entendant ſommer de la part du Roi.

Je vis alors entrer un Exempt, accompagné d'une troupe d'Archers, & je fus très-ſurpris de le reconnoître pour le même Officier de Police, avec lequel j'avois eu quelque liaiſon à Paris. Mon étonnement fut au comble, quand il me dit qu'il étoit chargé d'un ordre de la Cour pour m'arrêter. Je ne doutai pas que ce ne fût un nouveau coup que me porta Monſieur *S****. je le regardai comme le plus aſſuré & le moins ſuſpect dont il eût pu ſe ſervir. La trahiſon de l'Exempt ſi grande qu'elle fût ne me toucha que foiblement. Je me livrai à lui ſans nulle réſiſtance, & même avec un eſpece de ſatisfaction, ſi j'oſe le dire de pouvoir me ſouſtraire à la tyrannie de mes perſécuteurs. Vous

voyez, me dit cet Officier quel intérêt je prends à vous. Je ne daignai pas répondre à ce compliment que je regardois comme un outrage. Je vis *Roſſignol* s'avancer au milieu de la troupe des Archers. Le voilà, leur dit-il, je ne le quitterai point. Mon eſprit étoit tellement troublé que je fus effrayé en reconnoiſſant un homme que j'avois cru mort juſqu'alors. Quelques autres propos équivoques qu'il tint aux gens qui l'accompagnoient me le firent regarder comme un nouvel ennemi, & même comme l'Auteur du coup que l'on me portoit. Il me parut ſi mépriſable que je ne daignai pas lui reprocher ſa perfidie. L'Exempt força mes perſécuteurs à le ſuivre; s'aſſura de nous tous avec la même attention, & nous fit reprendre le chemin de Paris.

J'étois ſeul avec lui dans une voiture; il profita de cette circonſtance pour m'éclaircir ſur la bizarrerie de ce dernier incident. Je m'empreſſe de le faire moi-même, pour tirer le Lecteur de l'inquiétude qu'il peut lui occaſionner. Monſieur *Villani* avoit fait des re-

cherches pour découvrir ce qu'étoit devenu ſon beau-frere & moi. Sa diligence & l'exactitude de la Police l'avoient mis à portée d'apprendre la nature de mon événement. Cet Officier, ou plutôt cet ami s'étoit chargé lui-même du ſoin de me venir délivrer, & il me conduiſoit à la Baſtille, où je ſerois en ſûreté, tandis qu'on éclairciroit mon affaire, & qu'on travailleroit à me défaire de mes perſécuteurs en les détruiſant.

On me mit en effet dans la priſon qu'on m'avoit deſtinée, & j'y paſſai quelques jours à y réfléchir ſur la bizarrerie de mes aventures & à en attendre l'iſſue. Le Gouverneur, homme aimable & ſpirituel, comme on en met ordinairement à cette place, ſe plut à me faire raconter mon Hiſtoire & me fit eſpérer un bonheur à venir, des bontés & de l'intégrité du gouvernement. On m'annonça quelques jours après la viſite de quelqu'un que j'avois regardé comme un de mes ennemis, & qui venoit me donner des preuves du contraire. C'étoit comme on aura pu le ſoup-

çonner, Monſieur *le Blanc* qui ſe préſenta à moi avec les marques les plus frappantes d'une joie mêlée de triſteſſe. Eſt-il bien vrai que je vous revoie ? me dit-il en m'abordant, mes yeux ou plutôt mon cœur ne me trompent-ils pas ? Eſt-ce bien vous, mon cher *Senneval* ? & le Ciel qui me rend mon ami & mon fils, me rend-il ſon eſtime & ſa confiance ? Ah ! Chevalier, ſi vous avez tardé juſqu'à préſent à reconnoître mon innocence, ne différez plus à me rendre juſtice ; je vous en conjure par les mânes de votre femme, dont vos ſoupçons inſulteroient la mémoire. Pouviez-vous bien penſer qu'à mon âge, avec les ſentimens que je vous témoignois depuis ſi long-temps, j'euſſe le front de joindre la perfidie à l'injuſtice & à la violence ? Etois-je capable de vous trahir ? Votre femme y eût-elle conſenti ? Méritiez-vous une pareille inſulte ? Ah ! mon fils, oublions de tels ſoupçons, continuoit-il en m'embraſſant, & ne nous occupons que de vos ſeuls intérêts actuels.

Sans doute vous ignorez ce qui ſe

paſſe par rapport à votre affaire. Elle a fait un éclat conſidérable ; & ce n'eſt que parce qu'elle eſt devenue notoire, que j'ai pu obtenir la permiſſion de vous voir. Les gens qui vous avoient emmené ſont tous arrêtés. On m'aſſure même que M. *S**** eſt ſoupçonné d'être l'inſtigateur de leur ſcélérateſſe. Quoi qu'il en ſoit, mon cher, reprit-il avec un tranſport d'amitié, vous touchez au terme du bonheur, & j'aurai encore la ſatisfaction d'en être témoin ; mes vœux ſeront comblés, je doute même que mon ame puiſſe ſuffire à tant de joie. Si vous me rendez en outre toute votre eſtime & votre amitié. Mais, dit-il, en s'interrompant, vous a-t-on remis les papiers que je vous envoyois ? Les avez-vous lus ? Où ſont-ils ? Je répondis à toutes ces queſtions, en apprenant à mon ami ce que le Lecteur a vu plus haut. Charmé de ſavoir que ces papiers vinſſent de Monſieur *le Blanc*, je le ſuppliai de me dire ce qu'ils contenoient. Ce fut en vain ; il me le refuſa abſolument.

Que n'aurois-je point à dire, ſi je rapportois tous les tendres propos que me tint mon ami dans cette premiere viſite : mais j'ai des faits à rapporter ; il s'en préſentera peut-être même bientôt de plus intéreſſans à décrire ; ſuivons notre récit. Au bout de quelques jours on me permit de m'entretenir avec mon cher *Roſſignol*, triſte compagnon de mes malheurs. Il ſe promenoit dans le jardin, & étoit abſorbé dans ſes rêveries. Ami, lui dis-je en l'abordant, que de reproches n'avez-vous point à me faire ! combien m'en fais-je à moi-même d'avoir été la cauſe de vos maux ! Je ſuis trop heureux, me répondit-il d'avoir pu vous accompagner dans vos peines, & de pouvoir vous retrouver au moment où elles ſont prêtes à finir. Je vous l'avoue, cher ami, ce ne ſont point les maux qui nous ſont communs qui m'affligent : non je ne puis vous diſſimuler davantage les ſentimens de mon cœur. J'aime, & l'amour joint ſes fers à ceux qui m'accablent. L'auriez-vous cru, Monſieur, malgré l'antipathie que je

vous ai témoigné avoir pour aucun engagement, je n'ai pu me défendre d'une passion qui me dévore. Dieu, que l'amour est puissant ! Qu'il est difficile de lui résister ! Je lui céde, cher ami, & j'en meurs de dépit & de douleur. Je vous plains, lui dis-je ; je sais ce que c'est que d'aimer : mais, mon cher, contiuai-je, achevez de me témoigner votre confiance, en me nommant la personne qui regne sur votre ame. La connois-je ! Un soupir fut toute la réponse du Prisonnier. Je voulus le presser de s'expliquer davantage, quelques larmes qu'il laissa échapper me forcerent de suspendre mes questions. Je me séparai de lui, sans qu'il m'eût instruit du nom de la personne qu'il aimoit. Je ne pus que la soupçonner.

Tout ce qui intéresse l'amitié & l'amour, ne doit point paroître indifférent. J'eus assez de liberté pour voir mon ami chaque jour, & je continuai à soulager sa peine en la partageant. Cessez, Monsieur, me dit-il une fois, cessez de nourrir une passion que je

ſuis contraint de déraciner de mon cœur. Je ſais que le devoir m'y oblige, mais un charme ſecret s'y oppoſe ſans ceſſe. Je propoſai à mon ami d'eſſayer d'un peu de diſſipation. Quoi ! vous connoiſſez l'amour me dit-il, & vous pouvez me propoſer un pareil expédient ! Un jour que nous nous entretenions de la ſorte, nous vîmes venir Monſieur *Villani* ; la bonté de ſon cœur éclatoit en toute rencontre. On voyoit la douleur & la joie ſe combattre ſur ſon viſage & dans ſes yeux. Ses expreſſions étoient d'autant plus tendres qu'elles étoient naturelles. Il nous confirma, & preſque en rougiſſant, que c'étoit lui qui avoit travaillé à notre délivrance en nous faiſant arrêter. Ce qu'il m'apprit de plus flatteur, c'eſt qu'il avoit retiré Madame *S**** du Couvent où nous l'avions vue, & qu'elle logeoit chez lui, où nous pourrions dans peu la revoir.

Cet ami fut à peine ſorti que *Roſſignol* parut ſe féliciter lui-même du changement avantageux de *Sophie*. Nous la verrons bien plus librement,

me diſoit-il en fixant ſes regards ſur moi, nous n'aurons plus à craindre ni la préſence de *Julie* , ni la contrainte du lieu ; le temps ne ſera pas limité. Mais ajouta-t-il, vous ne me dites rien , & vous êtes moins ſenſible à votre bonheur que moi. J'étois trop préoccupé de mes réflexions pour pouvoir les lui communiquer. Je pris le parti de le quitter & de me livrer ſeul à toutes les dées qui m'obſédoient.

L'amour ſi puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas le ſeul ſentiment qui occupe les cœurs tendres. La mort de mon épouſe m'arrachoit toujours des regrets. Ce n'eſt qu'après le trépas qu'on rend juſtice au mérite, qu'on daigne même le reconnoître. Ma femme n'étoit plus , & je ſentois tout ce qu'elle avoit valu. Je verſois des pleurs amers toutes les fois que je me reprochois d'être l'auteur de ſa mort par les peines que je lui avois cauſées.

Les fréquentes viſites que je recevois diſſipoient foiblement mon chagrin ; celle de Madame de *Saint-Hylaire* l'aggrava encore. Son compliment ſur la

mort de mon épouſe auroit plutôt paſſé pour être de félicitation que de condoléance. C'étoit une femme qui le faiſoit & je n'en fus point ſurpris. Le Ciel vous regarde en pitié, me dit-elle; je vous vois prêt à jouir de ſes récompenſes. Rendez-vous en digne par de ſaintes préparations....... Elle en étoit là de ſon diſcours lorſque Monſieur *le Blanc* entra, elle pâlit & me parut décontenancée. Mon ami la ſalua de cette maniere qui dénote plutôt une civile indifférence qu'une tendre affection. Que je ne vous interrompe point, nous dit-il; ma préſence ſemble vous troubler, continua-t-il en regardant Madame *Saint-Hylaire*, & je vais me retirer. Cette bigote interdite & confuſe ne ſut que répondre à tous les propos de ce galant-homme.

J'ai toujours été ami de la vérité & curieux de la découvrir, je fis tous mes efforts pour pénétrer la cauſe de l'embarras de cette femme. Elle n'en revint que pour ſe ſouſtraire à ma curioſité. Mais je la retins, & la preſſai de reſter,

dans les termes les plus engageans, elle aima mieux ſe rendre à ma priere que de perſiſter dans une réſolution qui devoit nous paroître ſuſpecte. Les amitiés que me faiſoit Monſieur *le Blanc* inſpiroient du dépit à ſon ennemie & augmentoient ſon embarras; il fut au comble lorſque mon ami feignit d'entrer dans mes intentions & me dit : Eh bien, Chevalier vous devez à préſent reconnoître toute mon innocence; daignez donc m'apprendre ce qui peut vous avoir indiſpoſé contre moi; ne refuſez pas de me nommer mon accuſateur & de me fournir l'occaſion de me juſtifier. Je fis quelque difficulté; mais ne pouvant plus réſiſter aux tendres ſollitations d'un ami qui deſiroit tant de me prouver ſa candeur, je tournai de foibles regards ſur la fauſſe dévote & je répondis à Monſieur *le Blanc* c'eſt Madame........ Le trouble que j'excitois chez cette femme augmenta le mien au point que je ne pus achever. Qu'avez-vous à me reprocher, Madame, lui demanda mon ami, & qu'avez-vous pu voir dans ma conduite qui

ſcandaliſât votre ſcrupuleuſe conſcience? Voyant alors qu'elle ne répondoit rien, le vieillard reprit : Parlez, Madame, parlez; vous avez noirci la conduite d'une épouſe; vous avez compromis la délicateſſe d'un ami; vous avez cauſé la rupture d'un ménage. Il faut que vous diſiez ſur quel fondement. La Comteſſe étoit mon ennemie, nous répondit la Bigote .... Et qu'avois-je de commun dans vos démêlés? ... Ne vous dis-je pas que je la haïſſois? N'étoit-il pas naturel que lui voulant du mal, & appercevant en elle des choſes équivoques, je les priſſe du mauvais côté? A Dieu ne plaiſe cependant que je l'aye fait d'un propos délibéré.

Nous nous entre-regardions, Monſieur *le Blanc* & moi, & nous nous communiquions par nos regards mille réflexions ſur la perfidie des femmes, & l'eſprit de vengeance qui anime les hypocrites. La honte de ſon crime ſuffiſoit pour punir celle-ci. Je rompis une converſation qui nous donnoit trop d'avantage ſur elle, & je la priai ſeule-

ment de nous apprendre quel avoit été le ſujet de ſon inimitié. Elle nous avoua que s'étant trouvée dans une Egliſe avec mon épouſe, celle-ci avoit eu la hardieſſe de ſe placer au-deſſus d'elle ; que non contente de cette groſſiereté, elle avoit encore eu l'inſolence de prendre le pas ſur elle en ſortant. Madame de *Saint-Hylaire* ajouta, qu'elle avoit fait depuis de vains efforts ſur elle-même pour pardonner cette inſulte à la Comteſſe ; qu'elle ne l'avoit jamais pu, & qu'elle avoit même ſenti renouveller tout ſon reſſentiment, en apprenant que ſon ennemie s'étoit arrogée de faux titres. Je paſſe ſous ſilence toutes les réflexions que m'occaſionna l'inimitié de cette femme, & je m'empreſſe d'achever l'Hiſtoire de mes malheurs.

Un jour que je m'entretenois avec le triſte *Roſſignol*, & que je m'appliquois à diſſiper ſa mélancolie, Monſieur *Villani* vint m'annoncer ma ſortie. Il m'emmena chez lui, où il m'avoit déjà fait préparer un appartement. J'aurois voulu pouvoir hâter la courſe

des chevaux, pour goûter plutôt le plaiſir de revoir, d'entretenir & d'embraſſer *Sophie*. Que l'imagination des amans eſt féconde! Je me figurois déjà jouir de tant de ſatisfactions! Je revoyois ma maîtreſſe; la joie éclatoit dans ſes yeux; j'étois ravi dans ſes bras. Le moment tant deſiré arriva: en goûtai-je toutes les douceurs? Hélas! que me ſerviroit-il de vous laiſſer ignorer le nouveau chagrin que j'éprouvai. *Sophie* n'étoit plus chez Monſieur *Villani*; & s'il avoit différé à me le dire, c'eſt qu'il avoit craint de m'affliger, ou plutôt c'eſt qu'il n'avoit été occupé que du plaiſir de me voir libre. Que je vous plains, me dit *Roſſignol* en ſoupirant. C'eſt un effet de la fatalité de mon étoile, lui répondis-je du ton le plus pénétré. Vous la reverrez, mon cher Monſieur, reprit avec affection le tendre *Thurin*; vous la reverrez, & dès demain, ſi je puis. Ah! mon ami, lui dis-je, ce ſeroit expoſer ma vie que de tarder à me procurer cette ſatisfaction. Il s'efforça de diſtraire ma mélancolie. Il n'y eut que le ſeul *Roſ-*

ſignol qui reſta plongé dans la ſienne.
Nous fûmes en effet le jour ſuivant voir cette Dame, qui étoit en penſion au Couvent de Sainte-Agnès. J'aurois peine à exprimer ſa ſituation ; ſa joie étoit combattue par une eſpece de honte. Elle ſembloit tout à la fois ſatisfaite & embarraſſée en ma préſence. Vous venez ſans doute me faire un dernier adieu, me dit-elle avec contrainte, & recevoir le mien. Qui pourroit me forcer à l'un & à l'autre, Madame, lui demandai-je ? .. L'uſage, la bienſéance, le devoir.... Ah ! *Sophie*, l'amour eſt plus fort que tous ces motifs. Vous ne m'avez jamais aimé : ſi vous l'euſſiez fait autant que moi, vous concevriez auſſi peu qu'il fût poſſible de nous quitter.... Que vous connoiſſez mal mon cœur ! Que vous rendez peu de juſtice à mes ſentimens, Chevalier ! Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis. Je m'arrache des bras de l'amour ; mais je fuis la préſence de l'auteur de l'affront de mon mari.... Hélas ! Ne le ſuis-je pas innocemment ? Que peut-il arriver à

ce mari qui approche de ce qu'il m'a fait souffrir ? . . . . . . Votre innocence ne peut justifier la mienne aux yeux du Public. Il suffiroit qu'on sût que nous nous voyons, pour qu'on soupçonnât que nous avons travaillé de concert à faire faire le procès à mon époux. De telle maniere qu'il le fût, je dois au moins respecter en lui cette qualité. . . . . Ah ! Madame, vous m'êtes plus cruelle que lui-même. Il ne me privoit que de la liberté ; mais vous, vous m'arrachez la vie ; c'est la perdre à chaque instant, que d'être forcé à ne plus vous voir. De grace, ma chere *Sophie*, appellez du préjugé à la bonté de votre cœur. Eh quoi ! mes maux, ma constance & mon amour ne peuvent-ils désarmer votre insensibilité ? . . . Vous m'avez trop rendu de services pour m'être indifférent ; vous ne méritez pas de l'être & ce reproche nous avilit tous deux. Les genoux fléchis & la tête baissée, je serrois étroitement ses mains ; je les arrosois de mes larmes, je soupirois, & je ne pouvois que prononcer du ton le plus pé-

nétré : *Sophie* vous m'aimez & vous m'abandonnez! *Sophie*, vous ne voulez plus que je vous revoye, & vous vous intéreſſez à ma vie! Ah! cruelle, achevez l'ouvrage du ſcélerat que vous me préférez : donnez-moi la mort.

Non, Monſieur, me dit-elle d'un ton qu'elle avoit eu le temps de fortifier ; non, je ne puis vous revoir, mon devoir l'exige. Il m'en coûte ; mais J'obéis. J'allois lui répondre, lorſque je la vis détourner les yeux, ſe les eſſuyer & ſe retirer. Monſieur *Roſſignol*, qui étoit préſent, & qui avoit toujours été attentif à notre entretien, fut le premier à me dire qu'elle avoit raiſon, & qu'elle étoit fondée à ne pas vouloir ſouffrir mes viſites. Vous avez *Julie*, me dit-il ; ce ne devroit être qu'avec regret que vous lui refuſiez votre cœur. Elle eſt digne de tout autre traitement. Vengez-là des caprices du ſort ; aimez-là, tout vous aſſure de la ſatisfaction que vous en retirerez. En diſant ces mots, il m'embraſſoit étroitement & il ajoutoit : me promettez-vous de l'aimer? Pouvez-vous me refuſer cette

grace? Et ſur ce que je différois à lui répondre, il me diſoit, au moins, promettez-moi, cher ami, que vous ne reverrez plus *Sophie*, que vous ne prétendrez plus à ſon cœur, qu'elle n'aura plus aucun droit ſur le vôtre.

Le regard expreſſif que je fixai alors ſur *Roſſignol* lui fit pénétrer la nature de mes réflexions. Il me dit c'eſt pour votre intérêt perſonnel, c'eſt pour celui de la Dame, c'eſt pour le mien, puiſque nos ſentimens nous lient enſemble. Vous ne me dites que trop vrai, lui répondis-je à ces mots. Il ſe tut, & baiſſa la tête. La viſite de Monſieur *Giblet* que nous reçumes au même moment, nous fit rompre cet entretien, pour nous livrer au plaiſir d'embraſſer un ami qui ſembloit renaître en nous revoyant. Ce qu'il y avoit de malheureux en lui, c'eſt que ſa tête étoit preſque tournée depuis que nous l'avions vu. Pour donner une idée de ſon extravagance, & diverſifier mon Hiſtoire, je vais rapporter quelques uns de ſes traits.

L'or n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, nous dit-il après les premiers compli-

mens, & le moyen d'en avoir n'eſt pas non plus ſi difficile qu'on ſe l'imagine. Enfin voici le moment où je pourrai me rendre heureux en dépit des hommes. Ce n'eſt point de leurs mains que je dois tenir mon bonheur; des Etres plus puiſſans ſauront me le procurer. Mais j'en dis trop, & je me réſerve pour un autre temps le plaiſir de vous inſtruire, & de vous ſurprendre. C'eſt irriter le délire d'un fou, que de l'entretenir dans ſes extravagances. Nous laiſſâmes tomber la converſation de Monſieur *Giblet*, & nous reprîmes bientôt celle qui pouvoit intéreſſer & flatter notre cœur.

Il me reſtoit à voir la tendre *Julie*. Elle s'étoit auſſi retirée dans un autre Couvent, où elle vivoit comme Penſionnaire. J'aurois peine à exprimer les tranſports d'allégreſſe qu'elle fit éclater en me revoyant. C'eſt bientôt me dit-elle, que vous pouvez combler mon bonheur, & que je puis calmer tous vos chagrins. Dois-je croire que, forcé par de puiſſans obſtacles à renoncer à ma rivale, vous ayez la barbarie, de

dédaigner, & ma main & mon cœur? Ma ſituation étoit trop conforme à la ſienne, pour ne pas la plaindre; mais j'étois trop ſincere pour la tromper, fût-ce même par pitié. Un morne ſilence fut toute ma réponſe. *Julie* étoit vive dans ſes paſſions, ou plutôt *Julie* aimoit ſincérement. Elle me prit la main, me la ſerra, & me dit tout ce que l'amour put lui ſuggérer de plus fort pour m'éxagérer ſa flamme, & pour dépriſer celle de *Sophie*. Elle ne paroiſſoit pas prétendre l'égaler en beauté, mais elle aſſuroit la ſurpaſſer en amour; le ſacrifice même de ſon amie devenoit pour elle des armes contre ſa rivale. Elle finit par dire: Connoître le Chevalier, l'aimer & renoncer à le voir! Ah! *Julie*, ſerois-tu capable d'une pareille indifférence! Des propos ſi touchans me perçoient le cœur. Loin de me prévaloir des foibleſſes de ſon ſexe, je les plaignis. Je répondis peu à cette infortunée, je me contentai de l'embraſſer, de payer ſes ſentimens de mes larmes, & je lui arrachai la permiſſion de me retirer. Pour

peu qu'on rende juſtice à la ſenſibilité de mon cœur, on jugera de l'opreſſion où il devoit ſe trouver entre les deux charmantes perſonnes qui l'intéreſſoient.

Quelques flatteuſes que fuſſent mes eſpérances, je ſerois demeuré enſeveli dans la plus profonde rêverie, ſi Monſieur *Villani* ne ſe fût appliqué à m'en diſtraire, non pas par des amuſemens bruyans, mais par des converſations tendres & ſérieuſes, ſeul remede qui convînt à l'eſpece de maux dont j'étois frappé. L'ingrate, lui diſois-je ſouvent, interrompant toute notre converſation, la barbare m'abandonne. Hélas! ſi ſon pere vivoit, il me rendroit plus de juſtice.... Il la forceroit à m'épouſer.... Mais que dis-je, ne ſeroit-ce pas bleſſer ma délicateſſe, que d'obtenir ſa main malgré elle?... Eh! que m'importe, je veux tout ſacrifier pour la poſſéder! Si ma tendreſſe n'a pu la vaincre, l'éloquence de l'amitié pourra la perſuader; l'autorité même ſaura la faire fléchir. Vous me preſſez depuis long-temps, mon

ami, de voir l'Ambaſſadeur d'Angleterre; je vais me jetter à ſes pieds, lui demander la grace de Monſieur *S****. & la main de ſon épouſe. J'employerai les termes les plus vifs, les prieres les plus preſſantes. Vous m'aiderez, mon cher *Villani*, & ſans doute que nous obtiendrons des graces ſi importantes.

Ce tendre & généreux ami ſe prêta volontiers à tout ce qu'il crut pouvoir concourir à ma tranquillité. Il me promit de m'accompagner chez le Miniſtre, gueta le moment de ſon retour de Verſailles, & m'en avertit.

Milord ***. étoit digne de la place qu'il occupoit, & faiſoit honneur au miniſtere qui l'y avoit nommé; bien différent des têtes éventées de certains Petit - Maîtres, il joignoit un grand fonds d'équité & d'humanité à une grande connoiſſance de la politique & des ſciences; il ne ſavoit pas ricanner ſur un théâtre, ni figurer dans un ballet, mais il ſavoit agir dans une action, & délibérer dans un Conſeil; il ne faiſoit point l'agréable, mais

il ſe rendoit utile ; il ne perſiffloit pas comme un François, mais il penſoit, car il étoit Anglois. Les bontés qu'il eut pour moi m'ont engagé à eſquiſſer ſon portrait. Ces mêmes bontés ſerviront à le mieux faire connoître.

Il interrompit mon diſcours, avant même que j'euſſe achevé mes demandes, me prit la main, me fit aſſeoir & me dit : Vos malheurs & vos ſentimens ſont les ſeules recommandations que j'exige de vous. J'ai pourtant cauſé vos dernieres peines, ajouta-t'il en ſouriant : car c'eſt moi qui ai ſollicité l'ordre pour vous faire mettre à la Baſtille. Je remerciai l'Ambaſſadeur comme je le devois, de ce ſervice, & je le priai de vouloir bien encore ſolliciter la grace de Mr. S ***. J'ajoutai qu'il l'avoit déjà dans mon cœur, depuis que ſa femme m'avoit paru s'intéreſſer pour lui. L'équité l'emporta ſur la tendreſſe dans l'ame de cet Anglois ; il refuſa fermement ma priere, & parut même indigné de ce que je m'intéreſſois pour un ſcélérat. Très-ſenſible à ſes repro-

ches, voici ce que je lui dis : Je ne demande cette grace, qu'afin d'obtenir la main de ma chere *Sophie.* Mylord ſentit dès-lors la difficulté d'y parvenir ; il me la fit enviſager, & me promit cependant de faire tous ſes efforts pour y déterminer Monſieur *S****· mais il ne put me faire eſpérer qu'il prît ſur lui d'obtenir le pardon de mon perſécuteur. Je lui demandai la permiſſion de lui faire la cour. Il me l'accorda, non pas ſur ce ton ordinaire, qui ſemble faire enviſager que c'eſt une faveur, mais d'un air affable, qui me marqua que ce ſeroit un plaiſir pour lui; & cette maniere me fut d'autant plus ſatisfaiſante, qu'elle s'accordoit avec mon éloignement pour tout ce qui ſent la contrainte & la flatterie.

Comme j'étois prêt à ſortir de chez lui, il me fit rappeller, & me dit qu'il me prioit de venir la ſemaine ſuivante lui faire moi-même le récit de mes Aventures. Je le lui promis, & je me retirai très-ſatisfait d'avoir trouvé un homme qui méritât perſonnellement les honneurs qu'exigeoit ſa place.

A quelque temps de-là j'éprouvai une des plus cruelles ſituations de l'amour. je ſurpris *Roſſignol* ſeul dans ſa chambre, le coude appuyé ſur une table, qui fixoit d'un œil admiratif & langoureux une Lettre & un portrait de femme. Je manquai de tomber à la renverſe à cette vue. Le portrait étoit celui de *Sophie*; l'écrit ne pouvoit manquer d'être de ſa main. Mon cœur étoit trop oppreſſé, pour que mon eſprit fût capable de réflexion, auſſi reſtai-je ſtupéfait, & ne pus-je que prononcer tout bas: Ah! les traîtres!... Mon rival étoit ſi préoccupé, qu'il ne s'apperçut pas de ma préſence. Il baiſoit avec tranſport l'image de ma perfide, & ſe diſoit à lui-même dans l'excès de ſon yvreſſe : Oui, je vous poſſéde ; mon bonheur eſt ſans égal! Je crois que vous m'aimez ; cette ſeule idée me fait ſupporter la vie : je veux conſerver l'une & l'autre pour vous revoir & vous adorer ſans ceſſe. Mais, hélas ! diſoit-il, en éloignant cette image de lui, à quoi penſai-je, ſexe enchanteur, ne puis-je renoncer

à vos charmes dangereux ! Enſuite il reprenoit la Lettre, la liſoit, la parcouroit des yeux, la preſſoit contre ſes lévres, ſoupiroit & retomboit dans une profonde rêverie.

L'amour & l'amitié étoient trop outragés dans cette ſcène, pour que je puſſe la ſupporter long-temps. Je me retirai plein de déſeſpoir & de rage. C'eſt donc ainſi, ingrats, me diſois-je en moi-même, en m'enfonçant dans un allée obſcure du jardin, c'eſt donc ainſi que pour trahir, inſulter & déſeſpérer l'ami le plus tendre, le plus ſincere, l'amant le plus vif, le plus conſtant, vous renoncez à tout ſentiment de délicateſſe, & que vous vous couvrez du voile de l'hypocriſie pour violer les droits de l'humanité ! Vous me tuez, cruels, & votre cœur ſe plaît à me donner la mort. Perfide *Sophie*, je ne vivois que pour vous, & je péris de votre main ! L'amour cherche à juſtifier ceux qu'il accuſe. Je n'eus pas la force de me perſuader que mon amante fût de moitié dans le crime de *Roſſignol*. Ne pouvant la

ustifier en entier je cherchai au moins à pallier sa faute : mais quel moyen d'imaginer qu'elle eût donné son portrait à mon rival, qu'elle lui eût même écrit une Lettre, & qu'elle fût innocente ? Il est des actions trop méprisables pour être reprochées, & dont les auteurs sont indignes d'aucune explication. Je ne crus pas devoir faire des reproches à l'Américain ; un parfait mépris devoit suffire à mon ressentiment. Mon infidelle étoit également indigne de ma vengeance & de mon courroux. Lui marquer l'un & l'autre ; c'eût été lui faire connoître, ainsi qu'à mon perfide ami, le chagrin que j'en ressentois. Je pris donc le parti d'éviter *Rossignol*, & de ne plus parler à *Sophie*. Mais Dieu ! qu'il en coûte pour suivre de pareilles résolutions ! Je ne pouvois m'interdire l'habitude d'y penser ; & cette continuelle préoccupation me fit tomber dans la plus noire mélancolie. Le soin que mon rival prenoit pour la dissiper, l'aggravoit encore.

De tous les amis qui travaillerent

à me guérir, Monfieur *le Blanc* fut celui qui perfifta le plus. Je ne rapporterai point tout ce que fa tendre amitié lui infpira pour me faire avouer la caufe de mon chagrin. On rougit des crimes de l'objet que l'on chérit. Je ne pus jamais me réfoudre à confeffer celui de *Sophie ;* j'aimai mieux diffimuler & perfuader à ce vieillard, que ma mélancolie étoit une fuite des malheurs qui avoient toujours traverfé ma vie. Il me connoiffoit trop bien pour prendre le change. Il me regarda quelques inftans & me dit : N'avez-vous plus entendu parler des papiers qu'on devoit vous remettre à Dieppe ? Je l'affurai que je n'en avois eu aucune nouvelle. Je fuis vieux, me dit-il, je craindrois de mourir avec un fecret qu'il vous eft important de favoir. Fermez les portes, mon fils, & préparez-vous à apprendre les chofes du monde les plus furprenantes.

J'étois fi accoutumé aux fâcheux événemes, que je craignois encore que ce ne fût quelque chofe de finiftre. J'allois fermer la porte ; mais

Monſieur *Villani* qui entra m'en empêcha, & nous força d'interrompre notre converſation.

Il me prit à part, & me dit que *Julie* & l'Ambaſſadeur me faiſoient inviter chacun à paſſer chez eux. Il pria enſuite Monſieur *le Blanc* dans les termes les plus preſſans à dîner avec nous. Mon ami accepta une offre qui le mettoit à portée de renouveller ſes remercimens à un homme qui me rendoit tant de ſervices. Il n'étoit pas moins flatté de l'occaſion qu'on lui procuroit de me diſtraire de ma mélancolie, & de me donner de nouvelles aſſurances d'amitié. Il profita d'un court intervalle pour me dire que nous remettrions à l'après-midi l'entretien ſecret qu'il s'étoit propoſé d'avoir avec moi; mais l'occaſion ne s'en offrit point, & nous nous ſéparâmes ſans pouvoir nous ſatisfaire.

J'allai le lendemain avec Monſieur *Villani* au lever du Miniſtre, qui me donna des lors des preuves réelles de la protection qu'il m'accordoit. Il ſe leva, ordonna qu'on nous laiſsât ſeuls,

& m'invita à lui raconter mon Hiſtoire. Ce fut moins la mienne, que celle de *Sophie* que je lui rapportai : car ſans qu'on s'en apperçoive, on revient toujours à ce qui intéreſſe l'objet dont on eſt épris. Chacune de nos aventures étoit autant dépoque funeſte. La mort de Monſieur *Hervey*, que je tenois, ainſi que ſa fille, pour aſſurée; cette mort, dis-je ne fut pas l'événement dont le récit me coûta le moins de larmes. L'Ambaſſadeur fut pénétré de la part que j'y prenois, & je crus devoir à la bonté de ſon cœur le ſoin qu'il eut de diſtraire les conjectures qui me faiſoient regarder cette mort comme certaine.

La Fortune ſe laſſe de ſes perſécutions comme de ſes graces, me dit-il, après que j'eus achevé mon récit, & vous avez encore droit d'eſpérer quelque choſe de favorable. Je vous promets de vous procurer une grande ſatisfaction avant qu'il ſoit peu. Hélas! Monſeigneur, lui répondis-je, la ſeule qui puiſſe me faire impreſſion, c'eſt l'honneur d'être connu & protégé de votre

votre excellence. Vous allez voir tout-à-l'heure, reprit-il, que ce n'eſt pas à des mots que je borne ma bienveillance. Approchez, dit-il, en élevant la voix du côté d'une porte vitrée voiſine. Elle s'ouvrit : Ah Ciel ! quelles furent ma ſurpriſe & ma joie : Je vis ſortir l'infortuné *Hervey*. Il hâta ſa marche tardive pour venir ſe précipiter dans mes bras. Il y ſeroit demeuré collé, ſi le tendre, fidele & reconnoiſſant *Villani* ne nous eût ſéparé, pour ſe livrer lui-même au plaiſir d'embraſſer ce reſpectable vieillard. Grand Dieu ! s'étoit-il écrié, en le voyant entrer, mon Maître exiſte ! Monſieur *Hervey* de ſon côté, preſqu'aſſuré de la mort de ce garçon, s'attendant d'ailleurs très-peu à le voir dans un état ſi opulent, n'avoit point fait attention aux propos de ſon ancien ſerviteur, n'étant occupé que du plaiſir de me voir, & de confondre ſes careſſes avec les miennes.

Les faveurs de la fortune, ô mon cher Maître ! diſoit *Thurin*, ne m'ont point fait oublier que je vous ai ſervi.

Tout riche que je ſuis, je ne rougirois pas de le faire. Les cruautés du ſort, répondit l'Anglois, ne me feront jamais oublier que vous avez pourvu à mon exiſtence. Hélas! ma fille & vous étiez toute ma conſolation: on m'en a privé; on me l'a arrachée. Il ne me reſte plus rien, mais je puis tout eſpérer des bontés de Monſeigneur, ajouta-t-il, en s'adreſſant à l'Ambaſſadeur. Au moins ſi j'avois ma fille, ou ſi je ſavois où eſt mon fils continuoit-il, en laiſſant couler ſes larmes. Plût au Ciel que vous l'euſſiez, m'écriai-je, & qu'elle apprît de vous à ne pas dédaigner mon amour. Mais promettez-moi que vous la forcerez à m'aimer & à me ſatisfaire; que je tiendrai ſa main de vous; & que vous joindrez au titre d'ami celui de pere, que je voudrois avoir pu vous donner dès l'inſtant de ma naiſſance.

Mon ami me promit de faire tout ce qui dépendroit de lui. Nous crûmes devoir prendre congé du Miniſtre, & emmener notre cher & reſpectable Anglois; mais Milord***.

s'y oppoſa, & nous apprit qu'après bien des recherches, il avoit enfin découvert cet illuſtre Compatriote, & qu'il le gardoit auprès de lui.

L'ami comme l'amant ne quitte qu'à regret l'objet qui lui eſt cher. Quelque agrément que Monſieur *Hervey* eût chez l'Ambaſſadeur, nous fûmes fâchés de ne pouvoir l'emmener; mais nous nous en dédommageâmes bientôt par la multiplicité de nos viſites. Les miennes étoient d'autant plus fréquentes, qu'elles étoient plus intéreſſées. Je revoyois un homme pour lequel j'avois tous les ſentimens qu'on accorde à celui qui mérite d'être notre ami. Je voyois l'auteur des jours de celle que j'avois adorée, & que j'adorois encore; je voyois le maître de ſa main, l'arbitre de mon ſort; je l'en entretins. La ſeule choſe qui put me diſtraire de cette idée, fut la ſuite de ſon Hiſtoire, qu'il reprit du jour que ſa fille l'avoit perdu dans le Gatinois, & qu'il raconta de cette ſorte.

CONCLUSION DES AVENTURES DE MONSIEUR HERVEY.

ON ne fait plus de cas de la vie, quand on perd ce que l'on aime. La mienne me devint presqu'insupportable après qu'on m'eut encore séparé de ma chere fille. Je jugeois de ses chagrins, & des persécutions qu'on lui faisoit essuyer par les miennes propres. A chaque instant j'avois de nouveaux sujets de la plaindre & d'appréhender pour elle. L'inquiétude où j'étois aussi sur le compte de mon fils étoit encore un double supplice pour moi : en vain me trouvai-je retiré dans un lieu où la Nature offre de toutes parts des chef-d'œuvres dignes d'elle seule par leur singularité & leurs bisarreries. Les lieux que nous habitons se sentent de la sitution de notre ame; la douleur sembloit se peindre

ſans ceſſe à mes yeux, & l'ennui ſuivoit par-tout mes pas ; le ſommeil même, loin de ſoulager mon eſprit, aggravoit encore ſes maux.

Non-ſeulement les dehors de mon eſpece de priſon me paroiſſoient odieux, mais encore les dedans l'étoient réellement. Je n'y avois pour toute ſociété que des gens dont la converſation étoit auſſi dure qu'ennuyeuſe ; d'ailleurs j'étois privé de Livres ; & ſans *Épictete* que j'avois pris dans votre Bibliothéque du Pont-aux-Choux, je n'en aurois eu aucun, mais celui-là ſeul m'occupoit. S'il ne me tenoit pas lieu de tous les autres, il m'apprenoit à m'en paſſer. Je lui devois la ſtoïque tranquillité avec laquelle j'eſſuyois tous les coups qu'on me portoit. Il m'en arriva cependant un, contre lequel toute ma fermeté ne put tenir. Il intéreſſoit trop l'humanité pour n'être que du reſſort de la Philoſophie. Les gens chez leſquels j'étois, las de m'entendre toujours demander mes chers enfans, me promirent enfin de me procurer la vue

de mon fils. Chaque jour je me plaignois de la durée du temps ; chaque heure, chaque minute je prêtois l'oreille, & je courois à la porte pour m'aſſurer de ſon arrivée. Il parut enfin ; mais Grand Dieu ! Que le plaiſir de le revoir fut de courte durée ! Si jeune qu'il fût, cet innocent me tendit les bras, balbutia les mots les plus tendres, pleura & ſe précipita dans mon ſein. O Ciel ! Je frémis encore en vous rapportant cette triſte circonſtance de ma vie. La bouche de mon cher enfant étoit à peine collée ſur la mienne, que je vis ſon viſage pâlir, ſon corps ſe glacer, & ſes yeux ſe dérober à la lumiere. Le cri le plus aigu fut la ſeule marque de ſenſibilité que je puſſe donner à un événement ſi tragique. Je tombai à la renverſe avec mon triſte fardeau. Hélas ! quelles ſont les entrailles de pere qui pourroient n'être pas déchirées en pareil événement. Je ne ſais ce que je devins ; je me rappelle ſeulement qu'à mon retour à la vie, je me trouvai dans mon lit, où l'on me dit que j'étois depuis

long-temps ſans connoiſſance. Qu'a-t'on fait de mon fils, demandai-je? Ne puis-je plus l'embraſſer? Ne puis-je au moins conſerver quelqu'un de ſes veſtiges? Il n'y a plus de fils pour vous, me répondit-on; n'y comptez plus. Telle fut la courte réponſe qu'on me fit....

En cet endroit de ſa narration, l'Anglois s'interrompit pour eſſuyer ſes larmes, & pour appaiſer celles du tendre *Villani*. J'en verſai moi-même, en entendant les douloureuſes exclamations de ces deux chers amis. Cependant je fis ce que je pus pour le conſoler, & pour obtenir la fin de ce pathétique récit.

Ne vous offenſez point de mon aveu, mes amis, reprit Monſieur *Hervey*, je n'avois plus rien de cher au monde que ma fille, & j'en étois privé? Que dis-je, non-ſeulement j'étois ſéparé d'elle, mais encore je n'avois nulle eſpérance de la revoir: car j'aurois dû vous dire qu'on me gardoit à vue dans cette ferme que j'habitois, dont je ne paſſois pas l'enclos; mes

Gardes m'avoient même appris que j'étois condamné à une prifon perpétuelle, & que fi l'on ne pouvoit pas s'affurer de moi, ou l'on me refferreroit dans un cachot, ou l'on fauroit m'y faire enfermer d'autorité fouveraine fous quelques prétextes.

Loin donc de travailler à m'échapper, je me vis à portée de foutenir fermement mes maux. Je pouffai le ftoïcifme, jufqu'à les regarder comme des chofes auffi indifférentes que néceffaires. Mes furveillans étoient étonnés eux-mêmes que je fuffe fi ferme dans l'adverfité. Le courage charme les cœurs qu'il ne peut pas vaincre. Je profitai de la confiance que ces bourreaux commençoient à avoir en moi, pour me livrer plus librement à la trifte fatisfaction de m'entretenir feul de mes malheurs. Je paffois les jours entiers à errer dans le verger. A force de le parcourir, j'en avois appris tous les détours. Une fois que m'y étois enfoncé plus que de coutume, je vis une efpece de grotte : la fraîcheur qu'on y reffentoit m'in-

vita à y entrer. Elle eſt pratiquée dans les grês, dont le pays eſt environné. Comme j'examinois ce réduit ruſtique, & que je ne pouvois me défendre d'en admirer le travail, j'apperçus une eſpéce d'ouverture qui ſembloit deſcendre ſous terre. J'écartai les arbriſſeaux qui cachoient cette iſſue; je m'avançai dans ce ſouterrein, & j'allai juſqu'à ce que la fraîcheur & l'obſcurité du lieu m'empêchaſſent de pénétrer plus avant. Curieux d'en découvrir davantage, je me retirai de cet endroit, bien réſolu d'y revenir inceſſamment, en prenant des précautions pour achever de me ſatisfaire. J'y retournai en effet dès le lendemain, muni d'une lanterne ſourde & de pluſieurs peaux dont j'étois affublé pour me précautionner, & contre l'obſcurité & contre la fraîcheur de ce ſouterrein. Je m'y introduiſis cependant avec quelque frayeur, comme ſi j'euſſe appréhendé les ſuites de cette démarche. Je repris enfin courage, & je m'avançai à grand pas dans cette caverne. J'eus lieu d'être ſurpris

de n'en point trouver l'iſſue, après plus de deux heures de marche. Retourner ſur mes pas, c'étoit employer autant de temps pour rentrer dans l'eſclavage, tandis qu'avec moins, je pouvois vraiſemblablement m'en tirer. Je me déterminai donc à continuer ma route ; mais quels furent mon ſaiſiſſement & mon embarras, lorſque, malgré les précautions que j'avois priſes, je vis éteindre la lumiere. Alors m'aſſéyant à terre, je n'eus plus d'autre recours qu'en Dieu. Nous devons également le remercier des maux qu'il nous envoie pour nous éprouver, comme du bien qu'il nous accorde pour nous récompenſer. Je reſtai ainſi quelque temps dans une profonde méditation. Je levai mes mains, ma voix & mon cœur vers le Ciel : enfin je crus devoir à ſon inſpiration le parti que je pris de marcher. Je haſardai de le faire au milieu des ténébres : ainſi allois-je à petits pas, une main devant moi, & l'autre appuyée ſur-tout ce qui m'environnoit. Ce qui excitoit le plus ma frayeur, c'étoit le bruit que

ce ſable mouvant cauſoit en tombant. D'ailleurs, je croyois auſſi entendre que ce même ſable entraînoit avec lui des cailloutages & des pierres, dont la chûte me faiſoit à tout inſtant appréhender ma perte. Je n'eus que trop long-tems ſujet de craindre. Je paſſai deux jours entiers dans cette caverne, ſans pouvoir trouver non-ſeulement de quoi vivre, mais encore de quoi me rafraîchir. Dieu nous met quelquefois à des épreuves où nous perdons le mérite de la réſignation. Je l'avoue à ma honte ; je commençois à murmurer contre la Providence. Aveugle que j'étois, je lui reprochois la rigueur d'un ſort ſi cruel. Je blâmois la biſarrerie des moyens qu'elle employe pour notre bien N'eſpérant plus rien du Créateur, je ne comptai plus que ſur moi, & je repris ma route avec une eſpéce de fureur frénétique. Quelque lueur de lumiere que je vis peu de temps après à travers des fentes qui pénétroient dans cette cavité me firent préſumer que je n'étois pas éloigné de la ſurface de la

terre, & que je rencontrerois bientôt une iſſue. Je la trouvai en effet dans un bois épais, où la Nature ſembloit avoir raſſemblé ſes horreurs & ſes charmes. D'un côté un rocher ſourcilleux défendoit le paſſage, de l'autre une allée couverte invitoit à marcher; mais l'eſpoir qu'elle me fit naître s'évanouit à l'aſpect d'une haie vive, qui en fermoit l'extrêmité. A l'aide d'une petite ouverture j'apperçus ſous cette paliſſade une muraille où il y avoit une porte. J'y frappai à tout haſard. Elle s'ouvrit d'elle-même, & rien autre ne ſe préſenta à ma vue, qu'une chambre ſans meubles, dont les murs étoient revêtus de rocailles, entre leſquelles on avoit tracé des Sentences ſur la Vertu, ſur le Vice & ſur la mort. Comme je m'occupois à les lire, on me frappa par derriere, & on me dit en mauvais françois: Que viens-tu faire chez moi? Que me veux-tu, vil mortel? Qui oſe me traiter ainſi, demandai-je à mon tour, en me retournant avec indignation? C'eſt quelqu'un auſſi mépriſable que toi, me ré-

pondit une perſonne vêtue en Hermite. Je ſuis un homme, & par conſéquent un être ſuſceptible de toutes les foibleſſes, capable de tous les crimes. Paix, continua-t'il comme j'allois lui répliquer, ne dis rien en faveur de notre odieuſe race. Puis m'ayant interrogé ſur la maniere dont j'étois entré chez lui, il ajouta: Tu dois avoir beſoin de nourriture; je veux bien t'en donner; en voilà; mais uſes-en modérément pour ta ſanté & pour l'honneur de ton eſpece. Quoique la collation fut très-frugale, je ſatisfis avidement & en ſilence mon extrême beſoin, regardant toujours avec ſurpriſe l'Hôte qui me traitoit. C'eſt aſſez mangé, me dit-il, en me deſſervant avant que je fuſſe entiérement raſſaſié. Suis mes pas, & tu ſauras de moi ce que ta foible intelligence humaine ne peut pénétrer. Il me mena voir un champ qu'il cultivoit lui-même dans un très-petit enclos: de-là me faiſant paſſer dans une ſalle deſtinée à ſes travaux, j'y vis tout-à-la fois un attelier, où il conſtruiſoit ſes outils,

& une manufacture, où il fabriquoit ſes vêtemens. Tu a vu juſqu'ici, reprit-il, l'homme ſupérieur à toi par l'induſtrie & par l'adreſſe, viens-le voir à préſent ton égal par les ſentimens & par les mœurs. Puis me conduiſant au milieu d'une eſpece de jardin potager, il me montra un obéliſque qu'il y avoit élévé. Ce n'eſt pas le dehors, me dit ce Solitaire, qu'il en faut conſidérer, c'eſt ce qu'il renferme, & qui va te ſurprendre. Dérangeant enſuite une pierre quarrée, il m'introduiſit dans l'intérieur de cet édifice. Il me fit frémir en me montrant un gros monceau d'oſſemens humains; dont ce lieu étoit comblé. Voilà, s'écria-t'il, de quoi les hommes ſont capables. Voilà les victimes que j'ai ſacrifiées à l'amour & à l'intérêt, & que tu aurois peut-être immolées toi-même à ces divinités infernales, ſans le défaut de courage ou la crainte des châtimens. Après cela viens défendre ton eſpece; vois ce dont elle eſt capable, & vante-là ſi tu l'oſes.

Mais quoi lâche! Je te vois friſſon-

ner à mon aſpect. Il ſemble que tu me juges le plus exécrable des hommes; Eh dis - moi, quelle différence crois-tu qu'il y ait entre moi & les Héros de l'Hiſtoire ? Aucune autre, ſinon qu'ils étoient des Princes & que je ſuis un particulier. Si tu en juges en raiſons du nombre de nos aſſaſinats, ceux qui en ont fait commettre cent mille, ſont mille fois plus coupables que moi qui n'en ai commis que cent. Si tu en juges en raiſon de nos motifs, je ſuis plus digne de compaſſion qu'eux, puiſque la néceſſité m'a contraint de ſacrifier quelques hommes, & que la vaine gloire leur a fait détruire des Peuples entiers. Ils comptoient parmi les victimes de leur féroce ambition des ſujets ſoumis, dont ils avoient exigé le bien, les travaux & les veilles. Moi je ne vois dans les victimes de mon aveugle férocité que des hommes, dont j'avois éprouvé la trahiſon, la méchancete & l'ingratitude. Ces héros ſont morts ſatisfaits & enorgueillis de leurs honteuſes conquêtes, & moi je vis repentant & humilié de mes

criminels attentats. Ce que tu vois d'extraordinaire ici te donne ſans doute la curioſité de me connoître mieux. Je veux bien te ſatisfaire en partie.

HISTOIRE
DU SOLITAIRE.

JE ne te dirai point mon nom & ma Patrie ; tu pourrois trahir mon ſecret ; je me méfie de toute l'eſpece humaine. Qu'il te ſuffiſe de ſavoir que je ſuis étranger, & d'une condition qu'on regarde comme bourgeoiſe dans ton pays & que l'on traite en eſclave dans le mien ; j'eus envie dès ma jeuneſſe de voir la Capitale du monde, j'y vins avec une honnête fortune, un cœur tendre & de bonnes mœurs, que tes compatriotes ruinerent, trahirent & gâterent bientôt. Il me fallut acheter à prix d'argent des amis & des maîtreſſes ; en les payant fort cher, je ne pus me mettre à couvert des trahiſons des uns & des infidélités des

autres. Ceux-là employoient le langage de la probité, les proteſtations de l'amitié, les ſollicitations de la néceſſité, pour exiger de moi des ſervices ruineux; celles-ci abuſoient de de leur empire, ſe prévaloient de ma foibleſſe, pour troubler ma raiſon & détruire ma fortune. Leurs trahiſons & mon bon cœur m'ayant réduit dans l'indigence, j'ai eu vainement recours à eux; l'ami que j'ai vu rempant dans le beſoin me paroît inſolent dans le bien-être, non-ſeulement il refuſe de me rendre ce qu'il me doit, mais encore il inſulte à la miſere où il m'a plongé. La Maîtreſſe qui m'a flatté par ſes careſſes me déſeſpére par ſes rigueurs, non-ſeulement, elle me chaſſe pour jamais; mais encore je la vois dans les bras de celui qui me doit ſa connoiſſance. L'abandon de ces malheureux eſt le moindre trait de leur ingratitude; Ils employent le pouvoir de la juſtice & la force des armes pour me ravir les débris d'une fortune qu'ils ont renverſée; pour m'arracher une vie qu'ils m'ont rendue

odieuse. Je suis trop infortuné pour ne pas paroître méprisable. On me condamne d'un côté à payer ce que je ne dois pas ; on me juge de l'autre comme assassin, tandis que suis assassiné. Ne pouvant éprouver la justice des hommes, je suis forcé de fuir leur méchanceté ; mais l'état misérable dans lequel ils m'ont réduit ne me laisse pas la faculté de retourner dans ma Patrie ; je me retire dans un endroit écarté de Paris, où je me vois contraint d'aller les soirs mendier ma subsistance. Cette horrible necessité me met encore à portée d'éprouver la cruauté des hommes ; ils dédaignent mon infortune & refusent à leur semblable ce qu'ils donnent à de simples animaux. Je te l'avourai, le désespoir me rendit scélérat. J'en pleure encore de rage ; la dureté de ces hommes me contraignit d'attaquer leur vie pour conserver la mienne. Un de vos inhumains concussionnaires eut un soir la barbarie de me refuser insolemment le plus léger sécours pour ma subsistance. La vue d'un pistolet me fit raison de sa cruau-

té : il m'accorda par lâcheté ce qu'il me devoit par pitié. Et cette honteuſe reſſource fut aſſez conſidérable pour me faire changer de ſituarion & reparoître dans le grand monde ſous un titre & avec un train qui éblouit le François, chez qui il ſuffit d'en impoſer pour en obtenir de la conſidération. A l'aide de mon nouvel état je fus bientôt initié parmi la Nobleſſe ; l'impudence m'y tint lieu de mérite ; & le jeu de fortune. Mon cœur étoit naturellement trop tendre pour ne pas ſouffrir de la dureté où m'avoit contraint la miſere. L'amour que je conçus pour une jeune, jolie & ſpirituelle perſonne me conſola en partie de la haine que j'étois forcé d'avoir pour tous les mortels. J'avois déclaré ma paſſion à cette aimable fille, mais elle avoit refuſé d'y conſentir en m'avouant ingénument qu'elle ne pouvoit le faire ſans trahir un honnête homme qui avoit tout employé pour gagner ſon cœur. D'après cet aveu, l'amitié rempliſſoit agréablement chez-moi la place de l'amour, quand cette in-

fortunée me confia que celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour un amant sincére, étoit un perfide qui avoit trahi en même temps qu'elle, sa meilleure amie, à qui elle étoit obligée de le sacrifier. Je me fis un devoir & un plaisir de la secourir : nous vécûmes en sécurité un an ensemble, mais la débauche de cette fille & mes escroqueries nous exposant à être arrêtés, j'enlevai ma maîtresse de Paris & je la conduisis à une maison de Campagne, d'où je lui promettois de l'emmener un jour dans mon pays, pour lequel je l'avois prévenue favorablement, en lui en faisant connoître les singularités, la langue & les habillemens. Mais, hélas! les moyens que j'employois pour pouvoir faire un voyage aussi coûteux, étoient trop criminels pour m'être favorables. Une des caves de l'espece de château que j'habitois, donnoit dans le souterrein que tu as parcouru & qui a une issue sur la grande route. J'allois les soirs par ces chemins secrets demander des secours aux passans, & lorsqu'ils me les

refusoient, je leur faisois payer leur refus de la vie. Un d'eux m'ayant disputé vigoureusement la sienne, & m'ayant même poursuivi jusques chez moi par ces détours obscurs, je tirai plusieurs coups de pistolet sur lui pour m'en défaire, & ce ne fut qu'en ébruitant mon crime que je pus l'accomplir. La honte, la rage, le désespoir s'emparant tout-à-coup de moi, ou plutôt le doigt de Dieu marquant cet instant pour celui de ma conversion, je courus à la chambre de ma maîtresse, je lui donnai de quoi se passer de moi & je la pressai de quitter un malheureux indigne de son amour. Depuis ce temps me méprisant moi-même & fuyant tous les hommes, je fais tous les jours des libations de larmes sur ces tristes vestiges, en expiation des péchés que m'ont fait commettre l'Amour, l'Intérêt & la vengeance. C'est assez t'en dire, continua ce Solitaire; évite la présence d'un monstre & ne te rappelle son souvenir que pour prier pour lui. En disant ces mots, il me conduisit sur la grande route, me mon-

tra mon chemin & s'enfonça dans le bois où je l'entendis encore s'écrier en ſe frappant la poitrine : O mon Dieu ! O mon Dieu ! me pardonnerez-vous ?

L'Hiſtoire de cet Etranger m'avoit trop affecté pour ne pas y reconnoître le Polonois de la *des Brillans*. Ce ſouvenir me fit frémir & ſoupirer. Monſieur *Hervey* s'en apperçut, & s'interrompit dans la crainte d'être la cauſe de mon trouble ; mais, je le raſſurai en le priant de continuer ſon récit, ce qu'il fit en ces termes :

Le repentir des coupables leur attire de la compaſſion. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer ſur les malheurs de cet homme en frémiſſant de ſes crimes. Je me ſuis occupé de lui en ſuivant la route de Paris, qui m'a été d'autant plus pénible que je n'ai marché que de nuit pour n'être pas reconnu par les gens de la Ferme où j'avois été priſonnier. Je m'en ſuis enfin tiré, continua mon cher Anglois. J'ai revu cette Ville, & dès que j'y ai été, je ſuis venu me ranger ſous la protection de notre Ambaſſadeur. Il

m'a reçu avec cette tendreſſe & cette humanité qui lui ſont familieres , & ſi je me répens de quelque choſe c'eſt de n'avoir pas recouru plutôt à ſes bontés.

Nous ne nous occupâmes plus avec Monſieur *Hervey*, que de ce qui regardoit ſa fille ; je l'engageai de nouveau de la déterminer à me donner la main. L'Amour a une réthorique particuliere & les Amans la ſavent tous ; moins elle leur eſt fructueuſe , plus ils l'employent. Le tendre & reconnoiſſant Anglois me promit encore d'uſer de tout le crédit, & de tout le pouvoir qu'il avoit ſur ſa fille pour en obtenir ce conſentement. L'amitié eſt preſque auſſi peu diſcrete que l'amour : je ne pus lui cacher plus long-temps quelle étoit la cauſe ſecrette de mes dernieres ſollicitations. Je me montrai alors avec toute la jalouſie & le reſſentiment d'un Amant & d'un Ami indignement trahi.

Rendez plus de juſtice à ma chere maîtreſſe , me dit *Villani*, mon frere eſt moins criminel que moi : ce Portrait

que vous lui avez vu de *Sophie* m'appartient, & comme j'ai coutume de le laisser sur mon bureau pour me procurer le plaisir de le voir plus souvent, sans doute que l'amoureux *Rossignol* aura voulu aussi se rassasier de cette vue délicieuse pour un Amant. Quant à la Lettre, elle n'est sûrement point de Madame *S****· ou si elle en est, Monsieur, soyez persuadé qu'elle ne contient rien qui puisse compromettre sa délicatesse ni exciter votre jalousie.

Que l'amitié est persuasive quand elle plaide pour l'amour : j'embrassai *Villani*, & je lui dis : Cher ami, en fermant la plus sensible de mes playes, vous rouvrez toutes les autres, vous me guérissez de ma jalousie, mais vous rallumez en moi tous les feux de l'amour, allons voir *Sophie*, je dois à la sincérité de mon caractere l'aveu de mon injustice. Allons-y ; je verrai par ce qu'elle me dira, & par ses regards mêmes, si je puis encore compter sur elle. Eh comment y compterois-je, reprenois-je du ton le plus amer ; oserois-je m'en flatter après la barbare & prompte

prompte résolution qu'elle a prise de ne plus me voir ?

Le jour que nous avions pris pour y aller, nous en fûmes empêchés par l'arrivée imprévue de *Julie*; elle venoit de gagner son procès & pouvoit se regarder comme libre. Il ne lui restoit plus que quelques formalités à remplir pour achever en entier toute la procédure.

C'est à ce que j'ai de plus cher, nous dit-elle, que je viens faire part de la plus heureuse nouvelle. Amis réjouissons-nous, continua-t-elle, je suis libre. Hélas! Le suis-je en effet lorsque mon cœur ne l'est pas? Recevez mon sincére compliment, lui dis-je, & croyez que je suis sensible à votre joie, que je l'ai toujours été à vos peines. Vous la partagez comme, reprit elle, je le crois: Mais qu'un tel intérêt paroît foible à qui sait bien aimer, & qui le sait mieux que moi! La beauté est la Reine des cœurs, celle de *Julie* brilloit d'un nouvel éclat & parloit en sa faveur. J'y fus assez sensible pour ne pas oser la contrarier. *Villani* craignant en-

core que ma franchiſe ne déſeſpérât une amante ſi ſenſible, profita du moment de mon embarras pour faire rouler la converſation ſur d'autres objets. Il offrit un Appartement à cette Demoiſelle, elle l'accepta ſur le champ.

Dieux ! quel art ont les femmes pour venir à bout de leurs deſſeins. *Julie* que j'avois connue ſi vive, ſi paſſionnée, devint modérée, indifférente même avec moi : je l'avoue ſi je n'étois pas aſſez vain pour être piqué de ce changement, du moins avois-je aſſez d'amour-propre pour qu'il me fût ſenſible. L'eſprit, les talens & les mœurs de cette charmante fille me rendoient ſon amitié précieuſe ; Il m'arrivoit aſſez ſouvent de rechercher l'occaſion de l'entretenir ſeule, pour m'aſſurer des diſpoſitions de ſon cœur. Mais quelque pénétrant que l'on ſoit, il eſt preſque impoſſible de découvrir les véritables ſentimens d'une femme qui prétend les diſſimuler.

Tandis que je m'occupois de cette étude, Monſieur *Hervey* travailloit de tout ſon pouvoir à rendre ſa fille favo-

rable à mes desirs. Il fit plus, il exigea qu'elle vînt faire une visite à *Julie*, se persuadant sans peine que cette occasion serviroit de prétexte à une entrevue, où je pourrois avancer mes affaires. D'après les généreux procédés qu'elle avoit eu pour sa rivale on jugera aisément de la sincérité des complimens qu'elle lui fit sur le gain de son procès. Un véritable amour ne va jamais sans jalousie; j'étois presque fâché des attentions de ma Maîtresse pour mon amie. Si j'en avois cru mon impatience je les eusse interrompues: il me tardoit de les voir finir & de pouvoir m'entretenir sans témoin avec celle que j'aimois assez pour avoir souhaité de la haïr. *Julie* sembla s'y prêter d'elle-même; elle s'éloigna de nous; je profitai de cet heureux moment pour adresser des reproches & faire tout-à-la fois des excuses de la belle *Sophie*. En vain veut-on combattre l'amour près de l'objet qui le fait naître. Ce n'est point à des femmes à remporter un triomphe si difficile, J'étois aux pieds de mon amante, je lui

peignois toute ma paſſion ; je liſois dans ſes yeux & je faiſois parler les miens ; j'embraſſois ſes genoux, je baiſois ſes mains, je la preſſois de me ſatisfaire, elle ne put me répondre, mais elle ſoupira, & ce ſoupir même fut une réponſe. Ah ! Madame, lui dis-je, vous ferez-vous toujours un cruel plaiſir de me ſacrifier au plus déteſtable des hommes. Le mari le plus mépriſable doit-il l'emporter ſur l'amant le plus tendre ? ou plutôt accorderez-vous un titre ſi précieux au monſtre qui vous a tant fait d'outrages pour l'uſurper ? Quel qu'il ſoit, Madame, vous avez porté ſon nom, cela ſuffit pour m'intéreſſer à ſon ſort ; il aura ſa grace & s'il la tient de ma main il ne la devra qu'à vous ; mais vous, généreuſe *Sophie*, me refuſerez-vous la mienne, & faudra t-il qu'après avoir conſervé mes jours malheureux pour les partager avec vous, vous me contraigniez à traîner une vie odieuſe en votre abſence. En diſant ces mots, j'épiois avec attention les moindres mouvemens, les moindres regards de mon amante ; & ne pouvant

interprêter ni les uns ni les autres, je m'écriai... Quoi! vous héſitez, Madame: Ah! ſi mes ſentimens, ſi mes malheurs, ſi mon amour ne peuvent vous intéreſſer à mon ſort, pouvez-vous au moins vous refuſer aux ordres d'un pere auſſi tendre que délicat. C'eſt en ſon nom, ma chere *Sophie*, que je vous demande, que je vous ſupplie de m'accorder votre main. Oui, Chevalier, dit Madame *S****. en voulant s'éloigner..... J'obéis..... je rougis de le faire...... J'allois courir à elle lorſque Monſieur *Villani* entra avec *Julie*. Quelle que fut la réſerve de cette derniere, je crus m'appercevoir qu'elle ne voyoit pas ma poſture ſans émotion; les amis les plus intimes ſont toujours des témoins incommodes, quand on eſt avec ſon amante. La préſence de ceux-ci me devint inſupportable. Si content que je duſſe être de la réponſe de ma chere *Sophie*, j'aprehendois encore quelqu'obſtacle au bonheur qu'elle ſembloit me promettre. Hélas! il y en avoit d'invincibles. Je touche bientôt au moment de les faire connoître.

J'allai trouver le pere de cette belle perſonne pour le remercier de l'important ſervice qu'il m'avoit rendu auprès d'elle ; je le preſſai de nouveau de hâter le moment de notre union. Il me le promit dans les termes les plus flatteurs, il m'exhorta moi-même à faire promptement toutes les démarches néceſſaires pour la célébration de notre Hymenée. Je ſortis à deſſein de remplir ſur le champ une ſi agréable commiſſion, & comme Monſieur *le Blanc* s'étoit déjà chargé de ce ſoin lors de mon premier mariage, je courus l'informer de cette nouvelle & le prier de m'inſtruire des formalités néceſſaires à la concluſion de cette affaire. Il me dit qu'indépendamment des papiers qu'il avoit à moi, il faudroit encore ceux de la Demoiſelle, & qu'il ſeroit à propos que je lui procuraſſe le plaiſir de la voir & de lui offrir ſes ſervices pour cette recherche. Il me fit même des reproches obligeans ſur ce que je ne lui avois fait aucune confidence de cette inclination. Je juſtifiai ma faute ; je lui rapportai toutes les circonſtances de mes amours

en lui faiſant l'éloge de *Sophie* & de ſon pere. Monſieur *le Blanc* prêtoit la plus grande attention à mes diſcours, paroiſſoit même curieux de ſavoir plus poſitivement l'Hiſtoire de cette famille, dont je ne lui parlois qu'avec beaucoup de diſcrétion. Il fixoit quelquefois ſes yeux ſur moi & me regardoit avec un air penſif. Il étoit dans cet âge mûr où le cœur n'eſt plus ſenſible aux peines de l'amour, parce qu'il n'en peut plus goûter les douceurs: d'ailleurs il avoit un caractere aſſez tranquille pour que je ſuſſe expliquer les motifs de ſa contemplation. Vous penſez ami, lui dis-je, que c'eſt l'amour qui flatte les portraits que je viens de vous faire, mais croyez qu'il feroit au-deſſus de ſon pouvoir de vous repréſenter toutes les perfections des perſonnes dont je vous parle. Croyez que leur mérite eſt au-deſſus de toutes expreſſions. Soyez heureux mon fils, me dit-il, il eſt bien temps que vous jouiſſiez des avantages que vous méritez; allez, allez, mon cher Chevalier, près de l'objet de votre amour, préparez votre bonheur;

hâtez-en même le moment. Il me tarde de le partager avec vous. Obtenez de cette personne la permission que je la voie, & soyez assuré que je ne négligerai rien pour que votre Hymen se célebre à votre satisfaction.

Je volai chez *Sophie* pour l'instruire de la diligence que j'apporterois à la conclusion de notre mariage. Quoique mon Amante brûlât en secret des mêmes desirs que moi, la tyrannique bienséance la contraignit à paroître indifférente aux nouvelles que je lui apportois. Je courus chez son pere à dessein de prendre avec lui les mesures nécessaires pour ce que je souhaitois si ardemment. L'Ambassadeur, me dit-il, demande à nous voir l'un & l'autre; il m'a fait dire de l'aller trouver avec vous à son lever. Il a eu des nouvelles de notre procès, & je crains mon cher fils, continua le tendre Monsieur *Hervey*, qu'elles ne produisent quelque retardement. Je l'appréhende plus que vous, lui répondis-je, & j'en serois moins surpris qu'affligé. Descendons, Monsieur, & joignez-vous à moi

pour obtenir de ce Seigneur l'accélération de cette affaire.

Le Miniſtre nous reçut avec cette affabilité qui lui étoit ordinaire ; il me dit : Je vais ſans doute vos déſobliger, dans la ſituation où ſe trouve votre cœur, il lui en coûtera ſûrement beaucoup pour faire ce que je veux vous dire : j'apprends que votre affaire fait de l'éclat ; que Paris a les yeux ouverts ſur vous, & je penſe que votre mariage vous expoſera à la cenſure d'un grand nombre de gens oiſifs dont ce pays-ci eſt rempli ; d'ailleurs ce que vous avez le plus à redouter, c'eſt le nombre d'ennemis ſecrets & puiſſans qui ſe propoſent de le traverſer. Je n'attendis pas que Mylord eût achevé pour lui exprimer toute l'inquiétude & le déſeſpoir où me jettoit ſon diſcours. Il ſourit de mon impatience, & me dit que ce qu'il regardoit comme déſagréable pour moi dans cet Hymen, c'étoit de le conclure ſi ſecrétement que perſonne ne pût m'en féliciter.

Il nous dit encore qu'il avoit réſolu de nous mener à une maiſon de plai-

ſance qui lui appartenoit à quelques lieues de la Ville. J'ai toujours été auſſi fidele à l'amitié qu'à l'amour. Je fis l'éloge de Monſieur *le Blanc* au Miniſtre, & je le ſuppliai de vouloir bien permettre qu'un ſi bon ami fût au moins le ſeul témoin de mon bonheur. L'Ambaſſadeur étoit trop ſuſceptible de ſentimens pour ne pas approuver les miens; il conſentit à ce que je lui demandois & me promit même de faire conduire ce vieil Officier dans une voiture, par un de ſes gentilhommes. Pour vous, dit-il, je vous conſeille de prendre les devans afin d'éviter l'éclat; & ſe tournant du côté de Monſieur *Hervey*, il ajouta : Mylord ira vous chercher demain matin avec *Sophie* pour vous mener à ma Campagne.

Je pris congé du Miniſtre, & je courus de nouveau chez *Sophie* pour lui rendre compte de ce qui venoit d'être arrêté, lui réïtérer mes ſollicitations, & lui confirmer la joie de mon cœur. De retour chez Monſieur *Villani* je ne pus cacher à *Julie* à quel point étoient mes affaires ; loin de paroître en être

mortifié, elle affecta au contraire de m'en féliciter. Le bonheur de nos amis, me dit-elle, nous devient personnel, croyez au moins qu'à ce titre je partage votre satisfaction : il est inutile, Chevalier de prétendre me rien dissimuler; une pareille précaution me seroit une insulte. Je vous le répéte : je suis votre amie; je suis celle de votre adorable épouse, & je le serai éternellement. Il m'en coûte sans doute pour me borner à ce seul nom, mais au moins est-ce celui que je veux conserver avec des gens si estimables. Si la fermeté de *Julie* eut lieu de me surprendre, je le fus bien moins ou plutôt je reconnus mieux la foiblesse humaine à l'air pénétré avec lequel Monsieur *Rossignol* apprit la nouvelle de mon futur mariage. Qui l'eût cru, nous dit-il, que vous surmonteriez tant d'obstacles! Que vous êtes heureux! .... Je sens tout le prix de votre bonheur, Et .... je le partage..... en disant ces mots, ses yeux se couvrirent de larmes, & il s'échappa pour nous les dérober.

Mon cœur étoit si satisfait qu'à peine

pouvoit-il plaindre la ſituation de mon malheureux ami, l'avouerai-je, je l'oubliai même auſſi-tôt pour ne m'occuper que de l'objet de mon amour. Il me tardoit d'être au lendemain pour jouir des légitimes embraſſemens & des ſages careſſes de la plus eſtimable des femmes. Il ſuffit d'avoir aimé pour juger de l'impatience avec laquelle j'attendis la voiture. Je croyois toujours la voir paroître, & à chaque minute je me plaignois de ſon retardement.

Enfin elle arriva, occupée par ce que j'avois de plus cher & ce que je trouvois de plus beau ; je m'y élançai avec précipitation, & dès ce moment, j'embraſſai mille fois une femme que je devois dans peu combler de careſſes. Je ſerrois auſſi les mains de Monſieur *Hervey*, & je lui réïterois mes remercimens de la maniere la plus vive, & dans les termes les plus reconnoiſſans ; c'eſt ainſi que j'employai le temps du voyage en partageant toute l'affection de mon ame entre le pere & la fille.

Mylord n'étoit point encore arrivé ; nous viſitâmes ſa maiſon en l'attendant.

Nous nous arrêtâmes ſur-tout dans le Jardin. C'étoit un de ces lieux enchantés où l'air qu'on reſpire ſemble ſouffler la volupté. Il ne fit cependant aucune impreſſion ſur moi. L'amour que j'avois pour *Sophie* étoit au dernier degré, tout en elle y mettoit le comble; l'éclat de ſes ajuſtemens, la douceur des ſes regards, la nobleſſe de ſa taille; le charme de ſon eſprit; toutes perfections dont j'allois jouir & dont je devois être ſeul poſſeſſeur. Je les contemplois, je voulois réfléchir ſur mon bonheur, & j'étois trop pénétré de plaiſir pour en ſentir toute l'étendue.

Comme nous étions, *Sophie* & moi, occupés à nous entretenir ſur un banc, nous vîmes paſſer près de nous *Julie* & *Roſſignol*; ce dernier jetta un regard langoureux, & dit à cette jeune perſonne en s'éloignant de nous : Que j'envie leur ſort! j'ignore ce qu'elle lui répondit. La ſeule préoccupation de mon amour ſuffiſoit pour remplir toutes les facultés de mon ame.

L'arrivée de Monſieur *Hervey*, in-

terrompit nos plaiſirs & nous en procura d'autres. Il avoit aimé & connoiſſoit tout le charme d'un amour ſatisfait. Il nous félicitoit ſur notre bonheur, & ſembloit auſſi impatient que nous de le voir couronner. Il s'en entretenoit encore lorſque nous vîmes de loin l'Ambaſſadeur avec toute ſa Cour. Comme il prenoit l'allée où nous étions & qu'il ſembloit venir nous joindre, nous nous levâmes pour aller à ſa rencontre. Je fus tout étonné d'appercevoir qu'à chaque pas que nous faiſions pour approcher de ce Miniſtre, le viſage de Monſieur *Hervey* changeoit de couleur. Je lui demandai avec tranſport quelle étoit la cauſe de ſon altération?

Il n'avoit pas encore eu le temps de me répondre, que je vis Monſieur *le Blanc* ſe détacher du gros des Courtiſans du Prince & s'approcher précipitamment de nous. Quoi! Mylord, c'eſt vous, dit-il au Vieillard, c'eſt vous que je revois! Comment ſe peut-il que vous jouſſiez l'un & l'autre ſans moi d'une rencontre que je cherche

en vain à vous procurer depuis nombre d'années? Ce que Monſieur *le Blanc* nous diſoit à tous deux n'étoit pas aſſez clair pour y répondre .... Que vous êtes heureux, mes chers amis! s'écria-t'il; que j'aurois bien voulu vous procurer ce bonheur! Mais, Monſieur, ajouta-t'il, en s'adreſſant à Mylord *Walton*, où eſt l'épouſe eſtimable que l'on deſtine au Chevalier? La voilà mon cher, répondit l'Anglois; c'eſt le digne objet de ma tendreſſe... Et ſans doute ce qu'il y a de plus parfait, interrompis-je avec tranſport.... En effet je reconnois ſes traits, reprit Monſieur *le Blanc*: me trompai-je, dit-il d'une voix ſaiſie? N'eſt-ce pas votre fille? Hélas! oui, lui répondit ſon ami, c'eſt ce que j'ai de plus cher; c'eſt le premier de mes enfans, eh! c'eſt le ſeul qui me reſte. Juſte Ciel! Qu'entends-je? s'écria Monſieur *le Blanc*, quelle horreur! Nature, parle, il eſt temps; Ah, Mylord, reconnoiſſez votre ſang, *Senneval* eſt votre fils, & vous Chevalier, reprit-il, embraſſez votte pere, abjurez votre

amour & reconnoiſſez votre ſœur.

La ſurpriſe de tous les ſpectateurs eſt plus aiſée à imaginer qu'à peindre. Eh! quel étoit l'état où nous paroiſſions au dehors, en comparaiſon de ce que nous étions au dedans. Quelle confuſion de ſentimens agitoit nos ames! Je ne ſai ſi celle de Monſieur *Hervey* étoit plus libre ou ſi l'amour paternel eſt le plus fort, mais il eſt conſtant que ce Seigneur fut le premier à faire éclater ſon raviſſement & ſa tendreſſe. Mon fils, mon cher fils, me diſoit-il, embraſſez votre pere. Dieu! que je ſuis heureux, ajoutoit-t'il en baiſſant ſur nous ſes tendres regards: Quelle joie! Quel bonheur! Quel raviſſement! d'avoir des enfans tels que vous! Mon fils, ma fille, continuoit-il avec un tendre ſourire, oublions tous nos malheurs, nous jouiſſons de nous-mêmes, c'eſt aſſez pour combler notre félicité. Mon ſilence étoit l'expreſſion du violent ſentiment que j'éprouvois; à peine eûmes-nous appris, *Sophie* & moi, par quels liens nous étions attachés l'un

à l'autre, qu'une honte ſecrette combattant avec un reſte de penchant, nous fit retirer les mains que nous nous étions données juſqu'alors : cependant nous relevions l'un & l'autre nos paupieres, & cherchions à fixer pour quelques inſtans une paſſion que nous étions obligés de chaſſer pour toujours. Tandis que Monſieur *Hervey* nous parloit, ſes tendres propos & l'amour que nous avions pour lui, nous affectoient de telle maniere que nous ne pouvions que nous dire de temps à autre ; eh mon pere! Ah, mon frere ! Ah, ma ſœur. *Sophie* fut la premiere à rompre le ſilence. Renonçons à l'amour conjugal, me ditelle, & qu'un amour fraternel le remplace s'il ſe peut. Oui, chere ſœur! j'y renonce à jamais : la ſatisfaction de vous appartenir devroit être mille fois plus grande encore, ou tout au moins peut bien m'en dédommager.

Que je ſerois heureux, dis-je encore à *Sophie*, ſi le titre de ſœur diminuoit de vos charmes! Mais je ſuis forcé de renoncer à un ſentiment, en voyant

accroître les attraits qui l'ont fait naître. Cette aimable femme ſoupira, voulut me regarder & rebaiſſa ſur le champ les yeux.

Nos tendres ſentimens furent interrompus par les amoureux tranſports de *Roſſignol*, il ne put ſe contenir, & loin que la préſence de l'Ambaſſadeur mît un frein à ſon amour, il prétendit s'en ſervir pour en aſſurer le ſuccès. Monſeigneur, dit-il en ſe proſternant aux pieds de ſon Excellence, c'eſt peu d'aimer, j'adore la belle *Sophie*, une flamme ſecrette que j'ai toujours regardée comme criminelle tant que mon ami m'a paru avoir des prétentions, me dévore & me conſume. Permettez que je la voye couronner au moment où elle devient innocente, & vous, dit-il encore en s'adreſſant à mon pere, vous, Monſieur, dont le cœur eſt ſi tendre, ſi généreux, conſidérez ma ſituation, réfléchiſſez ſur les charmes de Madame, & voyez s'il m'eſt poſſibe de vivre ſans elle : mon ami, me dit-il à mon tour, étant ſon frere vous pou-

vez être mon protecteur : me refuferez-vous ce fervice ? Et s'adreffant tout à coup à *Sophie*, il imprimoit mille baifers fur fes mains & s'écrioit ; Ah, Madame ! C'eft à vous feule de faire mon bonheur ; prononcez-en l'arrêt. Hâtez-en le moment, l'Autel de l'Hymenée eft aujourd'hui préparé pour vous ; courons y tous deux.

L'air dont cette indifférente beauté regarda fon nouvel Amant, fuffit pour lui montrer le peu de cas qu'elle faifoit de fes follicitations : l'Ambaffadeur lui-même perfuadé de l'inconféquence de cette demande la fit fentir à l'amoureux *Roffignol*, & l'invita à attendre un temps plus tranquille pour recevoir la main de ma fœur.

Ce dont on s'étonnera fans doute, c'eft que Mademoifelle de *Senneval*, cette Amante autrefois fi paffionnée & fi vive fut la moins agitée de toute l'affemblée. Elle avoit choifi pour y venir un ajuftement dont la couleur relevoit fes graces naturelles & lui attiroit tous les regards. Qu'on juge par l'aveu que je vais faire de mon foible

pour la beauté. Je ſentis, peut-être après les autres, mais auſſi bien qu'eux, le prix des charmes de l'infortunée *Julie*, & ce qui me donna le plus de temps pour m'enyvrer de cette vue délicieuſe fut l'air de fierté qu'elle affecta pour refuſer la propoſition que l'on fit de conclure mon mariage avec elle. Lorſque je le deſirois, dit-elle à ceux qui lui en parloient, l'égalité de nos conditions l'auroit permis ſans bleſſer mon amour-propre; mais à préſent j'apperçois trop de diſtance entre Monſieur & moi pour ſouffrir, qu'il me faſſe un pareil ſacrifice: d'ailleurs, je voulois que ſa main fût le prix de ſon cœur & non pas que ſon alliance ſoit l'effet de l'événement, ne m'en parlez plus, aujouta-t'elle, le Chevalier ſera mon ami, mais il ne ſera jamais mon époux.

L'Ambaſſadeur impatient d'apprendre toutes les particularités de ma vie, ſe fit raconter par Monſieur *le Blanc*, l'Hiſtoire de mon enfance. Voici le précis de ce que mon ami raconta à ce Seigneur.

Je ne rapporterai point la méprise de M. *Hervey* ; on sait que croyant immoler à sa jalousie une Amante infidelle, il avoit égorgé une femme vertueuse, les derniers mots qu'elle dit en expirant ont dû faire connoître au Lecteur que le desir d'embrasser la Religion Catholique étoit le seul motif de ses rendez-vous nocturnes avec un François. Mon pere n'eût pas plutôt poignardé son épouse qu'il l'abandonna aux soins de cet étranger, qui étoit Monsieur *le Blanc*. Celui-ci voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour la vie de cette vertueuse femme, la fit ouvrir afin de sauver le fruit qu'elle portoit dans son sein. Je dûs le jour à cette opération. Le généreux *le Blanc* pressé de revenir en France, m'y fit passer avec la Nourrice qu'il m'avoit choisie, mais comme cet honnête homme avoit moins de fortune que de générosité, il avoit engagé Monsieur de *Senneval* à prendre soin de moi. Le Comte l'avoit entrepris par humanité & l'avoit continué par tendresse. Du reste voulant m'é-

pargner les chagrins que pourroit me procurer la malheureuſe connoiſſance de ma famille; deſirant d'ailleurs m'attacher intimément à lui, il avoit pris les plus juſtes meſures pour que je penſaſſe toujours être ſon fils, & pour que je ne ſuſſe jamais quel étoit mon vrai pere.

La curioſité de Mylord ſatisfaite, il nous fit ramener à Paris, où il nous donna de nouvelles preuves de ſa protection & de l'intérêt qu'il prenoit à nos affaires. Il nous invita à les conclure par le mariage : Il inſiſta d'autant plus qu'il voyoit que nous le pouvions facilement, étant tous quatre à portée de nous pourvoir avec avantage.

Les hommes ſont élévés avec une antypathie décidée contre tout amour inceſtueux ; ce fut ſans doute à ce ſentiment, qu'on nous inſpire avec tant de ſoin, que je dûs ma prompte guériſon ſur le compte de *Sophie.* Je l'aimai toujours ardemment, elle m'avoit été trop chere pour me devenir indifférente; mais c'étoit d'un amour

pur, tel qu'il convient à des gens liés ſi étroitement par le ſang. Mais *Julie* dont j'avois m'épriſé les careſſes, dont j'éprouvois les dédains, *Julie* pleine d'attraits, d'eſprit & de vertus, toujours préſente à mes yeux; *Julie*, dis-je, l'image de *Sophie* & ſeule digne de la remplacer, y parvint en effet. Je l'adorai, je brûlai de le lui dire, & j'appréhendai de le faire. Si mes ſoupirs ne furent pas totalement repouſſés, du moins mon amour fut-il bien découragé par les froids refus de ma maîtreſſe.

Cependant avec le temps la molle réſiſtance de *Julie* me parut une eſpece de conſentement. Je m'en félicitai, & je redoublai d'aſſiduité pour mieux conſtater mon bonheur. Tandis que j'y travaillois de tout mon pouvoir, *Roſſignol* en faiſoit autant auprès de ma ſœur. Mais ſes ſoins avoient moins de ſuccès. Il m'en parla avec toutes les marques du déſeſpoir le plus vif, me pria de m'intéreſſer à lui & de ſolliciter ſon Amante; je le fis avec tout le zèle imaginable, mais avec auſſi peu

d'avantage & plus de découragement que lui. *Sophie* étoit pénétrée du mérite de cet Americain, elle connoissoit toutes ses bonnes qualités, les rapportoit & en faisoit l'éloge ; tout cela me disoit-elle, lui prouvoit bien qu'il étoit estimable ; mais ne lui donnoit pas d'amour pour lui, elle n'en sentoit point, ne pouvoit & ne voudroit jamais l'aimer ; les goûts du cœur sont rarement produits par la réflexion. J'eus beau parler en faveur de *Rossignol*, je ne pus obtenir que de la pitié & non de l'amour d'un cœur tendre, mais libre.

J'hésitai à rendre compte à mon ami du mauvais succès de ma mission. La fermeté de ma sœur m'effrayoit pour moi-même. J'appréhendois encore que *Julie* ne m'en fît autant. Tandis que je me défiois ainsi de mon bonheur, la Fortune s'occupoit à le préparer. L'Ambassadeur avoit en peu de temps fait réabiliter mon pere dans ses biens. Il avoit même trouvé le moyen de justifier Mylord *Walton* sur son changement de religion, prétexte

xte spécieux dont on se sert pour la
onfiscation du bien des familles, &
l'on avoit employé pour nous ravir
nôtre.

Mon pere n'eut pas plutôt remercié
Ministre de ses soins généreux (de-
oir que je partageai avec lui), qu'il
cheta une Terre de cinquante mille
cus à quatre lieues de Paris, dont il
e donna le nom & la jouissance,
nsuite il se chargea lui-même de dé-
rminer *Julie* à me donner la main.
y réussit sans peine, car cette spi-
tuelle personne m'a avoué depuis
ue si elle avoit affecté tant d'indif-
rence, c'étoit pour me punir de
es irrésolutions & réveiller ma ten-
resse. Elle me confirma le consen-
ent qu'elle lui avoit donné, en me
isant présent d'une boëte à mouche
ans laquelle étoit son portrait. J'é-
ois tranquille sur la situation de mes
ffaires de cœur, quand *Rossignol* vint
enouveller mes inquiétudes en m'ap-
renant que *Sophie* avoit obtenu à force
'instances de mon pere & de l'Am-
assadeur, la permission de se faire

Religieuſe. J'eus tout à la fois & la peine de mon ami & la mienne à ſupporter. Il perdoit une Amante chérie, qui pouvoit devenir ſon épouſe, je perdois une ſœur eſtimable, qui m'auroit conſolé de la mort de mon pere. L'Américain ne me donna pas le temps de me livrer à mes triſtes réflexions, il m'embraſſa, me prit les mains, & fléchit le genoux devant moi pour me ſupplier de voir ſa Maîtreſſe afin de la réſoudre à rompre cette réſolution.

J'avois le cœur trop intéreſſé à y réuſſir pour ne pas faire au moins tous mes efforts. Je volai au nouveau Couvent que ma ſœur avoit choiſi. Je demandai à lui parler, mais je fus fort étonné de la voir arriver avec le voile blanc. J'employai en vain auprès de cette ſage perſonne tous les raiſonnemens que purent me ſuggerer la raiſon & la tendreſſe, *Sophie* fut infléxible : Bien loin de la toucher par mes diſcours, elle m'en tint au contraire de ſi pathétiques & de ſi pieux qu'ils me pénétrerent juſqu'au fond de l'ame. Elle y rappelloit tous ſes malheurs, elle

s'en reprochoit la caufe, elle me peignoit le trouble & le défordre des paffions qui nous attachent au monde; elle les mettoit en comparaifon avec la paix & la tranquillité de l'indifférence qui nous en détache. A tout cela elle joignoit des idées pieufes fur un avenir éternel, de douloureux regrets fur fes fautes, de vives proteftations de les expier aux pieds des Autels. Elle eut même le don de me diffuader de ce mépris que les gens du monde font de ceux qui s'en retirent; elle me fit prefque rougir de l'avoir partagé avec le plus grand nombre. Enfin *Sophie* fans effort & fans art me perfuada mieux que n'auroit fait un Orateur éloquent & fubtil; celui-ci eut étalé les graces de l'efprit; mais celle-là exprimoit les fentimens du cœur.

Loin d'infifter davantage pour détourner cette vertueufe fille du parti qu'elle prenoit, je fortis au contraire en louant une fi fainte réfolution. *Roffignol* ne s'étoit pas fenti la force de m'accompagner; il m'attendoit impa-

tiemment, & me força de lui apprendre les ſentimens de ſa Maîtreſſe. La maniere vive & attendriſſante avec laquelle il me ſollicita, l'air abattu & déſeſpéré avec lequel il reçut ma réponſe, m'attendriſſent encore le cœur pour en faire le récit douloureux.

Si *Roſſignol* éprouvoit un violent chagrin, j'étois peu éloigné d'en recevoir un nouveau. Il n'eſt point de bonheur parfait. L'homme ne peut compter ni ſur ce qu'il eſpére, ni ſur ce qu'il poſſéde, l'un & l'autre s'évanouiſſent & s'échappent au moment qu'on y penſe le moins. Quoique *Julie* fut logée dans la même maiſon que moi, j'eus lieu d'être auſſi ſurpris qu'affligé lorſqu'on me refuſa la permiſſion de la voir. En vain employai-je les termes les plus preſſans pour l'obtenir; ſa femme de chambre perſiſta dans ſes refus. Tous les gens du logis furent informés de mon chagrin, tous furent dépoſitaires de mes regrets & de mes plaintes. *Villani* fut celui qui me raſſura le plus, mais il s'obſtina à ne pas vouloir m'apprendre la vraie cauſe de

ce changement. Je paſſai ainſi onze jours ſans pouvoir parler à mon Amante, ni même en recevoir des lettres. Qu'elle me fit verſer de pleurs ! Enfin, *Thurin* s'empreſſa de m'apporter un matin un billet de *Julie*, il étoit conçu dans les termes les plus obligeans & les plus tendres. Mais Dieux ! que me demandoit cette chere perſonne ? Elle me prioit, elle me preſſoit, elle m'ordonnoit de lui rendre ſon portrait ; elle exigeoit ce ſacrifice de mon amour ; elle le regardoit comme la ſeule preuve qu'elle en pût recevoir. Je ne ſavois que penſer de la ſingularité & de l'ambiguité de ſa conduite ; J eproteſtai à mon ami que je ne me deſaiſirois jamais d'un bijou ſi précieux. Je le prenois, je le regardois, je le baiſois, je l'approchois de mon ſein, je faiſois en un mot mille démonſtrations, qui ſont autant d'extravagances pour tout autre que les Amans. *Villani* me détermina enfin à le rendre, & je le lui remis.

Un obligeant écrit que je reçus encore de *Julie* en remerciement de ce

portrait augmenta mon étonnement & ma perplexité, elle me marquoit que nous nous verrions dans peu, mais que je devois m'attendre à de grands événemens. Elle me recommandoit de tout préparer pour la célébration de notre hymenée. Si ses sollicitations m'annonçoient des doutes sur mon compte, elles me montroient encore plus d'amour de sa part, & c'en étoit assez pour ne lui vouloir que du bien.

Je devois la voir le lendemain matin & j'éprouvai jusqu'à ce moment toutes les inquiétudes ordinaires aux plus parfaits Amants. Je me présentai à la porte de l'appartement de ma Maîtresse une heure avant celle indiquée. Animés du même amour, nous éprouvions la même impatience. *Julie* donna ordre qu'on me fît entrer. Je volai à sa rencontre, mais ne la trouvant pas dans sa chambre, je me persuadai qu'elle étoit encore au lit. Je m'en approchai précipitamment & sacrifiant le cérémonial à l'amour, je voulus ouvrir les rideaux; déjà j'y avois porté la main, quand *Julie* s'y opposa d'une

naniere qui me fit craindre de lui dé-
plaire, cette fille spirituelle se mit alors
moraliser, & je ne sus pourquoi,
ur l'inconstance des hommes, sur
'empire que la beauté avoit sur eux,
ur l'injuste préférence qu'ils lui ac-
ordoient au-dessus du sentiment. Je
a priai de ne pas confondre le parti-
ulier avec le général. Je lui protes-
ai que comme ses vertus étoient au-
essus du commun, les sentimens
u'elles m'avoient inspirés étoient aussi
u-dessus de tous les autres. Ma Maîtres-
e émue des tendres expressions dont
e me servois; ma Maîtresse, dis-je
bandonna mollement les rideaux qu'-
lle avoit toujours tenus fermés & ne
ut me répondre que par un soupir.
L'expression du plaisir enflâme l'a-
nour. Je m'élançai avec transport pour
mbrasser mon amante en reconnois-
ance de sa tendresse. Mais, Dieu!
ue vis-je? & que devins-je .... *Julie*,
na chere *Julie*, celle dont les charmes
n'avoient captivé pour jamais, celle
lont je me promettois de posséder les
ppas .... Hélas! le dirai-je .... Non-

ſeulement elle n'en avoit plus ; mais encore ſon viſage étoit maſqué par la laideur même. Je ne fus pas maître de mon premier mouvement. O Ciel ! m'écriai-je en reculant d'horreur à un aſpect ſi hideux ! Ma Maîtreſſe vaincue par mes ſollicitations acheva de s'abattre par ma ſurpriſe ; elle pleura amérement & ſans écouter ce que je lui dis après m'être remis, elle maudit la petite vérole qui l'avoit ainſi défigurée. Je prévins les reproches qu'elle devoit naturellement me faire. Je lui proteſtai que mon mouvement n'avoit été que machinal ; que la raiſon n'y avoit eu aucune part ; que comme ſes ſentimens devoient être toujours les mêmes, mon cœur ne changeroit jamais. Je lui diſois ces choſes avec un air de ſincérité ; je m'en croyois moi-même pénétré, & cependant je n'oſois prendre une de ſes mains encore couverte de rougeurs pour lui donner un baiſer, tant la beauté a d'empire ſur les hommes. Je l'avoue, je le faiſois plus par honte que par goût, je ſentois que l'eſtime où l'amitié avoient pour l'inſ-

tant remplacé l'amour : je le fis revenir par réflexion. J'assurai *Julie* que cet événement ne changeroit rien à nos projets, que tout étant préparé pour notre hymen nous le célébrerions quand elle voudroit. Elle me promit que ce feroit pour trois jours après ; accoutumez-vous à me voir, me dit-elle d'ici à ce temps. En effet je ne quittai presque plus son appartement ; je la fixois sans cesse & j'avois presque toujours le foible de ne pouvoir supporter tant de laideur sur un visage où j'avois vu tant d'attraits.

Mais, lorsque ravi de son entretien & vaincu par ses caresses, j'attachois mes yeux sur elle, je cherchois à trouver des agrémens au milieu même des difformités de sa figure.

L'esprit de cette aimable fille suffisoit pour remplacer sa beauté ; il y réussissoit d'autant mieux qu'elle ne l'employoit qu'à me distraire de tout ce qui pouvoit m'y faire penser. Elle eut un très-grand soin de s'associer les personnes que je chérissois le plus, & qui avoient le plus d'empire sur moi,

Il n'eſt rien qu'une femme ne ſacrifie à ſon amour-propre. *Julie* prévoyant bien que le ſéjour de Paris me mettroit à portée de faire ſouvent ma cour à des Dames qui pourroient lui nuire par leurs charmes; *Julie*, dis-je, me propoſa de nous retirer à notre nouvelle Terre pour y paſſer le reſte de nos jours. J'acceptai une propoſition qui me plut davantage, dès que je ſus qu'elle étoit auſſi du goût de mon pere.

Le généreux Ambaſſadeur voulut encore nous donner une preuve authentique de ſa protection à l'occaſion de notre Hymen. Il le fit célébrer avec pompe à ſa maiſon de campagne, que nous ne quittâmes que pour aller nous fixer à la nôtre. J'y ai vécu longtemps partagé entre l'amour paternel & l'amour conjugal. A la longue, l'un de ces deux a fait place à un ſentiment plus tranquille. Je ſuis devenu l'ami d'une femme dont je n'étois plus que le mari. Ce que la perte de ſes attraits lui a retiré d'un côté, l'excellence de ſon caractere le lui a re-

gagné de l'autre. Mes jours s'écoulent dans la nonchalante tranquillité que procure une vie retirée & un ſage retour ſur ſoi-même. Souvent occupé de la lecture, je ſors de mon Cabinet avec cette miſantrophie que l'étude nous communique comme malgré nous. De-là revenant à mon épouſe, je m'occupe des belles qualités de ſon ame, mais je me rappelle la perte de ſes charmes, je ſoupire, & je vais promener mes triſtes idées dans les allées déſertes de mon parc. Si je voulois faire une brillante deſcription des agrémens de la vie champêtre, je décrirois, après mille autres, le murmure des ruiſſeaux, l'éclat des fleurs, le tendre ramage des oiſeaux; mais l'avouerai-je, je ſens que tous ces objets voluptueux ne ſont pour nous qu'une vive image de l'amour & que tout nous dit dans la Nature, que nous ſommes faits pour ſentir ſes douceurs & pour ſuivre ſon empire. Trop heureux ſi j'éprouvois la même ſenſation pour la Vertu. Mais hélas! Si nous l'eſ-

timons par raiſon, nous l'évitons par penchant. C'eſt ainſi que l'Homme eſt tout à la fois l'eſpéce la plus raiſonnable & la moins ſage.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.

EXPLICATION

DES ESTAMPES

L'Homme eſt ſi corrompu par lui-même, ſi rebelle aux leçons de la Morale qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Arts repréſentatifs vinſſent au ſecours de la Philoſophie pour nous faire aimer la Vertu & haïr le Vice. Il eſt généralement plus aiſé d'affecter nos ſens, que de captiver notre cœur. Un Tableau horrible ou touchant, fait ſouvent plus d'impreſſion ſur la multitude, qu'un diſcours véhément ou pathétique. La magie du Peintre ſéduit tous les yeux ; l'art de l'Orateur ne peut maîtriſer tous les eſprits. C'eſt d'après ces réflexions qu'un Deſſinateur habile, un Génie créateur dans ſon genre, a choiſi les endroits de cet ouvrage, non les plus agréables à la vue, mais les plus utiles à l'ame, pour en faire tout à la fois des ſujets d'Eſtampes & des Leçons des mœurs.

Il a rempli ſon objet en homme d'eſprit & en grand Peintre. Comme Philoſophe profond, il eſt entré dans les vues de l'Auteur ; il a lui-même repréſenté l'Homme & tracé le Tableau de la vie, en mettant ſous nos yeux dans ces différentes Eſtampes.

1°. *Les dangers où s'expoſe une jeuneſſe irréfléchie.*

2°. *Les horribles crimes produits par le défaut de Principes.*

3°. *Les funestes effets des passions.*
4°. *Les malheurs attachés à nos foiblesses.*
5°. *Les vicissitudes de la vie.*
6°. *La force du Naturel.*

Comme savant Artiste, il a caractérisé ses Personnages ; il a peint leurs sentimens & leurs ames sur leurs Figures. La pensée se lit dans leurs yeux ; l'expression est sur leurs lévres.

Il a sur-tout eu grand soin de conserver les ressemblances. Si l'on voit quelque différence dans les traits ; elles proviennent de l'ordre des temps qu'il a observés, ou des situations qu'il a senties.

Le Chevalier *de Senneval* a une figure distiguée, qui annonce la noblesse de sa naissance ; un feu dans le regard qui exprime la vivacité de son caractere.

Sophie, plus intéressante que belle, n'a pas les charmes d'une Venus, mais elle a les trais d'une Minerve. On distingue en elle la tendresse, la douceur, la modestie, & tout ce qui caractérise une personne vertueuse.

Quiconque n'auroit point d'idée de Monsieur *Hervey*, reconnoîtroit en lui un Anglois pensif, un pere tendre, un malheureux Illustre.

La part que Monsieur *le Blanc* prend à la situation la plus touchante de ces Tableaux, annonce ce Vieillard respectable, pour l'ami le plus tendre, le plus vif, le plus serviable & le plus généreux.

Monsieur *S****. ne s'offre jamais à nos yeux effrayés, que pour nous confirmer

dans l'horreur qu'il mérite. On reconnoît toujours dans toute sa personne un homme grossier, que la stupidité rend esclave de ses passions, & un barbare dont la fortune fait un scélérat impudent.

Comme il pourroit arriver qu'il échapât au burin quelques traits d'un crayon qu'on peut regarder comme un savant pinceau ; on a cru devoir donner ici une explication des Estampes, non pour en exprimer tout le génie, mais au moins pour en donner une idée.

ESTAMPE PREMIERE.

LIVRE PREMIER,

SUJET MORAL.

Dangers où s'expose une jeunesse irréfléchie.

LA Scène se passe sur le soir & dans la rue. L'Acteur principal est le Chevalier *de Senneval* étendu par terre d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir. Son œil fermé, sa phisionomie pâle, ses narines retirées, caracterisent un homme évanoui.

Le Baron *de Latour*, est auprès de lui dans l'attitude d'un ami secourable, & aussi avec les yeux d'un ami alarmé.

Sophie, assise négligemment à terre, s'empresse de rappeller le Chevalier à la vie, & d'arrêter l'épanchement de son sang en pressant la plaie avec son mouchoir & sa main. Sa vue troublée & inquiéte épie attentivement le retour de celle de son

Amant. Le ſein de cette belle eſt découvert, mais c'eſt un déſordre intéreſſant & non point un négligé deshonnête. A ſa ſeule attitude l'on croiroit entendre les élans de ſon ame, on croiroit appercevoir le battement de ſon cœur. Le reſte de l'Eſtampe circonſtancie l'événement principal. On voit ſur le devant le chapeau du bleſſé qui eſt tombé à terre, & ſon épée qui eſt échappée de ſa main ; on voit encore dans le fond, ſon vil combattant, qui ſemble fuir lâchement à toutes jambes.

ÉPIGRAPHE.

A ce trait reconnois Sophie.

ESTAMPE II.
LIVRE SECOND,

SUJET MORAL.

Horribles crimes produits par le défaut de Principes.

CETTE Scène de nuit ſe paſſe dans une cave, dont on reconnoît les iſſues obſcures & la voute antique. A la clarté de pluſieurs flambeaux, on diſtingue le barbare *S****. Il a l'épée nue à la main & ſon attitude eſt ménagée de façon qu'on voit qu'il ménace *Sophie* de tuer ſon pere ou ſon frere, ſi elle ne conſent point à l'épouſer. L'œil de ce ſcélérat exprime une rage amoureuſe ; ſa phiſionomie dénote une tranquille férocité.

Sophie à genoux, détourne la tête & ca-

che une partie de sa phisionomie ; cependant le profil de son visage & son panchement de tête, suffisent pour faire entrevoir la crainte, le trouble, & le désespoir.

Monsieur *Hervey* est de bout derriere sa fille. La peinture même ne pourroit exprimer sa douleur : il faudroit si j'ose le dire, fouiller dans l'ame d'un pere pour voir combien elle est affectée, lorsqu'il est question d'immoler un enfant ou de deshonorer l'autre. Cette situation a quelque chose de celle d'Agamemnon, & le Déssinateur François a sagement imité le Peintre Grec.

Il n'y a pas jusqu'au petit Innocent qui ne figure très-bien avec les personnes raisonnables. Son attritude panchée & même son foible regard intéressent presque qu'autant que le danger dont il est menacé. Le Domestique qui le porte, semble reculer d'horreur, lorsque Monsieur *S**** est prêt à le tuer. On voit tout à la fois, la frayeur & la scélératesse exprimées sur le front de cet odieux satellite.

Les autres complices sont aussi représentés de maniere qu'on reconnoît leurs ames sordides & vénales.

Le manteau de la Religion est ici le voile du Vice ; l'odieux Ministre de cet acte d'iniquité ; les bras croisés sur la poitrine, l'œil sec au milieu de tant d'horreurs, attend sans émotion l'instant d'y mettre le comble. Le caractere de proscription est aussi bien peint sur toute sa figure que la criminelle tranquilité.

On a obſervé juſqu'aux plus petites circonſtances dans cette ingénieuſe Eſtampe. On apperçoit dans l'éloignement une eſpéce d'Autel à la lueur de deux lumieres qui ſont deſſus, & leur reflet eſt ſi frappant, qu'on diroit où elles ſont placées quoiqu'elles ſoient inviſibles.

Epigraphe.

Amour, peux-tu t'allier au Crime ?

ESTAMPE III.
LIVRE TROISIÉME.

SUJET MORAL.

Funeſtes effets des paſſions.

LE lieu de la Scène eſt une ſalle boiſée ; où l'on diſtingue juſqu'aux moindres moulures des paneaux. Six perſonnages ſont aſſis autour d'une table de jeu. Un d'eux montre aux autres, ſon eſtomac à nud, que le déſeſpoir de perdre lui a fait déchirer ſecretement avec ſes ongles ; la rage diſſimulée de ſa phiſionomie, les lambeaux dégoûtans de ſon corps font frémir tous les Acteurs. L'effroi de chacun d'eux eſt exprimé d'autant de maniere différenciée.

Mademoiſelle *des Brillans* (qu'on reconnoît à ſon air coquet & noble,) ſe redreſſe d'horreur & laiſſe tomber une de ſes mains de ſaiſiſſement.

L'altération du viſage de *Senneval*, montre aſſez la bonté & la ſenſibilité de ſon cœur.

Une taille grosse & courte, une figure commune & stupide, caractérisent un massif Financier; son regard plus étonné qu'attendri, caractérise aussi son ame basse.

Deux autres personnages semblent pétrifiés de cet horrible spectacle, mais le saisissement de chacun est exprimé de différentes manieres.

Les oppositions des ombres & des clairs, sont encore si ingénieusement distribuées qu'on voit tous les effets de la lumiere sans en voir la cause, par le soin que le Dessinateur a pris de placer les bougies de maniere qu'on ne puisse pas les voir.

EPIGRAPHE.

Vois ce Joueur, & brûle tes cartes.

ESTAMPE IV.

LIVRE QUATRIÉME.

SUJET MORAL.

Malheurs attachés à nos foiblesses.

LE vieux goût des meubles, les soliveaux du plancher font reconnoître le lieu de la Scène pour une chambre garnie ordinaire; c'est celle *de Senneval.*

Un Commissaire suivi d'une troupe d'Archers y sont entrés pendant la nuit. Cet homme de Loi en robe & en perruque quarrée, a la morgue, la gravité & la dureté qui conviennent à sa charge & à sa fonction.

Les Archers portent tous des figures rebarbatives analogues à leur état, aussi mé-

prisable qu'utile. L'attitude & l'attention de celui qui arrête le Chevalier sont singulierement dépeintes & sont bien prises dans la situation & dans l'espece du personnage.

Tous les autres Archers sont aussi bien caracterisés, soit par les ajustemens, soit par leurs attitudes, soit par leurs figures.

Senneval arrêté, obéit avec soumission aux ordres du Souverain. Cependant tout captif qu'il est, on découvre en lui le courage d'un Héros & la tranquillité d'un Philosophe.

On voit dans l'enfoncement une femme le dos tourné, que deux autres Archers emmenent. Le Dessinateur a laissé voir les regards ironiques qu'ils lancent sur elle, de maniere qu'on distingue assez bien par leur profil, leur effronterie & leur impudence. Les gens de cette vile condition semblent avoir une autre ame & d'autres traits que les nôtres ; l'Artiste les a représentés distinctement.

Une foule de curieux remplit le fond de la chambre ; leurs têtes élevées les unes sur les autres ; leurs regards attentifs & inquiets, dépeignent leur avide curiosité.

EPIGRAPHE.

Il est peu d'aziles pour les Malheureux.



ESTAMPE V.

LIVRE CINQUIÉME.

SUJET MORAL.

Viciſſitudes de la vie.

LA Scène ſe paſſe dans une chambre mal meublée d'une eſpece de Ferme. Elle ne paroît décorée que d'un tableau bordé à l'antique & d'un vieux ſopha.

Monſieur *Hervey* eſt preſque expirant dans les bras de ſa fille ; ſes genoux tremblans, ſon corps panché, ſes membres décharnés, & ſon front chauve, font reconnoître un homme vieilli par les ſouffrances & les malheurs : Mais cette figure eſt deſſinée avec un tel eſprit, qu'on découvre à travers ſes rides le caractere de vertu, de bonté & de nobleſſe qu'on lui a annoncé plus haut. Ajoutez à cela que cette phiſionomie caractériſe encore un amour paternel que l'expreſſion rendroit avec moins de vérité & d'énergie que n'a fait le crayon.

On rendroit auſſi foiblement le caractere de douleur & de tendreſſe que l'Artiſte a répandu ſur la figure parlante de *Sophie*, affoiblie ſous le poids de ſon pere qu'elle veut retenir.

Monſieur *S****. trop ſtupide, trop barbare pour s'attendrir ſur une Scène qui fait tant d'honneur à l'humanité, s'offre de nouveau dans cette Eſtampe avec un air tranquille & un regard farouche qui montrent toute la

férocité & l'insensibilité d'une ame méprisable.

Epigraphe.

Triste & Glorieux Fardeau.

ESTAMPE VI.

LIVRE SIXIÉME.

Sujet Moral.

Force du Naturel.

LA Scène représente un Jardin. Une douce lumiere pénétre à travers quelques branchages écartés d'arbres hauts & touffus. L'Artiste a saisi le moment où une fille vertueuse, une maîtresse sensible reconnoît son Amant pour son frere.

Dès le premier instant de cette reconnoissance, elle se jette dans les bras de son pere qu'elle embrasse. Le combat de l'Amour & de la Vertu est si bien exprimé, qu'elle n'a pas dans ce moûvement subit de caractere décidé ; son ame est si troublée & assaillie de tant de pensées différentes qu'elle ne peut les distinguer, nous ne devons pas les mieux connoître.

Le frere est dans la même situation ; il éprouve les mêmes sentimens ; cependant son attitude exprime différemment son trouble.

Cet instant de plaisir & de bonheur semble avoir rajeuni le pere de ces aimables enfans. Comme dit l'Auteur de ces Mémoires,

» L'expreſſion de la douleur eſt auſſi celle du » raviſſement. » Cet heureux pere laiſſe couler des larmes de joie ; elles n'obſcurciſſent point ſes prunelles, mais elles jettent un brillant, & un éclat dans ſes yeux qui valent & qui ſurpaſſent même l'expreſſion.

Sans avoir jamais vû repréſenter le perſonnage qui cauſe cette reconnoiſſance, on diſtingue auſſi ce Vieillard reſpectable, cet ami ſenſible, cet homme généreux d'après le caractere que lui a donné l'Auteur, à l'intérêt qu'il prend à l'action.

On apperçoit dans le lointain deux perſonnes qui ſe retournent au bruit agréable que cauſe cette heureuſe ſurpriſe. On diroit qu'elles vont accourir prendre part à cette joie générale, on diroit même qu'elles ſont en marche & qu'elles précipitent leurs pas ſur le devant de la Scène.

E P I G R A P H E.

Véritable joie de l'Ame.

Fin de l'Explication des Eſtampes.

[redacted]

